

Le droit chemin

Alain Lamoliatte



Livre 1

Le soldat soviétique prit le livre et retourna à sa place. La peur se lisait dans ses yeux, s'était-il fait remarquer ou non ?

- *Je t'ai eu.*

Alain Lemeunier referma la porte du wagon et retourna dans son compartiment. Son meilleur ami, le chef Belicourt le tança vertement.

- *T'es taré ou quoi ? Tu ne sais pas qu'on n'a pas le droit d'ouvrir les portes du train et encore moins de parler aux popous ?*

- *T'inquiète, je suis en mission.*

- *Mission mon cul, c'est quoi encore ton plan de mytho. Ne va pas me dire que de donner un bouquin de cul à un TRAPO (transport polizei, police des transports) fait partie d'une mission.*

- *Si je t'assure.*
- *Ah ouais, et c'est quoi ta mission de merde, faire bander l'armée soviétique et la fatiguer à force de se masturber ?*
- *Je te dis que je suis en mission, je ne peux pas t'expliquer sinon je suis obligé de te descendre.*
- *T'es un taré, c'est tout ce que t'es.*

Et pourtant, l'adjudant Alain Lemeunier avait bien reçu une mission, mais d'une façon tellement bizarre que lui-même en doutait. Chef de peloton de char AMX30B, Alain était dans le train spécial militaire en compagnie de tout son régiment en direction de Berlin. En ce début de novembre 1988, le régiment de chars français prépositionné à Berlin ouest devait partir en manœuvre dans les camps de champagne et un autre régiment

prenait sa place pour maintenir la présence de l'armée Française dans l'enclave qui lui était attribuée à Berlin ouest.

La veille du départ, tous les chefs de char du 1^{er} régiment de Cuirassiers de Saint Wendel en RFA avaient eu un briefing par l'officier renseignement du régiment. Le capitaine Lagache leur expliqua la situation actuelle des forces soviétiques et est-allemandes en place dans Berlin est, et plus généralement en République Démocratique Allemande. Enfin, le chef de corps leur fit un topo sur l'historique de la présence alliée à Berlin. Alain découvrit par exemple que l'armée populaire nationale (NVA), l'armée est-allemande n'avait pas le droit de stationner à Berlin, pas plus que cette ville ne pouvait être la capitale de la RDA. C'est pourquoi, la capitale de la RFA était Bonn. Berlin ayant été

partagée en quatre à l'issue de la seconde guerre mondiale, la moitié à l'union soviétique et l'autre moitié répartie en trois tiers, Américain, Anglais et Français, les armées allemandes de l'ouest et de l'est n'avaient pas le droit de stationner dans cette ville. Si la RFA jouait le jeu, la RDA quant à elle se moquait totalement des accords internationaux et affichait sa présence dans Berlin est. En fait, la RFA ne jouait qu'à moitié le jeu. En effet, la Polizei dans Berlin ouest était la plus grosse formation de police dans une ville européenne et était dotée de matériels blindés à faire pâlir la meilleure armée. Enfin on leur expliqua ce qu'ils auraient droit et ce qui était interdit de faire durant tout le trajet vers Berlin et dans la ville.

A la sortie de l'amphi, le capitaine Lagache prit Lemeunier à part :

- Lemeunier, je sais que tu as déjà travaillé pour la DGSE.
- Mon capitaine, même si c'était vrai, je ne serais pas en droit de vous confirmer cette information.
- A d'autres, je sais également que tu parles couramment l'allemand et le russe.
- Ça j'ai le droit de vous répondre oui, et d'ailleurs il vous est facile de vérifier dans mon dossier quels sont mes diplômes en langue.
- J'aurais une mission à te confier.
- Là, comme ça, au détour d'un couloir.
- Et au détour d'une conversation qui n'a pas lieu.
- Je vous écoute mon capitaine.
- Pour des raisons qu'il ne nous appartient pas d'appréhender, quelqu'un à Paris souhaiterait que tu apportes la preuve que les

soldats soviétiques à la frontière entre la RFA et la RDA sont en réalité des soldats est-allemands.

- Rien que ça ?

- Facile, tu leur demande : hé, vous êtes popovs ou schleus ? Sérieusement, je me fous de savoir comment, mais peux-tu faire cela ?

- Je pense que si vous me le demandez, c'est que c'est foutrement important.

- Oui, et je me suis déjà personnellement engagé en ton nom. Tu ne vas pas nous décevoir ?

- Kein problèm Herr Hauptmann, ou plutôt, nié problièma tovarich kapitan. Je ne sais pas encore comment, mais je vais vous obtenir le renseignement.

- Bien entendu, personne ne doit savoir que nous avons eu cette conversation.

- Quelle conversation ?

Alain retourna dans son peloton au premier escadron pour faire le point des derniers préparatifs. Cette mission soudaine ne devait surtout pas le détourner de sa fonction principale, commander un peloton de quatre chars et ses seize hommes d'équipage. Il était passionné par son métier. Arrivé au bureau, il convoqua son adjoint, le chef Romain Marquès et ses deux subordonnés, les maréchaux des logis Rolland et Pingeon.

- Bon on en est où, Romain dis-moi tout.
- On est prêt, les chars sont parés, les pleins faits, les préparatifs à l'embarquement finis. Tu peux rendre compte au vieux que le quatrième peloton est comme d'habitude le premier à être sur les starkings block.
- Rolland, avez-vous vérifié que les hommes avaient bien pris tout leur paquetage

et Pigeon avez-vous récupéré les cartes d'identité auprès du comptable d'unité.

- Tout est prêt mon lieutenant.

Dans la cavalerie, une vieille tradition voulait que les adjudants soit appelés « mon lieutenant ». Napoléon premier, à la bataille d'Austerlitz souhaitait féliciter un lieutenant pour avoir commandé une charge lui ayant donné la victoire. Son aide de camp l'informa que c'était un adjudant (étymologiquement : l'adjoint) qui avait ordonné la charge, tous les lieutenants ayant été tués. L'empereur, dit alors : à compter d'aujourd'hui, les adjudants de cavalerie seront appelés « mon lieutenant ».

Lemeunier alla donc dans le bureau du capitaine Magne, commandant l'escadron et lui rendit compte que son peloton était prêt à embarquer cet après-midi pour Berlin. La

tradition, là encore voulait que l'on sur-
nomme ce capitaine, le vieux.

- Vous êtes encore le premier peloton.
Cela vous plait, hein Lemeunier.

- Ce n'est pas un jeu, mon capitaine. Je
n'ai qu'un ennemi et il ne parle pas français.

- Je sais, je vous charrie, si tous mes chefs
de char étaient aussi bons que vous, nous
n'aurions même pas d'ennemis, ils auraient
trop peur de nous attaquer.

- Je ne fais que mon travail, mon capi-
taine.

- Je sais, si seulement les autres en fai-
saient autant. Que vous voulait le capitaine
Lagache ?

- Qui ça mon capitaine ?

- Allons Lemeunier, je connais votre face
cachée, je vous ai toujours couvert alors c'est
quoi cette fois-ci ?

- Mon capitaine, vous préféreriez certainement l'ignorer. Je vous raconterais quand j'aurais réussi, sinon vous m'emmènerez des oranges à Spandau. (prison berlinoise où avait été enfermé le seul nazi qui n'ait pas été exécuté après le procès de Nuremberg, Rudolf Hess).

- Bon, ne merdez pas ok ? Rentrez chez vous, profitez de votre épouse et de vos enfants. A cet après-midi.

Alain rentra donc chez lui pour le déjeuner. L'avantage des garnisons en Allemagne était que le domicile des militaires professionnels n'était qu'à quelques pas de la caserne, quoi que pour certains ce fut un inconvénient. Ceux-là n'avaient pas connus les cités ouvrières où il avait grandi.

En arrivant chez lui, Alain trouva son fils Nicolas, un garçon de six ans, en train de jouer à un jeu vidéo sur l'ancêtre des ordinateurs, un AMSTRAD CPC. Il l'embrassa mais remarqua quelque chose qui ne lui fit pas plaisir.

- Nico, c'est quoi ce jeux ? Ce n'est pas moi qui te l'ai acheté. Tu sais que je ne veux pas que tu ramènes des jeux de tes petits copains, ni que tu les copies. On parle de plus en plus de ces virus qui peuvent te détruire un ordinateur.

Nicolas regarda son père et tout penaud répondit : c'est moi qui l'ai fait papa.

Alain n'en croyait pas ces yeux ni ses oreilles, comment un garçon de six ans pouvait avoir fait un jeu vidéo, certes très simple, mais un jeu quand même.

- Et tu l'as programmé dans quel langage ?

- Du basic.

Alain se rendit dans la cuisine et embrassa son épouse dans le cou et fit de même sur la joue de sa fille Nathalie. A deux ans à peine, son bébé était une adorable petite fille. Son visage s'illumina quand elle vit son père.

- Qu'est-ce que ça m'emmerde de partir encore et de vous laisser.

- Ne dit pas cela, je sais que tu en rêves depuis des années d'aller à Berlin.

Dominique son épouse connaissait parfaitement bien son homme. A à peine 26 ans, Alain était déjà marié depuis 8 ans. Leur histoire avait commencé comme un conte de fée. Il était marchand de légume et elle était marchande de fromage. Ils avaient grandi tous les deux dans un quartier au nord de Marseille

qui s'appelait la Viste. Ils s'étaient connus en travaillant dans le même magasin. Le plus drôle dans l'histoire c'est que leur patron sut d'emblée qu'ils étaient faits l'un pour l'autre alors qu'eux même mirent six mois à tomber amoureux. Mais, ces six mois passés, ils connurent un amour passionné. Alain quitta son travail de vendeur pour s'engager dans l'armée. Après une année d'école de sous-officiers à Saumur, ils se marièrent. Leur première affectation fut le 11^o régiment de cuirassiers de Carpiagne à coté de Marseille, mais après 4 ans ils furent mutés en Allemagne.

Enfant surdoué, Alain ne s'était jamais vraiment acclimaté à la vie d'une banlieue ouvrière Marseillaise, aussi c'est avec émerveillement qu'il découvrit la société germanique. En plus il adorait son métier de chef de char.

C'est cette vie pleine d'épanouissement qui lui permit d'avoir un début de carrière foudroyant faisant de lui le plus jeune adjudant, chef de peloton de char de sa génération. Mais sa véritable passion était ses enfants. A six ans, Nicolas avait lui aussi les symptômes de la surdouance et il était aussi gentil qu'intelligent. Cinq ans après, ils eurent une fille. Lorsque le gynécologue les informa que ce serait une fille, Alain fut fou de joie, alors quand la sage-femme allemande lui confirma, le jour de l'accouchement, en lui disant, « Das ist eine Mädchen », ce fut pour lui les mots les plus doux qu'il entendit de sa vie. A ce jour, ils souhaitaient déjà avoir un troisième enfant.

Alain s'assit à la table de la cuisine.

Dominique était issue d'une famille nombreuse originaire de l'île de Lampedusa

au sud de la Sicile. Comme toute les italiennes elle était une cuisinière et une mère au foyer hors pair.

- Qu'est-ce que tu vas foutre à Berlin ? Ils ne peuvent pas envoyer quelqu'un d'autre ?

- Je t'ai déjà expliqué ce que nous faisons là-bas, nous sommes là uniquement pour nous faire tuer en cas d'attaque de l'union soviétique contre l'Europe. Et tous les régiments de chars en France et en Allemagne vont chacun leur tour à Berlin. Je sais que tu n'aimes pas cela, mais pour nous, c'est le seul endroit où nous faisons notre vrai métier qui consiste à mettre nos chars en face des povs.

- Et tu crois que tu vas les arrêter à toi tout seul.

- Ouais, d'ailleurs je suis sûr qu'ils font dans leur froc depuis qu'ils savent que j'arrive.
- Vantard.

Ce qu'Alain ne pouvait dire à sa femme c'est qu'il était certain que le KGB avait déjà une fiche sur lui. Ancien étudiant en russe, Alain avait fréquenté assidument le consulat d'union soviétique à Marseille pendant sa jeunesse. Il était donc certain que le contre-espionnage soviétique l'avait dans ses listes. C'était vrai également pour la DGSE française, qui l'avait été recruté par eux pour les mêmes raisons.

Alain mangea, profita de sa famille jusqu'à 13h30, puis retourna au boulot. En chemin il fut rejoint par Marquès et tous deux

arrivèrent au régiment, laissant les petits soucis familiaux derrière eux. Ils avaient un travail à faire, et ce n'était pas une tâche simple. Sans penser que la défense de la patrie dépendait d'eux, ils devaient emmener quatre chars à Berlin sans casse humaine ni mécanique.

Les deux maréchaux des logis avaient fait réchauffer les moteurs et aligner les chars à la file de l'escadron. Ils embarquèrent dans les tourelles, firent les contrôles radio et partirent en direction de la gare. Arrivés sur place, seuls les pilotes et les chefs de char restèrent aux abords des engins, les tireurs et chargeurs se rassemblèrent avec les paquets en amont du quai d'embarquement.

Le régiment devait se déplacer en train jusqu'à Berlin. Le voyage allait durer trente-six heures. Cela était dû au fait que, malgré la mission au combien importante pour les

militaires, les convois passaient après le trafic passager et après le fret de marchandises, que ce soit pour la SNCF ou pour la Deutsche Ban. Si Alain et ses hommes avaient l'habitude d'embarquer les chars sur des plates formes ferroviaires, il n'en était pas de même pour les véhicules à roues tel que les VAB, les camions ou même les jeeps.

L'embarquement commença. Chaque char avait sa place bien définie et chacun à son tour fit la même procédure. Le chef de char se plaçait sur une plateforme, en laissant au minimum une vide entre lui et son engin, par mesure de sécurité en cas de basculement accidentel d'un char. Alain guidait son pilote, le brigadier Vincent Devault, un breton pure souche. La plateforme avait, au millimètre près la même largeur que le char et le truc consistait à ce qu'aucun gramme d'acier ne

dépasse. Une fois le char centré, il fut calé et attaché avec des chaines. Ensuite l'équipage prit ses quartiers dans les voitures. Etant donné la durée du trajet, ils avaient droit à des couchettes. Ainsi donc, le peloton Lemeunier avait deux voitures pour la troupe tandis que les cadres partageraient là leur avec le 3^o peloton de l'aspirant Mota. Les officiers avaient des voitures premières classes, mais Alain avait refusé de les rejoindre préférant rester avec ses cadres et au plus près de ses hommes. Cela tombait bien car Belicourt, le meilleur ami de Alain était l'adjoint du 3^o peloton et ainsi ils feraient le voyage ensemble.

Le trajet commença de nuit. Chacun déballa son casse-croute. Bien sur l'armée les avait pourvus de rations de combat, mais leurs épouses leur avaient concoctées qui une quiche, qui une salade composée. Ils mirent

en commun leurs mets et mangèrent de bon cœur. Cette mission était la plus intéressante pour un tankiste français. C'était pour eux la seule et unique mission que l'on qualifiait de « campagne ». Peut-être auraient-ils à se frotter à des soviétiques durant leurs patrouilles le long du mur. Après le repas, ils firent une partie de tarot. Pour Alain, le tarot était quelque chose de nouveau très différent de la belote, sport national dans le sud de la France. La soirée se prolongea. Alain et Romain décidèrent d'aller voir leurs hommes pour vérifier s'ils étaient bien installés et s'ils ne faisaient pas de conneries. En revenant, ils passèrent devant les compartiments du 1^o et 2^o peloton. Les cadres étaient déjà pas mal éméchés et des cadavres de Jeanlain traînaient sur le sol. Romain ouvrit la porte coulissante et leur dit qu'ils feraient mieux de

s'occuper de leurs hommes au lieu de se bourrer la gueule. Poudret et Dutour, deux maréchaux des logis, l'envoyèrent chier. Romain aurait voulu en découdre mais Belicourt s'interposa.

- Laisse tomber tu vois bien que c'est des pouachs, t'en tireras jamais rien.

Après cet incident, ils sortirent leur duvet, transformèrent les banquettes en couchettes et s'installèrent pour la nuit.

Au matin, ils firent la queue aux toilettes du train pour se raser. Alain, préféra rejoindre ces hommes. Il leur avait fait prendre les jerricans de 5 litres d'eau qui faisaient partie du lot de bord des chars. Avec cette eau, ils firent leur toilette. Comme cela, il se rasait,

montrait à ces hommes l'exemple et vérifiait en même temps que ceux-ci en faisaient autant. Comme disait sa femme, un militaire rasé est un militaire lavé. Certes c'était rudimentaire, mais cela avait l'avantage de conserver un minimum d'hygiène quand ils n'étaient pas au quartier avec tout le confort. Plus tard, quand la cohue se serait estompée, Alain irait dans les toilettes et se laverait les parties intimes avec un gant et du savon, de Marseille bien sûr. Quel que soit l'endroit où il se trouvait, il ne passait jamais une journée sans se laver ne serait-ce qu'un minimum. A sa première sortie terrain en Allemagne, il avait surpris tout son monde en se mettant à poil dans une rivière glacée et ce au bord d'une route passante. Loin d'être choqués, les allemands avaient klaxonnés et l'avaient salué au passage.

La journée passa, ponctuée de parties de cartes, de siestes et de discussions. Tout y passa, le boulot, les femmes et les enfants. On évita soigneusement la politique et le sport car cela virait indubitablement à l'engueulade.

Alain était soucieux, c'était cette nuit qu'ils allaient franchir « check point alpha », la frontière entre l'Allemagne de l'Ouest et l'Allemagne de l'Est. Cela se passerait au niveau d'une commune appelée Marien Born. Le capitaine, chef de train et le chef Camino, interprète allemand, descendraient pour montrer les manifestes du train aux officiers soviétiques chargés du contrôle. Pendant ce temps il devrait trouver un moyen de tromper la vigilance des gardes-frontières et vérifier leur nationalité. Il ne savait pas encore comment il allait procéder. Ce dont il était sur

c'est qu'au moment propice, il se fierait à son instinct qui ne lui avait encore jamais fait défaut.

Il savait que les soldats soviétiques ou allemands ne résistaient pas à deux choses : les cigarettes américaines et les bouquins porno. Et s'il proposait un paquet de Malboro au soldat qu'il piégerait ? A cela rien de difficile, il « emprunterait » les cigarettes à un collègue et les tendrait au garde. Dans un premier temps, comme le soldat présent était censé être soviétique, il lui proposerait en russe. Mais il y avait un problème : en russe cigarettes américaines se disait : amiéricsanski tsigaretti et en allemand : américane-rinen cigaretten. Ces mots étaient trop semblables et un russe pouvait très bien comprendre la proposition en allemand et inversement. Il devait donc se rabattre sur le

bouquin de cul. En russe, livre se dit kniga et en allemand buch (bour). Alain était persuadé que les popovs ne s'abaissaient pas à apprendre l'allemand. Donc si le garde ne répondait pas à l'injonction en russe mais à celle en allemand, il serait piégé.

La nuit tomba, le train ralentit à l'abord de la gare de Marien Born et stoppa non loin d'un poste de garde. Comme prévu le chef de train et son interprète descendirent et se dirigèrent vers le bâtiment. Un gendarme français vérifia d'abord les papiers du train pour s'assurer que tout était en règle et ils allèrent à la rencontre d'un capitaine soviétique.

Alain ouvrit le rideau de son compartiment. Il avait récupéré auprès de ses hommes un magazine « LUI » avec en couverture des femmes dans des pauses très suggestives. Bellicourt lui rappela que l'on n'avait pas le droit

de regarder à l'extérieur. Alain ignora la remontrance et fit le nécessaire pour attirer l'attention du garde le plus près. Quand il fut certain que ce dernier était assez branleur pour ne pas donner l'alerte, il quitta le compartiment et ouvrit la porte du wagon. A partir de là il fallait faire très très vite. Alain lui parla en russe et lui proposa le magazine sans le lui montrer. Le garde était ferré mais ne semblait pas comprendre ce qu'il disait. Il répéta donc une deuxième fois. Le garde ne bougeant pas, il lui dit la même chose en allemand, là ne garde ne résista pas une seconde se précipita vers Alain, lui prit prestement le bouquin et se remit dans les rangs.

- *Je t'ai eu.*

Alain Lemeunier referma la porte du wagon et retourna dans son compartiment. Belicourt le tança vertement.

- *T'es taré ou quoi ? Tu ne sais pas qu'on n'a pas le droit d'ouvrir les portes du train et encore moins de parler aux popous ?*

- *T'inquiète, je suis en mission.*

- *Mission mon cul, c'est quoi encore ton plan de mytho. Ne va pas me dire que de donner un bouquin de cul à un TRAPO fait partie d'une mission.*

- *Si je t'assure.*

- *Ah ouais, et c'est quoi ta mission de merde, faire bander l'armée soviétique et la fatiguer à force de se masturber ?*

- *Je te dis que je suis en mission, je ne peux pas t'expliquer sinon je suis obligé de te descendre.*

- *T'es un taré, c'est tout ce que t'es.*

Pendant ce temps, dans le poste le capitaine soviétique qui était en réalité un colonel

de la NVA, auscultait les documents. Le chef Camino expliquait au pseudo russe la nature du train, sa mission et sa destination, renseignements que Popov avait déjà, bien entendu. L'officier russo-allemand se leva, se dirigea vers le train et commença à compter les matériels. Dix-sept AMX30, d'accord, quatre jeeps, d'accord, quatre VAB, d'accord, quatre GBC, d'accord, huit KT.

- Où sont les huit KT camarade capitaine ? ; demanda l'officier soviétique à son homologue Français.

Camino traduisit et sans attendre la réponse de son supérieur commença à expliquer au camarade popov que les camions de l'armée française s'appelaient des GBC 8KT. Il ne s'agissait nullement de quatre GBC et de huit KT mais de quatre GBC 8KT. Bien entendu, le capitaine russe savait cela, mais cela

faisait partie du jeu d'emmerder les ennemis de l'union soviétique. Il retourna au poste, fit mine d'appeler ses supérieurs, attendit la réponse et ainsi il leur fit prendre quatre heures de retard.

A minuit ils passèrent enfin la frontière. Là encore Alain ne put s'empêcher de regarder à la fenêtre. « Un rideau de fer vient de s'abattre entre l'ouest et l'est » avait déclaré Churchill. Alain n'en crut pas ses yeux. Un double grillage de vingt mètres de haut surmonté de barbelés au milieu duquel trônait un mirador d'où on devinait de l'armement lourd, formait la frontière bien réelle. Le train la traversait au pas sans cesse éclairé par de puissants projecteurs de poursuite. Pas un homme n'aurait pu profiter du passage du convoi pour s'introduire ou fuir la RDA. Mais si cela s'était produit, une myriade de

maitres-chiens assuraient une patrouille renforcée à ce moment-là. C'est avec un sentiment de stupeur et d'écœurement, qu'Alain referma le rideau et s'assit sur la banquette. Comment un gouvernement fusse-t-il socialiste, protecteur des travailleurs, pouvait-il enfermer son peuple dans cette prison à ciel ouvert ?

Cette nuit-là, Alain eu du mal à trouver le sommeil. Régulièrement il regardait à la fenêtre et c'est par un pur hasard qu'il vit que le train longeait une caserne soviétique et reconnu sur le parc à char des T64. Ce fut encore une fois un choc pour lui car depuis qu'il était à l'armée, il avait toujours appris et su qu'il n'y avait pas de T64 soviétiques stationnés en RDA. Le T64 était le char le plus sophistiqué et le plus secret de l'arsenal du pacte de Varsovie. Une seule fois un

occidental, un journaliste anglais, avait réussi à photographier l'intérieur d'un T64. Jamais il ne put communiquer ce qu'il avait découvert car par un malencontreux « hasard » sa voiture fut percutée par un camion et il trouva la mort avant de pouvoir quitter le sol soviétique. Bien entendu quand l'ambassade britannique récupéra le corps et les effets personnels, l'appareil photo ne figurait pas à l'inventaire.

Mais que foutaient des T64 en RDA ? Cela ne pouvait signifier qu'une seule chose et cela ne plaisait pas à Alain. Quand un pays hostile commençait à masser des chars à proximité de votre frontière, cela ne pouvait avoir qu'une seule raison. Il se jura d'en référer à son officier renseignement, le capitaine Lagache, le plus rapidement possible.

Ce matin-là, Alain se réveilla un peu plus tard.

- J'ai pas eu le courage de te réveiller ; lui déclara Romain.

- Je ne sais pas si je dois te reMetzger ou t'engueuler, mais je te remercie. J'ai quasiment pas dormi.

- Tu parlais dans ton sommeil.

- Si je parlais de sexe, j'espère que c'était pas avec toi.

- Non, mais tu parlais de bouquin de cul, au fait t'en a fait quoi du LUI ?

- J'ai gagné la guerre.

- T'as fait quoi ?

- Peux pas dire.

- OK je comprends et je veux pas savoir.

Le train arriva en gare de Tempelhof. Le débarquement c'est comme l'embarquement, mais à l'envers. Seulement cela va bigrement

plus vite du fait qu'il n'est pas besoin de centrer les panzers sur les plateformes. En une demi-heure l'escadron était descendu sur le quai et s'apprêtait à prendre la route vers le quartier Napoléon. Alain vit le capitaine Lagache au loin. Il descendit de son char et courra en direction de l'officier renseignement.

- Mon capitaine, mes respects. Il salua son supérieur qui lui rendit le salut à son tour.

- Qu'y a-t-il Lemeunier ? Les russes ont déclarés la guerre ? Si c'est pour ce qui s'est passé cette nuit, il n'y a pas le feu.

- Il n'y a pas que cela mon capitaine.

- Qu'est qu'il y a d'autre ? Lagache connaissait Lemeunier et devina à son attitude que c'était sérieux.

- Vous nous avez toujours appris que le char T64 soviétique ne faisait pas partie des véhicules stationnés en RDA.

- Exact.

- Et bien j'en ai vu quelques-uns cette nuit.

- Où ça, tu en es sûr.

- Pour en être sûr, j'en suis sûr, quant à vous dire où, je ne suis pas un devin, mais il était deux heures trente exactement. Les gars de la DTMVF (détachement des transports et du mouvement par voir ferrée) pourront déterminer le lieu exact en fonction de la vitesse du train. S'ils sont allés à l'école bien sûr.

- Tu crois que c'est le moment de polémiquer ?

- Non bien sûr. Au fait c'est bien des boches déguisées en popovs, à check point alpha.

- Ok, bien pris, mais pour les T64 tu es sûr de chez sûr ?
- Affirmatif mon capitaine.
- Répétez ce que vous venez de dire mon adjudant.

Lemeunier se retourna pour voir qui avait osé s’immiscer dans la conversation et surtout entendu ce qu’il n’aurait jamais dû entendre. Il fut tout surpris de découvrir un général quatre étoiles. Il se mit au grade à vous et se présenta. Il vit le nom du général Kerch et compris qu’il s’agissait du gouverneur militaire, commandant les forces françaises stationnées à Berlin.

- Mon général, j’affirme que les soldats soviétiques stationnés à la frontière entre la RFA et la RDA sont des allemands de l’est.
- Ça je le savais déjà, vous n’avez fait que le confirmer. Non c’est au sujet des T64.

- J'ai vu cette nuit des T64 stationnés dans une caserne en RDA.

- Et vous diriez qu'il y a un régiment, une compagnie ?

- Mon général avec tout le respect que je vous dois, un chef de peloton ne donne que des renseignements bruts, je laisse aux spécialistes le soin d'analyser les renseignements que je donne. J'ai vu un certain nombre de T64. Je mentirais si je donnais un nombre précis. Il faisait nuit, le train roulait vite mais j'ai nettement identifié les chars.

- Je n'en doute pas. Mais vous si vous étiez un spécialiste qu'elle serait votre analyse ?

- Je ne vois qu'une seule raison pour que les soviétiques prennent le risque de parquer des T64 en dehors de leur territoire. Ils masquent des troupes. Pour quoi faire je ne saurais

dire, mais c'est suffisamment grave pour que je me permette de retarder mon escadron pour rendre compte.

- Exact, d'ailleurs votre capitaine est furieux. Vous lui direz que c'est moi qui vous ai retenu. Pourquoi un brillant sous-officier comme vous n'est pas dans le renseignement au lieu de rester chef de peloton chars ?

- Parce-que je suis le meilleur dans mon domaine et que je m'éclate encore mon général.

- J'aime ça de la part d'un tankiste quand il est suffisamment sûr de lui. Mais que cela ne vous donne pas la grosse tête. Allez, embarquez.

- A vos ordres.

Alain remonta dans son char et le capitaine donna l'ordre de mouvement vers le quartier Français. La colonne de char fut

escortée par la police et chaque engin était équipé de son propre gyrophare. C'était un serpent vert et orange étincelant qui prenait possession de la chaussée Berlinoise. Une légère brume enveloppait la ville en ce matin d'automne et Alain ne put que s'émerveiller de ce qu'il voyait.

Les habitants de l'ancienne capitale du Reich avaient l'habitude de ce serpent fantasmagorique et les Mercedes ou BMW s'écartaient allant même jusqu'à monter sur les trottoirs pour laisser passer les pachydermes d'acier.

L'escadron arriva à la caserne, les engins furent mis au parc à chars et les hommes prirent possession de leurs quartiers.

A quatorze heures commença la récupération des munitions. Contrairement à la France où les munitions étaient stockées dans

un dépôt, à Berlin les chars étaient parés en permanence et prêts à faire la guerre. Les adjoints de pelotons dirigèrent la manœuvre et chacun reçut sa dotation d'obus de 105mm, de cartouches de 12,7 ; 7,62 ; et 5,56 ou 9 mm pour l'armement individuel. Ensuite l'armement petit calibre fut entreposé à l'armurerie. Pendant ce temps le capitaine convoqua ses chefs de peloton en réunion.

-Wilkommen in Berlin, attaqua le capitaine Magne. Je sais que pendant cette réunion je vais répéter tout ce que je vous ai dit quand nous étions à Saint Wendel, mais les directives ne sont jamais assez redites. Chacun est bien installé ?

- Ja vohl répondit le lieutenant Talbach, chef de premier peloton. Issu de l'école militaire interarmes, c'était un ancien sous-officier d'une promotion après celle de

Lemeunier. Ce dernier ne se gênait jamais de le lui rappeler en l'appelant le « bizu ». Marié et père de deux enfants, c'était un alsacien fier de l'être et il le montrait assez souvent en parlant allemand dès qu'il pouvait.

- OK, en ce moment même la perception des munitions se déroule en présence de mon adjoint. Je sais que vous auriez préféré être avec eux mais si l'on veut que les adjoints progressent il faut leur lâcher la bride de temps en temps.

Donc je vous rappelle les conditions de vie au quartier Napoléon. Tout le monde mange au mess le soir et quartier libre de dix-neuf heures à une heure du matin car c'est l'heure du dernier Metro. Vous devez vous assurer que vos hommes ont sur eux 1 mark pour téléphoner, un ticket de Metro pour rentrer et un préservatif, sinon ils ne sortent pas.

Ce soir ils dorment, demain nous aurons un amphi sur le sida par le médecin chef et un cadre d'ici nous expliquera ce qu'il ne faut pas faire à Berlin. J'insiste sur cette nouvelle sa-loperie qu'est le sida. Je ne veux pas qu'un de mes hommes revienne de Berlin avec. S'il faut que vous les accompagniez aux putes, faites-le, mais assurez-vous qu'ils sortent couverts. Et je comprends vos cadres dans le lot.

Les horaires de travail sont : lever 6h00, rapport 7h45, travail jusqu'à 12h00 ; repas puis reprise du boulot à 13h30 jusqu'à 18h00. En cas d'alerte vos militaires du rang sont autorisés à percevoir seuls leurs FAMAS et les tireurs, l'armement collectif de leur char. L'adjoint prendra contact avec l'atelier mécanique d'ici et vous pourrez dès demain y emmener vos chars en panne. Avez-vous des

questions ? Non alors allez rejoindre vos pelotons, même vous les officiers.

A ces mots Lemeunier sourît et regarda le capitaine dans les yeux. Tous deux savaient pourquoi il avait dit cela. Ancien sous-officiers, le capitaine Magne ne supportait pas cette race d'officiers à l'anglaise qui se faisaient un malin plaisir à ne jamais mettre les pieds au parc à char, préférant rester au bureau ou au cercle.

- Alors Romain ou en est-on ? demanda Alain.

- Les 105 sont rentrés, les 7,62 et 12,7 sont approvisionnées. Doit-on les armer ?

- Non t'es fou. Tu veux que quelqu'un rafe dans la ZMS (zone militaire sensible, terme qualifiant un lieu où sont stockés des munitions et gardé par des soldats en arme).

- Non t'as raison. Les munitions FAMAS et pistolet restent en caisse ?

- Oui, je serais le seul au sein du peloton à avoir mon chargeur de 9 mm en permanence sur moi. Tu sais que je te fais confiance, mais je monte dans mon char pour vérifier l'approvisionnement.

- C'est toi le chef.

Alain grimpa donc dans sa tourelle. Plaisantant avec son équipage, il vérifia l'emplacement de chaque obus. Au régiment ils avaient été obligés de détordre pas mal de râteliers à obus. Ils n'étaient pas sur jusqu'à maintenant que ceux-ci rentreraient dans leurs logements. Il en choisit un au hasard, le sortit, le remit à sa place. Vraisemblablement, tout allait pour le mieux.

- Alors t'es satisfait.

- Tu sais ce que dit Murphy ? Quand tout va bien c'est que l'on a forcément négligé quelque chose.

- Tu ne serais pas pessimiste par hasard ?

- Allez, finissons, j'ai des trucs à dire aux gars et à vous aussi les cadres.

Une demi-heure plus tard le peloton était rassemblé en salle d'instruction. Marquès les mit au garde à vous se tourna vers Lemeunier et salua.

- Peloton rassemblé à vos ordres mon lieutenant.

- Repos. - Alain rendit le salut à Romain et salua ses hommes.- Asseyez-vous. Bon, le capitaine nous a donné ses ordres. Durant tout le séjour à Berlin, je vous tiendrais informé de tout ce que l'on me dira, comme je le fais tout le temps d'ailleurs. Ce soir c'est repos, vous en avez besoin. A partir de demain

commencent des journées de travail comme si nous étions chez nous à Saint Wendel.

Tous les soirs à 19h00 vous aurez quartier libre jusqu'à 1h00 du matin. Pas la peine de râler c'est comme cela. Cette heure n'est pas donnée pour vous emmerder mais parce que c'est celle du dernier métro. Passée 1 heure du matin vous n'aurez plus de moyen de transport pour rentrer au quartier. Comme vous le savez, Berlin est une zone d'occupation et le Général Kerch, gouverneur militaire interdit aux taxis berlinois de prendre un soldat Français après cette heure-là. Avant de sortir, vous devrez avoir obligatoirement sur vous un mark pour téléphoner, un ticket de métro pour rentrer et une capote pour baiser. Rigolez pas les gars. D'ailleurs demain matin le médecin chef nous fera à nous tous une info sur le SIDA. Les

maréchaux des logis, Pigeon et Rolland vérifierons chacun leur tour que vous avez cela chaque soir à 19h00. Demain, c'est vous qui vous y collez, Pigeon, vous irez percevoir chez le chef comptable une capote et un ticket de métro pour chacun de nous. C'est l'armée qui vous l'offre. Si vous les utilisez, vous vous en achèterez d'autres.

Vous savez qu'ici nous sommes en situation de guerre permanente. Vous ne sortez pas seuls mais par deux minimum, vous ne foutez pas le bordel ou la Polizei vous embarque et c'est le général en personne qui ira vous chercher. Je vous laisse imaginer les conséquences. Vous ne traînez pas le long du mur et plus généralement, si vous voyez une ligne blanche avec un panneau disant que vous sortez du secteur français, britannique

ou américain, vous ne franchissez pas cette ligne.

Si une alerte éclate en pleine nuit, vous vous habillez le plus vite possible, vous allez à l'armurerie, dans l'ordre : les chargeurs et les tireurs.

Les pilotes vous allez démarrer les panzers et vous faites le réchauffage moteur, les chargeurs vous percevez les Famas de vos pilotes et les tireurs vous percevez les pistolets de vos chef de char et on se retrouve tous aux engins. Vous pouvez être sûr d'une chose c'est que le chef de corps fera un exercice pendant notre séjour et peut-être aussi le général.

Tout le monde a compris ?

- Oui, mon lieutenant, répondit en cœur le peloton.

- Ok, aux ordres du margi (maréchal des logis) de semaine, vous irez manger puis au dodo.

Romain remit les hommes au garde à vous et Lemeunier sortit de la salle. Les soldats sortirent à leur tour et Alain attendit ses cadres.

- Je vous paye le pot de bienvenue au cercle, après ce sera votre tour.

Ils se retrouvèrent au bar du cercle de garnison. Les cadres des autres pelotons arrivèrent également. Poudret, Dutour et Zerbib commencèrent à envisager leurs futures soirées.

- J'ai entendu parler d'une boîte à cul qui s'appelle le « mon chérie » ; dit Poudret

- C'est quoi ce nom à la con ; répondit Dutour ou Dudu.

- Cela s'appelle comme ça car une des stripteaseuses s'enfile un chocolat mon chérie dans le sexe, puis elle invite un des clients à venir le chercher avec sa bouche.

- Tu déconnes ?

- Non je t'assure, bien entendu il est de bon ton que tu lui refiles un billet.

- Et si tu veux la baiser ?

- Là c'est possible aussi. Et la baignoire tu connais.

- Non ?

- C'est une autre boîte à cul. Il y a une baignoire au milieu de la piste, d'où le nom. Une entraîneuse se fout à poil et entre dans l'eau et un des clients peut la baiser devant tout le monde.

- Arrêtes, je bande déjà.

- Regardes moi ces cons, dit Romain, et ils sont mariés en plus.

- Encore une guerre qui fera plus de cocus que de morts, répondit Alain. Qu'est-ce que vous buvez ?
- Bé j'hésite, une pils ou une pils (bière en patois germanique).
- Et vous les gars ?
- Bière aussi répondit Rolland, un Monaco dit Pigeon.
- Barman, deux Monaco et deux pils.
- Tu vas faire quoi de tes soirées ? Demanda Romain à son chef de peloton.
- Je veux enfoncer des portes ouvertes.
- Tu veux quoi ?
- Tu sais tous ces clichés que l'on raconte sur Berlin, je veux les vérifier. Tous les soirs je prendrais le Métro, direction un point connu du mur et je marcherais jusqu'à une heure du mat.

- Si je ne te connaissais pas je penserais que tu es barge, mais tu es le fou le plus cool que je connaisse.
- Je préfère être fou que de choper le sida dans une baignoire.
- T'as raison, à ta santé.
- Allez les gars, au peloton.

Cette première nuit à Berlin Alain voulut écouter radio Moscou. Il régla son poste et tomba sur un concert ... de Mireille Mathieu.

2

Le lendemain après un footing réparateur le peloton se mis au travail. Le boulot d'un tankiste c'est une heure de char pour trois heures d'entretien. C'est donc à l'atelier régimentaire que se rendit Marquès avec le char de Lemeunier. Un des galets de roulement devait être changé. Pendant ce temps,

tous les chefs de peloton avec le capitaine Magne partirent en reconnaissance terrain dans Berlin. C'était une ville immense. Divisée en quatre depuis la chute d'Hitler, la seule partie Française qui ne représentait jamais qu'un sixième de la ville était plus grande que Paris intramuros.

Ils se rendirent dans un premier temps au terrain de manœuvre français puis visitèrent les champs de tir. Dans Berlin on pouvait tirer à toutes les armes jusqu'au calibre 12,7. A midi ils rentrèrent manger au quartier pour se rendre en début d'après-midi le long du mur. Là ils firent le parcours que faisaient toutes les patrouilles pour vérifier la non intrusion des forces soviétiques ou est allemandes en territoire allié. Alain en profita pour faire mentalement son propre itinéraire, celui qu'il effectuerait la nuit dans Berlin.

Enfin, ils passèrent à l'aéroport de Tegel. C'est ce lieu que les chars seraient censés protéger en cas de déclenchement de la troisième guerre mondiale.

Le soir, donc, il mangea avec Romain et Belicourt au mess.

- Tu fais quoi ce soir Gino ? lui demanda Belicourt. Ce surnom de Gino avait été donné à Alain à cause de ses origines italiennes ainsi que celles de sa femme, mais aussi à cause de Alain Giresse, le joueur de foot de l'équipe Française. En effet Alain avait remporté deux fois le championnat de France militaire de football quand il était au 11^o régiment de cuirassiers de Carpiagne. Certes il était gardien de but, mais la comparaison avec Giresse ne lui déplaisait pas. En plus, il était inutile d'essayer de se départir d'un

surnom, mieux valait vivre avec et le prendre avec philosophie.

- Ce soir je vais sur le Kudam.
- Ça te dérange si je viens avec toi ?
- Bien sûr que non, mais je n'y vais pas pour les boîtes de cul, ni même pour me poch-tronner dans un bar.
- Tu me connais non ? Ce n'est pas mon genre de trainer dans les boîtes.

Yves Belicourt était natif de Pau. Vrai Béarnais il avait hérité de sa région un franc parlé ou se mêlaient bien souvent des mots fleuris ne figurant pas dans les manuels de savoir vivre. Mais derrière son caractère bourru se cachait un homme gentil, serviable et doté d'une honnêteté à toute épreuve. C'est pour ces raisons que Lemeunier et lui étaient les meilleurs amis de l'escadron.

Alain et Yves Belicourt prirent donc le métro et descendirent à l'arrêt « alte kirche ». Le Kudam est l'abréviation du Kurtfürchtendam, les champs Elysées de Berlin ouest. La véritable plus belle avenue de Berlin se trouvait malheureusement à l'Est et s'appelait Unter Den Linden, sous les tilleuls. Au bas de l'avenue ils débouchèrent au pied d'un vieux clocher. Alte Kirche veut dire vieille église. En français cet édifice s'appelait l'église cassée. Après les bombardements soviétiques sur l'ancienne capitale du Reich, il ne resta plus que le clocher incendié de la principale église de ce quartier de Berlin. Volontairement, les allemands conservèrent cette ruine et ne la nettoyèrent même pas laissant cet aspect noirci.

Ils remontèrent donc le Kudam, et au bout d'un certain temps s'aperçurent qu'ils

étaient suivis par un couple très bien sapé, qui parlait russe. Sur une vitrine de magasin, la publicité était écrite en allemand, anglais, français et russe. Alain fit exprès de lire à Yves la partie russe à très haute voix. Comme par hasard, le couple arrêta de les suivre. Ils redescendirent dans l'autre sens le Kudam. D'un seul coup, Alain vit dans une allée perpendiculaire des personnes bloquant la rue avec des bottes de paille. Curieux, il s'engagea pour voir ce qu'ils faisaient. D'autres personnes sortaient un électrophone, un ampli et des baffles. Une fête inopinée s'organisa. De plus en plus intrigués, Belicourt et Lemeunier se mêlèrent à la fête, jusqu'à ce qu'ils réalisent qu'il s'agissait d'une gay pride improvisée. Les « fêtards » étaient en cuir noir des pieds à la tête, moustache et casquette, chaîne à l'épaule. De vrais « Village People », ils

s'attendaient à les entendre chanter « YMCA ». Alain voulut s'échapper, mais Belicourt souhaita voir comment cela évoluait. Les hommes se sont mis deux par deux et ont commencé à s'embrasser puis changèrent de partenaire. Là Lemeunier voulu vraiment se barrer avant qu'il y en ait un qui lui roule une galoche. Yves trouva cela drôle et ne voulut pas partir. D'un seul coup, avec son grand défaut de tout voir et surtout ce qu'il ne faut pas, Alain aperçu une femme, avec un garçon d'une dizaine d'année. Un gros allemand s'approcha de la femme, lui donna 40 mark et partit avec le gamin. Putain, ils étaient témoin de prostitution infantine. Là Alain dit à Yvon que soit, ils se barraient, soit il cassait la gueule au gros allemand.

- Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Pour ne pas me retrouver embarqué par la Polizei. Se dit-il à lui-même.

On les avait prévenus au quartier que ceux qui se feraient embarquer verraient leur carrière s'arrêter tout net. Ils sortirent donc de la rue et virent sur un banc deux splendides filles allemandes. Au moment où ils les dépassaient elles s'embrassaient goulument. Là s'en était trop, ils prirent le métro et rentrèrent se coucher.

3

Le lendemain, Alain raconta à ses subordonnés sa soirée quand Rolland lui demanda :

- Ils étaient comment votre couple de russe ?

Alain les décrivit et il apprit que ces mêmes individus avaient diné à côté de ses subordonnés, semblant s'intéresser à ce qu'ils disaient. Lemeunier décida donc d'en rendre compte au Capitaine Lagache.

Ce soir-là, il sortit seul. Il prit le métro en direction du Reichstag, l'ex parlement allemand jusqu'au 3° Reich et la partition du pays. Le bâtiment en lui-même était magnifique, mais comme il avait été brulé par les hommes d'Hitler en 1939, l'intérieur était totalement moderne. Derrière une façade baroque faite de pierres jaunes, avait été construit un édifice de verre. Il passa derrière pour vérifier une chose qu'on lui avait dite, et il les vit. Des croix blanches étaient plantées dans la pelouse. Chaque croix symbolisait un allemand de l'est abattu pour avoir tenté de franchir le mur.

Un peu plus loin, Il s'était approché de la porte de Brandebourg, un arc de triomphe surmonté d'un quadriga, un char tiré par 4 chevaux. A côté de la porte de Brandebourg, il y avait le monument à la gloire des troupes soviétiques qui avaient vaincu les troupes Nazi. Ce monument était à l'ouest mais gardé par des soldats soviétiques. Le plus étonnant c'était que personne, je dis bien personne ne s'en était jamais pris aux soldats soviétiques ni au monument en lui-même. Il y avait comme un pacte de non-agression entre les berlinois de l'ouest et les berlinois de l'est dont faisaient partie intégrante les forces d'occupation soviétiques, anglaises, américaines et françaises.

Un peu plus en amont, Alain est monté sur LE mirador ou Kennedy a dit en 1962 : « ich bin ein Berliner » (je suis un berlinois).

Alain dit donc, ich bin ein Berliner et se mit à observer.

On parlait toujours du mur de Berlin, mais on aurait dû parler DES murs de Berlin. En effet, il y avait un mur côté ouest et un mur côté est. Entre les deux, il y avait une bande de sable, hersée tous les matins pour voir s'il y avait des traces de pas, une bande de mines anti personnels, un chemin de ronde avec des chiens vingt-quatre heures sur vingt-quatre, des miradors occupés par des gardes armés avec pour mission de tirer sur quiconque tentait de franchir le mur, puis à nouveau une bande minée, et une bande de sable hersée. C'était totalement impossible « unmöglich » de franchir le mur par voie terrestre.

Alain s'étonna car ce que l'on voyait du mirador de Kennedy, c'était Postamer Platz, la place de Postdam, un immense no mens

land avec au milieu une butte dont on disait que c'était le bunker d'Hitler. La vue de cet immense espace, grand comme trois terrains de foot, totalement inoccupé sans le moindre brin d'herbe, lui fit un choc. Il réalisa le traumatisme des Berlinoïses quand, non pas du jour au lendemain, mais d'une seconde à l'autre, les Grenz Polizisten, les policiers aux frontières, déroulèrent un barbelé pour empêcher les berlinois de l'est de passer à l'ouest. En plus il y avait cette différence flagrante entre l'ouest illuminé par l'éclairage public et les néons des magasins et l'est noir avec quelques miséreux lampadaires dispersant une pauvre lumière pisseuse. Le paradis socialiste était bien triste la nuit.

Dépité mais heureux d'être né du bon côté du mur, il rentra se mettre au lit.

Le quatrième jour, les choses sérieuses commencèrent. L'escadron prit ce que l'on appelait la grande semaine, c'est-à-dire la garde, les permanences et la disponibilité militaire immédiate (DMI). Si à Saint Wendel la DMI consistait en un groupe de combat à pied avec armes et munitions pour réagir à une attaque terroriste sur le quartier, à Berlin c'était un peloton de char au complet pour contrer une invasion soviétique et notamment protéger l'aéroport de TEGEL se situant sur la partie française de la ville. Comme de bien entendu, ce fut le peloton Lemeunier qui inaugura ce service pour le régiment. A dix-huit heures, ses chars devaient être disposés dans les garages de la DMI et lui et ses hommes passeraient la nuit dans les locaux idoines dormant habillés en combinaison char.

Le matin, après le sport, Alain prit sur lui de lâcher un peu la grappe à ses hommes avec le prétexte qu'ils devaient préparer leur sac pour ce soir. Avec Romain, Pigeon et Rolland, ils se rendirent à l'aéroport de TEGEL pour reconnaître l'itinéraire et l'endroit où ils devraient se poster en cas d'alerte. Ils ne doutaient pas une seule seconde, qu'ils auraient une alerte. La seule chose qu'ils espéraient est qu'elle serait fictive.

- Dis-moi pourquoi nous devons faire cet immense détour alors que l'aéroport touche quasiment le quartier.

- Tu vas pas me croire Romain.

- Dis toujours.

- Au début de la présence Française à Berlin, les chars traversaient les pistes pour rejoindre la tour de contrôle, mais à cette époque-là, il n'y avait pas beaucoup d'avions

qui décollaient ou atterrissaient à Tegel. C'était l'aéroport de Tempelhof qui prenait tout le trafic. Aujourd'hui, Tempelhof est réservé aux américains et tout le reste du trafic civil et militaire atterrit à Tegel. Sans oublier que les avions sont à réaction alors qu'à l'origine c'était des Dakota DC6 à hélices. Et un beau jour, un Boeing à l'atterrissage a touché l'antenne d'un AMX30 qui traversait les pistes.

- Redis-moi ça !

- T'as bien compris, un zinc a frôlé un panzer à l'atterrissage.

- Putain le chef de char a dû avoir la peur de sa vie.

- Oui et heureusement que l'équipage du Boeing ne s'est aperçu de rien, sinon dieu seul sait quelles auraient été les conséquences.

- Bin, je préfère faire le grand tour finalement.

- Ouais moi aussi, j'aime les avions mais pas dans la gueule.

Ils arrivèrent à l'aéroport et Alain montra à ses subordonnés l'emplacement où les chars devaient se mettre. Au bout du tarmac quatre embossements avaient été réalisés par le génie américain, quatre trous où leurs AMX30 pouvaient se planquer à l'abri des coups de l'ennemi.

- Qu'est-ce qu'il a de particulier cet aéroport ? demanda Rolland.

- Non seulement, comme les deux autres aéroports situés à Berlin, il est un poumon économique pour les habitants, mais celui-ci a la particularité de se trouver à vue de l'Allemagne de l'est. Il ne faut pas oublier que le mur de Berlin ne sépare pas que la partie

ouest et est de la ville mais également de la RDA. Ici, nous sommes à moins d'un kilomètre de la frontière entre Berlin ouest et le pacte de Varsovie. Les bâches que vous pouvez apercevoir, (là Alain sortit une paire de jumelles), ce sont des hélicoptères. Tenez regardez et dites-moi le type de ces appareils.

- Je crois voir des MI24 et peut-être des MI8.

- Exact, derrière ce mur, il y a 350 hélicoptères de combat prêts à fondre sur nous. Quand on sait que dans toute l'armée française nous n'avons que 300 hélicoptères dont uniquement 150 de combat, ça laisse perplexe.

- Et quelqu'un s'imagine que nous allons les arrêter avec quatre chars, même pas équipés d'armes antiaériennes.

- Non Pigeon, nous sommes un casus belli.

- Un quoi ?

- Un casus belli, un cas de guerre. Si demain nous nous faisons désintégrer par des roquettes tirées d'un MI24 Hind, l'ambassadeur de France aux Nations Unies pourra tendre méchamment son index droit, froncer les sourcils et faire part du plus vif mécontentement de la France. Plus sérieusement, en cas d'attaque du Pacte de Varsovie sur l'OTAN, l'état-major pense que celle-ci débuttera ici à Berlin et que cela laissera le temps à la France et à ses alliés de se préparer avant l'invasion de l'Allemagne de l'ouest.

- Donc on sera mort, content d'avoir tiré la sonnette d'alarme.

- T'as tout compris Romain. Allez, on va voir la salle de repos. Car il faut espérer que

si demain on se retrouve ici, ce sera pour un exercice.

Non loin des emplacements des chars s'élevait un bâtiment appartenant à l'armée. Dans celui-ci il y avait des chambres pour le repos des équipages, une salle de repos avec télévision, magnétoscope, babyfoot, table de billard et une salle à manger équipée d'une cafetière, d'un micro-onde et d'une gazinière qui n'avait visiblement jamais servie.

- Ça se passe comment pour la bouffe ?

- Herbert nous amènera tout ça si besoin.

- Faudra que je lui dise de ne pas oublier la binouze.

- Comme si tu ne le connaissais pas. Ce sera compris dans le prix du repas. Mais tu sais ce n'est pas la bouffe qui me tracasse.

- Tu crois vraiment que les popovs vont déclarer la guerre demain.

- Non, ils savent déjà que c'est nous demain, ils ne prendront pas le risque. Non sérieux, je n'ai pas envie qu'un de nos pilotes écrase la grosse Mercedes d'un Berlinois. Je vous le répète les gars, on est malgré tout en temps de paix, la façon la plus rapide d'arriver d'un point A à un point B est de ne pas avoir d'accident, alors au cas où, je veux que vous calmez vos pilotes. Compris ?

- Oui mon lieutenant, répondirent-ils tous en cœur.

- Oui papa ajouta Romain.

- Bé ouais, Luc, je suis ton père. Allez, on se casse. Au moins c'est bien chauffé ici.

Ils passèrent l'après-midi à faire de l'entretien courant sur les chars. Alain resta avec

eux, il n'y avait rien qui lui plaisait plus que d'avoir les mains dans la graisse et de chouchouter son engin. Son AMX s'appelait l'ORDENER. Au 1^o escadron, tous les chars portaient les noms d'anciens colonels ayant commandé le régiment dans le passé. Au 2^o escadron ils portaient les noms des batailles de la 1^o guerre mondiale, au 3, celles de la 2^o guerre mondiale et au 4 des batailles d'Algérie et d'Indochine. Alain ne savait rien de ce colonel ORDENER mais aimait son char et il se faisait une fierté de l'entretenir et faire les réparations de son niveau lui-même, ce que ne faisait aucun des chefs de peloton officiers.

Ils vérifièrent pour la énième fois le réglage des lunettes de tir, opération qui se nommait le symblotage, la mise à feu électrique du canon de 105 et toutes les sécurités, puis après quelques exercices effectués par

les tireurs et les chargeurs, ils décidèrent d'amener les chars dans les locaux de la DMI.

Ce soir-là, son peloton relevait celui du régiment d'infanterie qui stationnait également à Berlin. La relève s'effectuant à dix-sept heures, ils furent sur place à moins le quart. Romain et Lemeunier emmenaient les chars avec les pilotes, Pigeon percevait l'armement individuel avec les tireurs et les chargeurs et Rolland, le plus jeune chef de char eu la mission simple de fermer les garages car bien qu'ils soient vides, se situant dans une zone militaire sensible, ils devaient demeurer clos. Les russes n'avaient pas besoin de savoir quels étaient les chars qui étaient ou non aux garages.

Lemeunier se présenta au chef de peloton descendant, un jeune Lieutenant Saint-Cyrien qui n'avait qu'un mois de présence à

Berlin. Celui-ci lui donna les consignes réglementaires et lui souhaitât bonne nuit. Quand tout son peloton fut installé, Lemeunier organisa la soirée et la nuit à venir. En ce mois de novembre les nuits Prussiennes étaient plutôt froides. Pour cette raison, les subordonnés et les pilotes devaient se relayer toute les heures pour faire un réchauffage moteur, tandis que les tireurs et les chargeurs assureraient une veille permanente. Personne ne dormirait beaucoup.

5

Lemeunier et ses hommes passèrent la nuit habillés et dormirent par bribes. A 5h58 une sirène retentit dans le local. Les hommes réagirent de la meilleure façon qu'il soit, les pilotes suivis des chefs de chars puis les tireurs et les chargeurs quittèrent le

casernement en rang parfait. Sans affolement, chacun accomplit sa tâche, démarrage des moteurs, mise en route des radios, vérification de la fixation de l'armement individuel et au top des tireurs, les chefs guidèrent leur char à l'extérieur des garages. Puis chacun monta à son poste et sans un mot, dans un silence radio total, la colonne de quatre AMX30 s'élança à l'assaut du bitume.

Ils furent surpris et rassurés de voir que la Polizei les attendait à la sortie du quartier, puis toutes sirènes hurlantes les convoya jusqu'à l'entrée de l'aéroport. La colonne se composait, en tête du char du chef de Peloton, en deuxième celui du subordonné le plus jeune, Rolland, suivi de Pigeon et fermant la marche, l'adjoint Marquès. Ce dernier avait visiblement un problème. Son pilote dans la précipitation avait pincé le câble radio de son

casque le privant de tout contact avec son chef. Romain hurlait les ordres à son chargeur qui les répercutait de l'intérieur de la tourelle au pilote. Il n'y avait pas grand-chose à dire, mais le chef de char situé à deux mètres cinquante de haut voyait beaucoup mieux la circulation que le pilote qui lui était au niveau de la route. Bien que les allemands aient l'habitude de ces alertes et de la présence de chars alliés dans les rues de Berlin, Marquès craignait d'en écraser un ou deux. Grillant tous les feux rouges et obligeant les voitures à monter sur les trottoirs, Romain hurlait, beuglait, vociférait tel le capitaine Hadock aux commandes de la Licorne. Ainsi c'est avec un immense soulagement que la colonne franchit la barrière d'entrée de l'aéroport de TEGEL.

Chacun pris sa place dans les embossements, l'adjoint à gauche, le subordonné un à sa droite, le chef de peloton puis le sub. deux. Lemeunier descendit de son char, passa sur chacune des tourelles et ordonna aux chefs de char de réaliser un croquis de repérage. Il retourna dans le sien et fit lui-même son croquis. Il dessina le paysage qui s'offrait devant lui et nota sur son croquis les distances et la légende. Il fit participer son équipage à sa réalisation.

- Vous voyez les gars, devant nous nous avons une plaine qui s'étend sur cinq milles mètres. Sachant que le char ne peut tirer précisément qu'à deux kilomètres huit cent, je vais limiter mon croquis à tout ce que l'on voit jusqu'à trois kilomètres. Bon devant qu'est-ce que vous voyez ?

Le tireur, Daniel, observait avec sa lunette en faisant tourner la tourelle à la manivelle pour économiser le moteur. Le chargeur, Djamel, sorti la tête et observa avec les jumelles du chef de char tandis que le pilote, Vincent, ne pouvait voir que ce qui se passait devant le char sur trois cent mètres maximum. Cela pouvait paraître peu, mais si un fantassin avec un lance-roquette voulait leur faire la fête, le pilote serait aux premières loges pour le signaler.

- Mon lieutenant, devant nous il y a une route à environ 3 mille mètres, perpendiculaire à nous. Au centre il y a un carrefour avec un embranchement qui vient vers nous. Cette route là s'arrête à deux mille mètres devant une tour de contrôle.

- Bien, mais je vais prendre les mesures exactes. Daniel, je vous donne le croquis et

vous le finissez. Le tireur du chef de peloton doit connaître le travail du chef de char car je n'ai pas que mon char à m'occuper.

- Reçu mon lieutenant.
- Vous vous rappelez comment on utilise le télémètre ?
- Pas de problèmes, vous me l'avez bien expliqué.

Lemeunier monta sur le char de Rolland.

- Montrez-moi votre croquis.
- Rolland avait bien marqué tous les points et indiqué les distances avec précision.
- Où est le nord ?
 - Je crois que j'ai oublié, mon lieutenant.
 - C'est important, quand vous faites un croquis, il faut partir du principe que ce n'est pas vous qui l'utiliserait. Il faut que le chef de

char qui vous relèvera, puisse immédiatement se repérer. Quel autre élément manque-t-il sur tous les croquis ?

- Il manque le point central d'observation, vous ne nous l'avez pas donné.

- Exact, c'était volontaire. Si vous étiez chef de peloton quel PCO choisiriez-vous ?

- Le carrefour à midi à trois mille.

- Bien. Comment se répartit l'observation entre chaque char.

- L'adjoint de 9 heures à midi, le sub1 de 11h00 à 1h00, vous de midi à 2h00 et moi de 1h00 à 3 heures.

- Très bien vous avez parfaitement fait chevaucher les limites d'observation de chaque char. Il est important que chacun sache cela sans même réfléchir. Comme vous l'avez remarqué, depuis que l'on est parti on est en silence radio total et donc je ne vous

donnerais pas d'ordres en cas de conflit réel.
Il faut que l'on s'entende sans s'entendre.
Vous comprenez le jeu de mots.

- Oui mon lieutenant.
- Retenez ceci, les non-dits vont sans dire. Mon ancien chef de peloton me l'a appris, j'ai mis un certain temps à le comprendre mais ça veut tout dire. OK ?
- Oui mon lieutenant.
- Bon, si les petits cochons ne vous mangent pas, on fera quelque chose de vous.

Lemeunier alla sur les autres chars, Rolland fut heureux d'avoir satisfait son chef de peloton. Ils restèrent ainsi deux heures. Ne pouvant utiliser la radio, chaque chef de char fit travailler son équipage, ils simulèrent des séquences de tir sur les points de repères. Ils ne pouvaient pas non plus faire travailler les chargeurs car le char était paré en munitions

réelles et que l'on ne fait pas d'exercice avec du réel. Ceux-ci furent débarqués et postés à une centaine de mètres en avant pour observer à la jumelle. Heureusement, les forces soviétiques et est allemandes manœuvraient sans cesse leur donnant suffisamment d'occupation. Il leur avait été confié un carnet et un stylo et ils notaient tout ce qu'ils voyaient.

A huit heure du matin, le capitaine Magne vint en personne leur donner l'autorisation de rompre le poste de combat et de rejoindre la zone de détente où ils resteraient jusqu'à seize environ. Arrivés dans leur bâtiment, le capitaine prit Lemeunier à part.

- Vous avez mis trois minutes quarante-cinq à sortir du quartier. Vos pots de la DGSE vous avez renseigné sur l'heure de l'alerte ?

- Négatif, mon capitaine, primo, ce ne sont pas mes pots et secundo, je ne pense pas

qu'ils s'occupent de nos tergiversations.
Pourquoi je vous sens nerveux ?

- Le commandement de la place de Berlin voit d'un mauvais œil que nous battions sans cesse des records pour nous desserrer, mais ce n'est pas mon problème. Mon problème est que je vais devoir foutre en l'air la carrière d'un maréchal des logis.

- Comment cela, mon capitaine ?

- Cette nuit, Mallet était chef de poste dans la ZMS. A sept heures du matin, ne voyant pas la relève arriver, il a abandonné son poste, fermé la grille du parc à char et s'est barré avec ses hommes.

- Il a fait quoi ? Il est taré ou quoi ? Il sait que nous sommes sur une zone de guerre ?

- C'est là le problème. Heureusement que la relève était également de notre escadron. Ce qu'il s'est passé c'est que l'armurier ne

s'est pas réveillé. C'est pour cela que Poudret était en retard. Il a essayé d'appeler Mallet mais comme par hasard, le téléphone était également dérangement. La LEM (Loi de l'Emmerdement Maximum) quoi. Evidement j'ai rendu compte au colonel. L'affaire restera au sein du régiment, mais il veut que je punisse sévèrement Mallet. Cela veut dire dix jours d'arrêt, car je n'ai pas droit à plus, mais cela signifie également l'arrêt de sa carrière.

- Si vous permettez l'avis d'un sous-officier, vous devriez le punir, lui ordonner de garder sa chambre jusqu'à la fin du séjour, au retour au quartier nous verrons avec le président des sous-officiers et le chancelier pour que sa punition ne soit pas inscrite dans son dossier.

- C'est faisable, mais il ne devra plus me décevoir. J'ai un autre problème.

- Lequel, mon capitaine ?
- Qui est responsable de la fermeture de vos garages ?
- Je suis le chef de peloton, je suis responsable de tout ce qui se passe au sein de mon peloton.
- Vous m'emmerdez Lemeunier avec votre manie de couvrir vos hommes. En même temps c'est ce que j'apprécie avec vous. Si mes officiers en faisaient autant.
- Je les couvre de leur jeunesse. Je ne les rate pas dans leur travail. Mais de quoi s'agit-il ?
- Comme par hasard, cette nuit le brigadier de semaine a fait du zèle et pendant sa ronde au parc à chars, il a secoué les portes de vos garages et une s'est ouverte.
- La belle affaire, ils étaient vides.

- Peut-être, en temps normal, j'en aurai ri aussi, mais avec la connerie de Mallet, le commandant en second veut la tête du responsable.

- Je vais tirer l'affaire au clair et vous aurez un nom ce soir à mon retour.

- Ok, félicitez quand même vos hommes, au moins nous avons un motif de contentement aujourd'hui.

- A vos ordres.

Lemeunier retrouva ses hommes. Les appelés étaient devant la télé et les cadres avaient déjà squatté le babyfoot.

- Tu viens jouer ? demanda Romain.

- Pas tout de suite. Arrêtez et venez me voir.

Ils se réfugièrent dans la chambre du chef de peloton.

- Dans un premier temps, le capitaine nous félicite car nous avons mis trois minutes et quarante-cinq secondes pour quitter le quartier. Mais, car il y a un mais, qui a fermé les portes des garages ?

- C'est moi, dit Rolland. Pourquoi ?

- Le brigadier de semaine du deuxième escadron a réussi à en ouvrir une.

- Tu as fermé à double tours ? demande Marquès.

- Non, un tour, je ne savais pas qu'il fallait mettre deux tours, mais en même temps ils étaient vides.

Lemeunier leur expliqua « l'affaire Mallet » et la volonté du capitaine de sanctionner également Rolland.

- Ce qu'il se passe au sein du peloton, à partir du moment où nous ne faisons rien de non réglementaire, reste au sein du peloton.

Je vous donne l'ordre de ne jamais dire qui a fermé les portes hier soir. C'est bien compris ?

- Oui mon lieutenant, dirent-ils tous en cœur.

- Rolland vous serez de jour toute la semaine qui vient. Vous ne partirez en quartier libre que quand les hommes seront partis et vous serez de retour tous les soirs avant eux. Tous les matins vous ferez le réveil. Compris ?

- Oui mon lieutenant.

- Ne pas savoir, n'est pas une réponse, quand on ne sait pas on demande. Ici, nous sommes en guerre, toute bêtise peut être sanctionnée plus lourdement ou au pire nous tuer tous. C'est compris ?

- Oui mon lieutenant.

- Retournez voir vos hommes et félicitez les. Ce sont eux notre meilleure arme.

Ils sortirent de la chambre mais Roman resta.

- Je te connais trop bien pour croire que tu veuilles punir Rolland.

- Tu sais ce que je pense, mais nos jeunes margis ne doivent pas penser comme moi. Eux ils ont leur carrière à faire.

- Et pour Mallet, que va-t-il se passer ?

- J'ai suggéré quelque chose au vieux, mais même à toi je ne peux pas le dire.

- Je te fais confiance. Alors tu viens jouer ?

- Ouais, mais pas que moi.

- Quoi ?

Lemeunier sorti et appela ses hommes.

- On fait un tournoi de baby entre chars. Le perdant devra organiser la séance de sport d'après-demain.

A seize heures, ils avaient regagnés leurs chars et escortés par la Polizei, ils rejoignirent le quartier Napoléon. Après avoir remis les engins au garage, Lemeunier laissa son adjoint régler les derniers problèmes de réintégration et alla rendre compte de son retour au capitaine.

- Entrez Lemeunier.
- Peloton de retour, pas de casse et tout réintégré.
- Asseyez-vous. Alors qui dois-je punir pour l'affaire des garages ouverts ?
- Moi.
- Quoi ?
- Moi, mon capitaine.
- Vous m'emmerdez encore. Vous savez que je ne vous punirez pas et vous couvrez la faute d'un de vos hommes.

- J'ai puni mon homme. Si vous cherchez un peu, vous saurez qui est en faute, mais je vous demande de ne rien en faire. Punissez-moi et contentons le chef de corps.

- Vous croyez qu'il est bête et qu'il ne comprendra pas. Le pire est qu'il vous en appréciera encore plus.

- Je signe où ?

Le capitaine Magne fit signer une punition pour un avertissement à Lemeunier. Il mit le papier dans son tiroir. Il n'en sortira que pour rejoindre la poubelle.

- Avec les officiers, ce soir nous allons à l'auberge du lac. Vous venez avec nous ?

- Sans vous manquer de respect, mon capitaine, je ne suis pas un adepte de ces grands restaurants. Je suis un fils d'ouvrier et le luxe me rend nerveux.

- Pas de problèmes, bonne soirée. Qu'allez-vous faire ?

- Je vais appeler mon épouse, puis me mettre au lit avec un bon livre.

Après un repas pris au mess, Alain alla dans une cabine téléphonique et introduisit une pièce de deux marks.

- Allo ?

- Chérie, c'est moi.

- Bonjour mon bébé comment ça va ?

- Bien, bien. Je suis un peu crevé, aussi ce soir je vais me mettre au lit de bonne heure.

- T'as beaucoup de travail ?

- Non, ça va, mais la nuit dernière j'étais de permanence.

- Tu montes la permanence là-bas aussi ?

- Bé ouais, sauf qu'ici ce n'est pas pour juste regarder la télé. Je te raconterais tout à

mon retour. Je ne sais pas ce que l'on peut dire au téléphone.

- Tu ne vas pas me faire croire que le téléphone est écouté ?

- Ça, on n'en sait rien, donc dans le doute on ne doit pas dire ce que l'on fait ici. Les enfants vont bien ?

- Oui, tu veux que je te passe Nico ?

- Bien sûr.

- Papa ?

- Salut mon fils préféré, tu vas bien ?

- Oui, j'ai eu un vingt en calcul et en français.

- C'est bien mon bébé, et en informatique tu as appris d'autres choses ?

- Oui, on a commencé à travailler sur les bases de données.

- Ta sœur va bien ?

- Oui, elle veut te parler.

- Papa, quand tu rentres ?
- Bientôt ma puce. Tu fais quoi à la maison ?
- Je dessine et avec maman on a fait une tarte aux pommes, je te passe maman.
- Je te fais de gros bisous puce. Mimi ?
- Oui.
- Je t'aime ma chérie.
- Moi aussi.
- Ça sonne, je vais être obligé de te quitter, je t'aime.

Le téléphone coupa sans que Dominique ne puisse répondre. Alain ravala ses boules et se dirigea vers sa chambre. Après une bonne douche, il prit le livre qu'il lisait en ce moment, « Le cardinal du Kremlin » de Tom Clancy et se mit au lit.

Le lendemain, le peloton partit en footing. Ils firent deux fois le tour du quartier soit huit kilomètres.

A l'issue et après la douche ils perçurent l'armement pour aller au tir. Un pas de tir vingt-cinq mètres Famas et PA existait au sein du régiment.

Les hommes effectuèrent un tir Famas au juger de trois rafales de trois. Certains touchèrent leur cible à la première rafale, d'autres à la deuxième et les derniers à la troisième. Ceux-ci refirent un tir avec un des sous-officiers derrière eux.

Alain prit le fusil de son tireur et mit un chargeur de neufs Romains. Il demanda au responsable du stand de lever neuf cibles. Il se plaça au centre du pas de tir et sélectionna le tir au coup par coup. Il se mit en position de tir au juger, fusil à la hanche et commença

à tirer sur la cible la plus à gauche. Elle tomba, visa la suivante et ainsi de suite jusqu'à la neuvième à l'extrême droite. Toutes les cibles tombèrent avec une balle. Les appelés et les deux jeunes maréchaux des logis restèrent stupéfiés, seul Romain ne fut pas surpris, connaissant par cœur son chef.

Ils passèrent ensuite au tir au pistolet automatique. Romain proposa que celui qui mettra le moins le bastos dans la cible paiera l'apéro. Alain n'aimait pas ce genre de pari basé sur l'alcool, mais cela boostait les jeunes margis.

Chacun des cadres prit deux chargeurs de cinq Romains et effectuèrent leur tir. Roland mit sept Romains, Pigeon huit et Marquès dix avec un score de quatre-vingt-dix-neuf, soit neuf coup dans le dix et un dans le neuf.

Alain prit un chargeur de neuf Romains et mit la dernière dans le canon. De cette façon, il pouvait faire un tir de dix Romains sans changer de chargeur et donc sans modifier sa visée.

A la neuvième Romain, Lemeunier totalisait quatre-vingt-dix points, il baissa le bras, se détendit, reprit sa visée à deux bras, bloqua sa respiration, rattrapa le jeu de la queue de détente et commença à appuyer progressivement. Comme il se devait, il fut surpris par le départ du coup. Il savait que sa balle avait atteint la cible, mais ne pouvait dire si c'était dans le mille. Ils allèrent au résultat. Romain arriva devant la cible avant tout le monde. Il aurait bien aimé avoir le meilleur tir aujourd'hui. Cela n'était jamais arrivé. Et ce n'est pas aujourd'hui que cela

commencerait. La dernière balle d'Alain avait touché le dix.

Les hommes d'équipages avaient pariés eux aussi sur le score de leur chef de char. Les appelés d'Alain furent ravis sans être totalement étonnés. C'était comme ça depuis six mois qu'ils étaient au peloton.

Ils rentrèrent à l'escadron et après avoir déjeuné, nettoyèrent leurs armes. Lemeunier insistait toujours pour que les cadres nettoient eux-mêmes leur pistolet et non pas le fasse faire par leurs hommes comme cela se pratiquait dans les autres pelotons. Il passa la revue personnellement. Son premier chef de peloton lui avait appris que c'était un acte de commandement. Cela signifiait aux hommes qu'on leur faisait confiance mais que ce contrôle la renforçait encore plus. Et accessoirement, Alain s'assurait que les armes du

peloton étaient dans un parfait état de fonctionnement. Après tout ils étaient en guerre à Berlin.

Quand l'armement fut réintégré par Romain, il lâcha la grappe à ses hommes qui en profitèrent pour se ruer sur les cabines téléphoniques avant qu'elles ne soient prises d'assaut par le reste de l'escadron.

Ce soir-là, Alain voulut encore vérifier une légende. Il y aurait un endroit dans le mur de Berlin, à l'écart des grandes routes et très peu éclairé où les Berlinoises de l'ouest dépressifs se jetaient contre le mur en voiture pour se suicider. Il prit donc le métro et descendit à la station Rathaus Schöneberg, terminus de la ligne U-bahn Vier. A peine sorti du tunnel, il remarqua une rue mal, voire quasiment pas éclairée du tout. Cela correspondait

à la description que l'on lui avait faite des lieux. Au bout de la Konstanzer Strasse, il trouva l'endroit. Le mur était complètement calciné et le goudron au sol avait fondu. La municipalité Berlinoise avait renoncé depuis longtemps à masquer l'abomination du lieu. Cette nuit-là, il fut envahi d'une profonde mélancolie et erra le long du mur sans but précis. Vers minuit trente, il arriva dans un camp de tziganes. Ce n'était pas le camp de gitans qu'il avait connu à Marseille, avec son désordre, les caravanes garées n'importe comment, les poules qui vaquaient librement ou les jouets des gosses se mêlant aux machines à laver et aux carrosseries de voitures. Non, ce camp-là était un camp de tziganes prussiens. Les caravanes étaient alignées au cordeau, nul linge ne pendait à l'extérieur et les lieux étaient dans un état de propreté irréprochable. Il

traversa ce lieu sans le sentiment d'insécurité qu'il connaissait étant gosse, bien qu'il parla très bien l'espagnol et qu'il compta plusieurs gitans dans ses amis d'enfance. D'ailleurs pour les gitans de Marseille, Alain n'était pas un gadjo, mais un amigo francès.

7

Le lendemain, fut une journée calme, consacrée essentiellement à de l'instruction en salle. Il laissa ses subordonnées dispenser des cours de Nucléaire, Biologique, chimique (NBC), transmission, soit comment utiliser et parler avec un poste radio, règlement plus particulièrement accès sur les droits internationaux. L'après-midi, Romain fit une leçon de topographie dans un coin du quartier d'où la vue était suffisamment dégagée pour leur apprendre à se situer sur la carte et sur le terrain et enfin Alain leur fit un cours

d'identification de matériels. Il insista sur les principaux chars soviétiques, ceux anglais et américains en service à Berlin et termina en leur montrant les fameux hélicoptères stationnés derrière l'aéroport de Tegel.

La soirée devait être aussi calme du moins il le croyait. Il décida d'aller manger américain au MacDo du Kurtfürchtendam. Il commanda un Big Mac, un coka et un Milk check, le tout pour 2 Mark, soit 7 francs. Le festin commencé, son attention fut attirée par du bruit et du remue-ménage provenant de la rue. Mais le plus bizarre était que les allemands présents dans le restaurant ne semblaient pas entendre ce qu'il se passait. Guidé par sa curiosité malade, il se dirigea vers les vitres du Fast Food pour voir ce qu'il se passait. Ne pouvant rien voir et ne comprenant pas pourquoi, il tenta une sortie. Un policier

allemand de deux mètres de haut lui barra le chemin et lui ordonna de rentrer. Alain eu quand même le temps de voir et de comprendre. Une manifestation avait lieu sur le Kudam. Qui manifestait, ça il n'en savait rien.

A Berlin il y avait des manifs tous les jours. Quand ce n'étaient pas les écolos, c'étaient les skins Head, et quand ce n'étaient pas les pacifistes, c'étaient les bellicistes. Toutes les communautés et marginaux d'Allemagne se donnaient rendez-vous à Berlin. En plus, les berlinois de l'ouest ne faisant pas leur service militaire, tous les insoumis allemands résidaient forcément à Berlin de 18 à 29 ans.

En revanche, le plus impressionnant était le dispositif policier. La manif était entièrement encadrée par les policiers anti émeutes casqués et avec bouclier en plexi, et

si ça ne suffisait pas, deux véhicules blindés avec pelle marchaient devant et deux derrière. Quant au Kudam, pas un millimètre de vitrines n'était visible, protégées par des policiers casqués et avec bouclier en plexi, au coudes à coudes. « Bé ouais, c'est allemand » se dit Alain qui retourna finir son festin US. Il prit son mal en patience et une fois la manifestation passée, rentra se coucher. A Berlin, même quand tu décides de ne rien faire, il se passe quelque chose, se dit-il en s'endormant.

8

Cela faisait huit jours qu'ils étaient à Berlin, l'escadron visita le musée du mur à Check Point Charlie le point de passage entre Berlin ouest et Berlin-Est. Ce musée racontait l'histoire de ce jour où les soviétiques, exaspérés de voir les Berlinoises de l'est quitter le

paradis socialiste pour se réfugier à l'ouest érigèrent le mur.

C'était pourtant tellement évident, les Berlinoises constataient tous les jours qu'à l'ouest, les alliés rebâtissaient rapidement la ville alors qu'à l'est les forces soviétiques ne faisaient rien. A l'ouest, les magasins regorgeaient de tout, à l'est on faisait la queue pour une baguette de pain. Il y avait donc une véritable érosion de la population de l'est vers l'ouest.

Donc un matin, sans prévenir personne, bien évidemment, les soviétiques aidés par les soldats allemands, déroulèrent un barbelé entre les deux parties de la ville. Il faut bien comprendre que ce fut fait en quelques minutes. Du coup, une mère étant à la boulangerie et son enfant de l'autre côté de

la rue en train de regarder un magasin de jouet furent séparés.

Bien évidemment, des élans de courages de la part de la population permirent de limiter ces séparations, mais dans bien des cas, les policiers est allemands tirèrent à vue sur ceux qui essayaient de franchir le barbelé. On assista même à des désertions subites de la part des soldats est allemands qui sautèrent par-dessus le barbelé en jetant leur fusil.

Le musée regorgeait de ce genre de photos. Bien entendu, les armées alliées se déployèrent à la frontière pour dissuader les allemands de l'est ou les soviétiques d'ouvrir le feu. Dans certaines rues on assista même à la confrontation entre un char américain et un char soviétique. Ensuite, et très rapidement, les soviétiques érigèrent LE mur.

Le gouvernement soviétique de l'époque, dirigé par KROUTCHEV décréta par la même occasion un blocus total de Berlin ouest. En réponse, les américains organisèrent un pont aérien géant pour approvisionner les Berlinois.

A la fin de la guerre, les accords de YALTA celèrent le partage de l'Europe en deux. L'Europe de l'ouest, capitaliste et l'Europe de l'est communiste. En même temps, ils définirent les modalités d'accès des capitalistes vers Berlin ouest. Un couloir terrestre et aérien furent définis pour permettre à l'Allemagne de l'ouest de commercer avec Berlin ouest. En 1961, l'union soviétique décida de fermer le couloir terrestre. Les américains ravitaillèrent donc Berlin ouest par voie aérienne, menaçant les russes de déclencher une guerre en cas d'attaque d'un avion. Tout

cela était bien expliqué dans le musée. Les Berlinois de l'ouest vouèrent une gratitude éternelle à l'Amérique, car sans elle ils seraient sous tutelle de l'URSS à ce jour.

Ensuite, une fois que LES murs furent érigés, le musée décrivit toutes les tentatives des Berlinois de l'est pour passer à l'ouest. Chaque famille avait un membre à l'est, des amoureux furent séparés ou tout simplement pour ne plus subir le joug communiste et les privations, des hommes et des femmes très courageux tentèrent de passer à l'ouest. Tous les moyens furent utilisés, montgolfière, tunnel, camion bélier, scaphandres pour passer par le fleuve ou tout simplement à pied à travers les barbelés, les mines et les miradors. Beaucoup furent abattus, mais certains réussirent.

Le neuvième jour, l'escadron partit au complet sur le terrain de manœuvre Français au Nord de Berlin. Ils y resteraient jusqu'au lendemain, non pas pour s'entraîner, car le terrain ne se prêtait pas à des exercices grandioses, mais pour retrouver les réflexes de tankistes. Sentir, le gas-oil, les vibrations des chenilles, se péter le dos dans les trous et se geler la nuit dans un lit fait de 40 tonnes d'acier, tout ce qui faisait la joie du métier.

Le peloton Lemeunier s'installa dans une clairière sablonneuse à l'intérieur d'une forêt de sapins. Dès les moteurs coupés, Romain ordonna aux pilotes de faire les visites à la halte. Sur le char d'Alain on constata deux gougeons de barbotins cassés. Les gougeons tenaient et actionnaient le barbotin qui lui-même faisait avancer le char. Il était impératif

qu'il n'y ait pas plus de 2 gougeons cassés. Le deuxième problème était que le char AMX30 n'aimait pas le sable et que le terrain militaire de Berlin était constitué essentiellement de sable. Il y avait neuf chances sur dix pour que d'autres gougeons cassent avant la fin de la journée. Alain décida donc que la réparation devrait se faire sur place. De plus cela ferait un excellent entraînement pour les pilotes et les jeunes chefs de chars.

Vincent, le pilote sortit donc l'outillage nécessaire à l'opération. Il fallut d'abord couper la chenille, la dégager du barbotin puis dévisser les gougeons en état pour tomber celui-ci. Les quatre pilotes s'unirent pour tomber la roue dentée du char vu son poids. C'est là que vint la partie la plus délicate et Alain voulut que ce soit les maréchaux des logis qui s'y collent. A l'aide d'un petit burin et d'un

marteau, il fallut enlever les morceaux des gougeons qui restaient vissés dans le moyeu.

Pendant que les hommes s'escrimaient à la tâche, Alain et Romain remarquèrent un manège peu banal. Une jeep russe de marque Lada s'était rapprochée discrètement d'eux, un capitaine soviétique en était sorti et les observait à la jumelle.

- Qu'est-ce qu'ils foutent là ? demande Marquès.

- Comme tu vois ils nous observent. Le capitaine nous avait prévenus que cela pouvait arriver, et c'est à nous que cela arrive.

- Qu'est-ce qu'on fait ?

- T'as pas soif ?

- Tu vas quand même pas les inviter à boire un coup.

- Qu'est-ce que tu paries ?

Sur ce, Alain alla chercher une bouteille de vin rouge qu'il avait emmené et héla le capitaine russe.

- Товарищ капитан, хотите-ли вы пить красной вино со мной ? Camarade capitaine, vous voulez boire du vin rouge avec moi ?

- J'ai beau savoir que tu parles russe, de t'entendre le dire sans accent, ça me file les pétoches.

Les appelés regardèrent également leur chef stupéfaits. Eux ne savaient pas que Lemeunier parlait Russe. Le capitaine soviétique arriva à pied.

- Это бордо ? C'est du bordeaux ?

- Да натурный. Oui naturellement. (*en russe*) *Bonjour camarade capitaine, je suis l'Adjudant Lemeunier et voici mon adjoint le chef Marquès.*

- *Vous êtes adjudant, chef de peloton ?
Chez nous vous seriez un lieutenant ancien.*

- *Je sais camarade capitaine mais en
France les adjudants sont parfois meilleurs
que les officiers, sans vouloir vous offenser.*

- *Da, vous m'avez offensé et comme ré-
paration j'exige un verre de ce Bordeaux.*

- *Bien sûr, je suis obligé de vous l'offrir
maintenant.* Et ils rirent tous les deux.

- Qu'est-ce qu'il a dit ?

- Je t'expliquerais.

- Mon lieutenant, Vincent venait de rentrer dans la conversation, pouvez-vous demander que le conducteur du russe, vienne boire un coup avec nous ?

- Vous avez raison, ce russe est capitaine, mais je vais le lui demander. J'aime assez que mes hommes soient encore plus humains que moi.

- *Camarade capitaine, mes hommes souhaiteraient inviter votre chauffeur à boire un coup. Aucun d'eux ne parle russe et ne risque de corrompre votre soldat. Ils se feront comprendre par geste.*

Le capitaine appela son soldat qui salua avec déférence Lemeunier pensant que quelqu'un qui puisse rire avec son officier devait être au minimum du même rang.

- *Bonjour camarade soldat, mes hommes t'invitent à boire un verre, nous n'avons pas de vodka, mais Vincent mon pilote va te faire goûter un alcool de l'ouest de la France, tu verras c'est très bon.*

- *Je peux camarade capitaine ?* demanda Vladimir le chauffeur.

- *Da et ne fais pas le niékoultourni (inculte, insulte suprême pour un russe).*

Vincent attrapa le soldat russe et sortit une bouteille de Chouchen.

- Doucement Vincent, j'ai besoin que vous rameniez le char demain.

- Pas de problème mon lieutenant.

- *Vos hommes ne vous parlent pas au garde à vous ?* demanda le capitaine.

- *Niet, gaspadin* (monsieur, appellation donnée aux officiers tsaristes avant la révolution) *capitaine, mes hommes me respectent, ils n'ont pas besoin de me le montrer, je le sais.*

- *Ne devenez pas insultant camarade adjudant, vous les Français vous montez vite sur vos grands chevaux.*

- *Na zdarovié, camarade capitaine.*

- *A votre santé.*

Le capitaine soviétique resta encore un quart d'heure à parler de choses et d'autre puis prit congé en lançant à Lemeunier.

- *Da zvidania, camarade adjudant, c'est Lemeunier votre nom, NON ? Je sais que bientôt vous venez à l'est faire une patrouille. Si on se croise, je vous ferez goutter du vin géorgien.*

- *Da zvidania, camarade capitaine, adressez mes salutations au camarade Gorbatchev.*

Lorsque le capitaine s'éloigna, Lemeunier lâcha :

- Le fils de pute.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- Il vient de me faire comprendre qu'il savait tout de nous et de nos déplacements futurs.

Ensuite, le peloton termina de réparer le char, prit son repas et l'après-midi fut consacrée à des exercices de routines à l'intérieur des tourelles. Le soir Herbert, le comptable vint leur apporter un repas chaud. La première partie de la nuit fut consacrée à de l'observation avec les optiques de vision nocturne puis les équipages purent dormir.

Pour cela, les tourelles furent tournées à quatre-vingt-dix degrés et chacun déroula son duvet sur les caisses encore chaudes. Le seul à ne jamais dormir sur la plage arrière de son char était Alain. Asthmatique, il ne supportait pas l'odeur de gas-oil et d'huiles chaudes qui s'y dégageaient. Il s'installa donc au sol et dormit du sommeil du juste. Comme d'habitude sur le terrain, les tireurs et les chargeurs montèrent la garde tandis que les pilotes eux purent dormir six heures d'affilé.

Leurs camarades auraient tout le loisir de finir leur nuit dans les tourelles lors du retour au quartier.

10

Cette journée-ci fut consacrée à la remise en état des chars, lavage, niveau et quelques réparations bénignes. Pendant ce temps Lemeunier prit contact avec l'escadron d'éclairage divisionnaire (EED) qui devait l'emmener en « patrouille à l'est » le lendemain.

Quand il arriva à l'EED, il retrouva le capitaine Lagache, l'officier renseignement, ainsi qu'un membre des missions militaires françaises de liaison (MMFL), le pendant des MM soviétiques de liaison dont faisait partie le capitaine russe rencontré la veille.

- Tiens voilà notre russophile, dit le commandant Helmer de la MMFL.

- Adjudant Lemeunier, mon commandant. Quel est la raison de ce surnom ?

- Vous croyez qu'on ne vous a pas vu hier avec ce capitaine soviétique ?

- Et ?

- Et vous ne savez pas que tout contact avec l'ennemi est interdit ?

- Où avez-vous vu un ennemi ? Moi j'ai discuté avec un confrère militaire d'une force qui a participé à l'anéantissement de l'Allemagne Nazi. La guerre froide ne concerne pour l'instant que nos chefs politiques. Je ne fais pas de politique. Si demain l'URSS nous déclare la guerre, je ferais la fête au camarade Ivan, en attendant, quand je suis sur le terrain avec mes hommes, personne ne me dit comment je gère mon emploi du temps.

- Vous avez de la chance que le général Kerch vous aime bien sinon, vous seriez déjà en route pour la France avec quarante jours d'arrêts à la clef.

- Si le général Kerch m'aime bien, c'est que je suis compétent et j'ose le croire, le meilleur dans ma discipline. C'est d'ailleurs peut-être pour cela que je serais le seul chef de char à participer à une patrouille à l'est avec l'escadron de reconnaissance de la division. Ah oui, je sais, le général Cerilly, commandant la 1^o division blindée m'aime bien aussi, quelle coïncidence.

- Et si nous en venions à la préparation de la patrouille ! Intervint le capitaine Lagache.

- Bien messieurs, demain vous suivrez l'itinéraire qui est indiqué sur votre carte, vous avez le droit de vous arrêter même au

beau milieu d'une route, d'observer à la jumelle et de photographier tout ce que vous verrez, mais il vous est formellement interdit de sortir de votre véhicule ou de faire un millimètre en dehors du parcours défini. Est-ce bien compris ?

- Donc, si je vous comprends bien, si demain je vois un nouveau char, allez, soyons fou, un T80 qui n'existe pas encore, et que je dois faire cinquante mètres sur la gauche pour le photographier, je n'en ai pas le droit ?
demanda Lemeunier.

- Non même vous, vous n'en avez pas le droit. Si vous vous faites attraper, vous serez poursuivi pour acte de guerre. J'espère que même vous, vous ne prendrez pas ce risque.

- Même moi ? Je suis militaire, cela fait dix-huit ans que je prends des risques pour préparer la prochaine guerre ou plutôt pour

qu'elle n'arrive jamais. Alors si je peux, je le ferais.

- On vous demande de vous servir de votre jugeote, mon Adjudant, même si vous voyez Staline en personne, vous ne descendez pas lui demander un autographe.

- Je suis un cavalier, mon commandant, un tankiste, savez-vous à qu'elle vitesse va un obus flèche ? A 1800 mètres seconde, a cette vitesse-là, si vous vous servez de votre jugeote, vous êtes mort. C'est pour cela que je suis le meilleur, c'est parce que j'agis d'instinct, alors si je vois le petit père des peuples, je vous apporterais en personne la photo que j'aurais prise avec lui.

- C'est exactement ce que m'a dit le général quand il m'a demandé de vous inclure dans le dispositif. En fait, vous me plaisez. Pourquoi ne rentrez-vous pas chez nous ?

- Il me manquerait quarante tonnes d'acier.

A dix-huit heures, cela faisait partie du « voyage organisé », les cadres de l'escadron allèrent manger dans un restaurant à Berlin-Est. Accompagnés par un sous-officier de la garnison de Berlin, ils prirent un bus en tenue de sortie. Tous les déplacements « touristiques » à l'est étaient obligatoirement faits dans cette tenue. Lemeunier observa le parcours pris par le bus. Ils franchirent pour la première fois check point Charlie et il essaya en vain, avec Belicourt à ses côtés de trouver les mitrailleuses soviétiques qui gardaient le point de passage. Ensuite ils prirent un itinéraire balisé pour se rendre au restaurant. Durant ce cours trajet, les cadres de l'escadron se moquèrent de la visible pauvreté des rues

de Berlin Est. Certes, les beaux monuments de la ville avaient été préservés de la guerre, mais malgré le faible éclairage public, on pouvait nettement voir les impacts de balles et d'obus laissés par les combats entre l'armée rouge et les dernières forces Nazi. Le hic est que ces combats avaient eu lieu trente-trois ans plus tôt et que les stigmates étaient encore visibles. Était-ce une volonté des russes ou simplement un manque de moyens ? Nul n'avait la réponse. Mais ce qui était le plus visible était l'invisible. Pas de circulation et quasiment pas de piétons ne venaient égayer le parcours. Au moins, les berlinois de l'est ne connaissaient pas les désagréments des bouchons. Les seules voitures à circuler dans les larges avenues étaient les Trabans. D'ailleurs c'était la seule voiture construite en RDA. Leur accompagnateur leur expliqua que

c'était la seule voiture au monde plus chère d'occasion que neuve. En effet, les délais de construction étaient tels qu'il était plus facile de s'en procurer une d'occase, donc loi du marché oblige, même dans ce paradis socialiste, la demande était telle que les prix de l'occasion explosaient. La Traban était une voiture moche, avec deux portes, un moteur deux temps très polluant, des roues tellement étroites qu'on les croirait volées sur un vélo et dont les couleurs donnaient soit un mal de tête soit envie de vomir. Mais en posséder était une marque de luxe. Alain n'avait nullement envie de se moquer, il plaignait l'allemand moyen qui s'était retrouvé piégé en 1945 par les « libérateurs » soviétiques.

Le restaurant, « le Moscou », était à lui seul la somme de tous les clichés que l'on se faisait de la Prusse orientale. Le mobilier était

tout en bois ancien, au mur il y avait des tapisseries et les rideaux semblaient sortis de l'arrière-cour d'un mauvais théâtre. Il ne manquait même pas le joueur de violon. Il jouait de vieilles chansons du répertoire français. Le cliché se poursuivit avec le repas, œufs de saumon en entrée, vin rouge roumain et champagne ukrainien. Le repas coûtait quatre-vingt-dix marks Est soit quarante-cinq francs. N'ayant pas de monnaie, les cadres ont tous donné cent marks. Cela fit quatre cent marks de pourboire pour le serveur, ce qui représentait un mois de salaire en RDA.

Rolland négocia, en anglais, avec le serveur une boîte de caviar qu'il payait quarante marks Est, soit une misère pour un tel produit, mais la vente se faisant sous le manteau,

elle représentait encore un bon revenu supplémentaire pour les employés du restaurant.

Au départ, ils eurent droit à un autre cliché. Une jeune fille est allemande voulait rentrer dans le bus pour passer à l'ouest. Elle était prête à faire le voyage dans la soute à bagage. Le problème c'est que l'escadron ne savait pas si c'était vraiment quelqu'un qui voulait passer à l'ouest, ou si c'était un piège. Ils auraient embarqué la gonzesse et à check point Charlie, comme par hasard, ils auraient eu droit à la fouille du bus, dont la soute à bagage et là, cela aurait déclenché l'incident diplomatique le plus grave depuis une décennie. Les russes n'auraient pas détenu un soldat français en position indélicate, mais tout un bus. Si pour un soldat, c'est le consul français à Berlin qui devait le récupérer je n'ose imaginer qui aurait dû venir pour quarante

français. Ils la refoulèrent poliment et eurent eu toutes les peines du monde à la faire partir.

11

A six heures, ce matin, Alain déjeunait au mess, tout seul. Il était nerveux à l'idée de la patrouille qui s'annonçait. Généralement, il avait une sorte de sixième sens.

Quand quinze jours avant un tir canon en char, il n'était pas anxieux, c'est que le tir n'aurait pas lieu du fait des incendies à Canjuers ou de la mauvaise météo. L'AMX30 B n'étant pas équipé pour tirer en cas de brouillard c'était fréquent qu'un tir soit annulé faute de visibilité suffisante. Cela arrivait souvent à Mailly, Mourmelon ou Münsingen, le triangle des trois M comme se plaisaient à l'appeler les tankistes. Un jour, ils toucheront l'AMX30 B2 qui lui était doté d'une caméra

thermique permettant le tir de nuit et dans le brouillard.

En attendant, Alain était nerveux. Il allait effectuer cette patrouille avec des personnes qu'il ne connaissait pas bien et sans le réconfort, certes très relatif du blindage de sa tourelle. Il sentait que quelque chose allait mal tourner. A six heures trente il rejoignit l'escadron d'éclairage divisionnaire et s'inséra dans l'équipage d'une jeep. Malgré les dix degrés en dessous de zéro de ce mois de novembre en Prusse orientale, ils allaient effectuer leur patrouille dans un véhicule débâché. C'était dans ces conditions que l'on pouvait le mieux observer. Ils quittèrent le quartier à sept heures et prirent la direction de check point Charlie dans le secteur américain. A la frontière, les MP et la gendarmerie française vérifièrent une dernière fois toutes

les autorisations ainsi que les ordres de route des trois jeeps.

Longeant PostdamerPlatz et le bunker d'Hitler, ils prirent la LeipzigerStrasse, plein est. Ils contournèrent AlexanderPlatz pour éviter les bouchons matinaux. En fait il n'y avait pas de bouchons à Berlin-Est, mais la circulation y était volontairement ralentie pour faire croire à une affluence et pour mieux contrôler les immatriculations. Le fléau non avoué dû à la situation du parc automobile de la RDA était le vol de voitures qui augmentait chaque année. Mais ça, jamais un bon socialiste ne le reconnaîtrait. Ayant dépassé le KongressHale, ils reprirent KarlMarxAllee puis DanzigerStrasse pour se rendre à l'hôpital de la capitale.

Tous les pays alliés savaient que cet hôpital abritait l'état-major de la National Volsk

Armée, et la RDA savait qu'ils savaient, mais tout le monde faisait « comme si ». La patrouille passait d'ailleurs systématiquement devant sans s'arrêter pour bien signifier « qu'on savait ». Ensuite ils prirent au nord direction Falkenberg car là se situait une caserne allemande.

Lemeunier savait, du fait de la préparation minutieuse de la patrouille que cette caserne abritait un régiment de chars est allemand, des T72. Le T72 était le char le plus moderne équipant les pays membres du pacte de Varsovie, le pendant soviétique de l'OTAN. Si le meilleur char russe était le T64, il n'avait jamais été exporté et demeurait secret même pour les alliés socialistes. Cela prouvait, s'il en était besoin de l'état de confiance entre la mère patrie et les états satellites.

Lemeunier avait emporté son appareil photo personnel et trois pellicules de 36 pauses. Avec cela, s'il avait la chance de voir un T72, il ne le raterait pas. La patrouille n'avait nullement le droit de s'arrêter. Le Lieutenant chef de peloton et responsable de la mission se doutait bien qu'un véhicule soviétique était présent et les suivait à la trace. A cinq cent mètres de la caserne recherchée, ils aperçurent une colonne de chars qui se dirigeait vers la gare pour embarquer sur un train dans le but de faire des manœuvres à la frontière polonaise. C'était déjà exceptionnel de voir cela, car en temps normal, jamais l'armée populaire allemande ne se montrait aux heures des patrouilles françaises.

Alain sortie son appareil photo et commença à mitrailler.

- Ne pouvons-nous pas ralentir demanda-t-il au maréchal des logis Thalman, le chef de bord de sa jeep.

- Nous ne pouvons pas nous arrêter, mon lieutenant, vous le savez très bien.

- Personne ne nous interdit de ralentir, d'ailleurs je suis sûr que vous avez un problème moteur. Par ce froid, le gas-oil gèle et l'alimentation se fait mal.

- Ok, on ralenti, mais hors de question que je m'arrête.

La patrouille dépassait la colonne de chars quand Lemeunier vit un T72 à l'arrêt et apparemment sans surveillance dans une rue perpendiculaire à leur route. Sans réfléchir, il sauta de sa jeep et couru en direction du char.

- Il est fou ce type, hurla Thalman. Pilote stop, immédiatement.

Le maréchal des logis appuya deux fois sur la pédale de son émetteur radio agita un drapeau orange pour signaler à son chef de patrouille qu'il était en panne. Le signal convenu à l'avance eu l'effet escompté et les deux jeeps de tête firent demi-tour pour rejoindre celle en panne.

- Vous croyez que c'est le moment de tomber en panne ? Depuis trente ans que ces patrouilles existent, c'est la première fois que nous avons un incident technique et c'est sur moi que cela tombe.

- Mon lieutenant, regardez à trois heures (à droite).

Le lieutenant Schmitt vit Lemeunier monter dans le T72. Il fut envahi d'un double sentiment, une peur bleue et une rage indescriptible.

- Il est fou ce type ? Attendez moi-là, faites semblant de changer une roue crevée. Je prends la radio portative, si vous voyez des cocos s'approcher du T72, vous émettez.

- Reçu.

Le chef de peloton rejoignit Lemeunier en courant et monta dans le char.

- Vous savez les risques que vous me faites prendre ?

- Si on s'en sort, vous me reMetzgeriez.

Lemeunier changea la pellicule de son appareil et continua à photographier l'intérieur de la tourelle.

Armé d'un canon de 125 millimètres avec un système de rechargement automatique, le T72 est allemand était équipé d'un télémètre laser et d'une conduite automatique de tir. Alain espérait qu'après avoir fait développer ces photos, il pourrait déduire

l'efficacité de l'équipement de ce char. L'intérieur était spartiate, mais un char, surtout dans la mentalité russe n'était pas censé être confortable. Tout, dans ce que voyait Lemeunier respirait la solidité, tant dans la conception que dans la réalisation de chaque pièce constituant la tourelle. Contrairement à ce que s'imaginaient des générations et des générations de tankistes français, le T72 était tout sauf de la merde.

La radio du lieutenant crépita.

Au loin Thalman vit un BRM, un char de dépannage, qui s'approchait accompagné d'un camion qui devait être celui du mécanicien.

Schmitt et Lemeunier s'extirpèrent du T72 et retournèrent en direction de la patrouille. Au loin, ils entendirent un officier allemand qui les appelait.

- Qu'est-ce qu'on fait demanda le lieutenant.

- Vous savez jouer au poker ?

Lemeunier fit demi-tour et se dirigea vers l'officier de la NVA.

- (en russe) *Vous parlez russe camarade lieutenant ?*

- (en allemand) Parlez-vous allemand ?
répondit l'officier allemand interloqué par la question d'Alain ?

- (en allemand) Ja vohl, camarade, je parle l'allemand aussi bien que le russe. Parlons franc, vous avez abandonné un char sans surveillance et nous en avons profité pour le visiter. Si vous donnez l'alerte, ce soir je serais chez moi en France et vous au Goulag, ou au Stalag si vous préférez ?

L'officier allemand réfléchit un instant tandis que l'officier français était totalement éberlué du bluff de Lemeunier.

- Que vont penser mes hommes si je vous laisse partir ?

- Vous leur direz que ces chiens de capitalistes n'avaient même pas de quoi changer leur roue et qu'ils sont venus quémander auprès de la glorieuse armée populaire des outils que vous leur avez refusés. Nous allons partir à vitesse réduite pour donner le change.

- Partez. Mais donnez-moi votre appareil photo.

- Alain tendit l'appareil à contre cœur.

Les soldats français rejoignirent leur patrouille et partirent en mimant un problème technique comme convenu. Le bruit se répandit rapidement au sein de la patrouille

que cet adjudant, ce « tankiste » leur avait fait risquer gros pour rien car ils ne rapportaient aucunes photos.

Ils achevèrent leur itinéraire prévu et repassèrent le check point à 11h30. Le général Kerch prévenu par la MMFL que la patrouille avait outrepassé ses droits les attendait.

- N'allez pas au quartier Napoléon, vous êtes attendu à l'état-major, leur indiqua l'aide de camp.

Lemeunier et Schmitt débarquèrent donc des Land rover et rentrèrent dans l'Opel Ascona de l'aide de camp du général. Ils ne prononcèrent pas un mot durant tout le trajet. Arrivés dans la cour de la résidence du général gouverneur de Berlin, ils suivirent un soldat qui les amena dans les sous-sols. Le colonel Forez, chef de corps du régiment et les

capitaines de Lemeunier et de Schmitt étaient déjà là en compagnie du capitaine Lagache.

Le général était visiblement dans un mauvais jour. Mais ne prit pas la parole. C'est son officier renseignement qui parla.

- Non seulement, Lemeunier vous êtes un idiot, un idiot dangereux, mais en plus vous êtes incompetent. Vous avez désobéi à un ordre donné par votre général ici présent, pour photographier l'intérieur d'un T72, certes, mais où sont les photos ? Votre carrière est terminée, vous le savez ça ?

- Savez-vous ce qu'est une initiative mon capitaine ? répondit Lemeunier.

- Pardon ?

- Savez-vous ce qu'est une initiative ? Une initiative est une insubordination qui réussit. Quand elle ne réussit pas c'est une mauvaise initiative.

Lemeunier fouilla dans ses poches et sortit trois pellicules d'appareil photo.

- Elles sont là les photos, quand vous les aurez développées, appelez-moi, car rien ne vaut un tankiste qui lit le russe et l'allemand pour décrypter les tableaux de bord de la tourelle.

Les capitaines Lagache et Magne sourirent mais n'intervinrent pas car le général ne s'était toujours pas détendu.

- Lemeunier vous me ferez dix jours d'arrêts. De plus je vais vous dégrader. La semaine prochaine, je dois fournir un détachement commandé par un officier pour monter la garde à la prison de Spandau où Rudolf Hess était enfermé. Comme vous le savez, cet enfoiré de SS est mort, mais les soviétiques ne veulent pas fermer la prison. J'ai besoin de quelqu'un sur place qui parle russe et

allemand pour écouter leurs discussions et savoir ce qu'ils comptent faire. Vous y assurez le rôle de chef de poste avec un galon de maréchal des logis. Ça vous fera les pieds. Bien entendu vous me rendrez compte à l'issue. Et vous n'attaquez personnes, compris ?

- Reçu mon général.

De retour au quartier, Romain aborda son chef de peloton.

- Alors cette patrouille, comment ça s'est passé ?

- Enrichissant.

- Tu peux pas m'en dire plus ?

- Nan.

- Vient au mess, je te paye un pot.

- Peux pas, suis aux arrêts.

- Quoi, t'es aux arrêts. Alors le bruit qui court que t'as fini ta patrouille à la résidence du général gouverneur, est fondé ?

- Ouai, t'as le droit de faire la guerre à condition de le demander poliment.

- Allez, explique.

- Non, bonne nuit. Demain tu commandes le peloton je vais chez les barbus pour leur donner une leçon de renseignement.

- T'es chié, avec toi ou t'en dit trop ou t'en dit pas assez.

- Si je t'en dis plus je devrais t'abattre après.

- Tu peux toujours essayer, c'est pas sûr que je me laisse faire.

Ce soir-là, seul dans sa chambre, Le-meunier broyait un peu du noir quand Belicourt et Marquès ouvrirent la porte.

- Alain, on t'apporte du chocolat et de la Creek. Je te préviens, on ne te laissera pas dormir tant que tu ne nous auras pas expliqué. On te connaît assez pour savoir que ces conneries de secret tu t'en branle, s'exprima Belicourt dans son vocabulaire coloré du sud-ouest.

Palois de trente-cinq ans, Yves Belicourt est un soldat atypique. Bon vivant sans boire une goutte d'alcool, il a toujours su attirer la sympathie de tous ses camarades. Engagé il y a maintenant dix-huit ans, il a commencé comme pilote de char au fin fond de la Moselle, très loin de son Béarn natal dont il a conservé l'accent et un vocabulaire qui se résume en « fait chier, putain, con ». Célibataire endurci, très peu disert sur sa vie privée, il disait plus facilement « tu » que « je ». Avant tout Yves Belicourt était un formidable

ami et un tankiste chevronné tout comme Romain et Alain. Ce soir ce sont trois vrais potes qui se réunissaient. - Je me rends, mais je vous préviens, vous n'allez pas me croire.

- Accouche, on verra bien. Comme tu es marseillais, on enlèvera au moins les trois quart de ce que tu vas nous dire. Répondit Romain.

- Je suis rentré dans un T72 et j'ai fait trois pellicules de photos. Demain je serais dans le Guinness des records. Mais ça c'est pas vrai.

- T'as fait quoi ?

- Putain Yves, arrêtes la masturbation, ça rends sourd. J'ai photographié l'intérieur d'un T72.

- Et le général t'a mis dix jours d'arrêts au lieu de t'attribuer une médaille.

- Bé ouais, j'avais pas l'autorisation en trois exemplaires.

- Alors, c'est comment dedans.

- Trois pièces, mais la cuisine est un peu petite.

- T'es vraiment con, toi. T'es marseillais non ? Je suis sûr que t'es le plus con de tous. Explique, c'est comment ?

- Comme dans tous les chars avec chargement automatique, il y a à droite le poste du chef de char et gauche celui du tireur. Au milieu tu as le dispositif de chargement. Contrairement aux rumeurs que l'on avait, il y a une grille pour pas que les popovs se fassent arraché le bras au moment du chargement des obus. Du coup, pour ce qui est de se causer à l'intérieur de la tourelle, c'est pas évident. Ne pense même pas à faire passer une tasse de café ou partager une rasquet.

- Ils ont la COTAC (conduite automatique de tir) et le télémètre laser ?

- A première vue, je dirais que oui. Demain je vais dans les locaux de la MMFL pour visionner les photos, mes photos, qu'ils auront développées. Mais j'arrête pas de penser à ça depuis le repas. J'ai bien vu des inscriptions en cyrillique faisant état d'un laser et j'ai observé dans leur lunette, elle ressemble comme deux gouttes d'eau à celle d'un B2 (AMX30B2). Donc je mettrais ma main à couper que le T72 que j'ai vu avait bien une COTAC. En revanche, il m'est impossible de dire s'ils peuvent tirer en roulant ou non. Je reste persuadé que non.

- Et au niveau de l'ergonomie, c'est aussi pourri qu'on le dit ?

- Non, c'est au moins aussi confortable que chez nous. Le siège est en acier avec un

coussin pour les fesses et pas en bois comme on nous raconte.

- Ouais, mais c'était un char est-allemand et pas russe.

- Exact docteur Marquès. Allez à la vôtre.

- Par saint Georges, ...

- Vive la cavalerie lourde, dirent-ils en cœur,

12

Alain arriva au QG de la MMFL à 8h30. Il était attendu. Le commandant Helmer était déjà là et avait commencé à étudier les photos.

- Je sais pourquoi vous êtes dans l'armée, c'est parce que vous êtes un piètre photographe.

- J'ai toujours préféré me tasser le dos que de rentrer dans l'agence TASS, mon commandant.

- Un comique, en plus.

- Puis-je voir mes œuvres.

- Bien sûr.

Le commandant étala les agrandissements des photos. Certes ce n'étaient pas des chefs d'œuvre mais elles étaient suffisamment nettes pour voir ce que l'on cherchait.

- On a déjà commencé à traduire les différents pupitres et tableaux de bord, mais on a besoin de votre expertise en matière de tir canon.

- Comme vous pouvez le voir, la lunette chef de char est équipée de deux positions. Une position jour avec un optique grossissement douze et une position nuit marquée IL soit intensificateur de lumière avec à priori le

même grossissement. Je dirais qu'avec un tel grossissement, ils perdent en luminosité. Il ne sert à rien, de nuit et en IL d'avoir un grossissement supérieur à huit. On essaye tant que faire ce peu de tirer à la hausse de combat, de nuit, soit à une distance d'environ mille deux cent mètres pour leurs munitions flèches et pas plus de huit cent pour leurs charges creuses ou explosifs. Ils pensent certainement pouvoir observer au-delà de deux mille mètres avec leur lunette, mais je ne pense pas qu'avec leur technologie, ils détectent un char bien camouflé à cette distance. Quand on sait que les allemands de l'est ont les meilleurs optiques du monde de marque Leica ou Zeiss, ils doivent être fou furieux de se voir imposer des lunettes soviétiques dans leur char. Avec de bonnes jumelles à prisme

allemandes vous y verriez bien mieux qu'avec cette lunette IL.

- Intéressant, je commence à comprendre pourquoi on nous a imposé votre présence. Quoi d'autre ?

- Si je me fie aux inscriptions entre les réticules de la lunette chef et de la lunette tireur, on peut en déduire que seul le chef de char à une COTAC et peut tirer sur un objectif en mouvement. C'est parfaitement débile.

- Pourquoi ? On sait tous que les soviétiques et leurs alliés ne font pas confiance à leurs militaires du rang qui ne sont que des appelés.

- Exact mon commandant, mais observez la manette du chef et la manette du tireur. Comme chez nous, la manette chef de char est un joystick alors que la manette tireur s'appelle une bête à corne car elle se manipule à

deux mains. D'après vous qui a la meilleure précision ? Le chef de char à une main ou le tireur à deux mains ? Nous, nous laissons toujours nos tireurs traiter les cibles en mouvement car leur précision est meilleure. Alors pourquoi doter celui qui a la meilleure précision de la moins bonne technologie ? Même les russes auraient dû comprendre cela.

- Donc pour vous, leur COTAC est inefficace, du moins au point de vue de son utilisation.

- Exact. Techniquement parlant nous ne pouvons tirer aucune conclusion grâce à des photos, mais du point de vue pratique, l'utilisation qu'ils font de leur technologie est incohérente. Maintenant voyons ce moniteur-là. A première vue, je dirais qu'il s'agit de l'écran de leur caméra thermique. Si on le compare aux nôtres, nous avons des boutons

pour régler la dioptrie, la netteté et la luminosité. Comme vous le voyez, ils n'ont aucun bouton. J'en déduis donc que leur caméra ne délivre qu'une image brute, ce qui ne présage pas de la qualité de celle-ci.

- A quoi, voyez-vous qu'il s'agit d'une thermique ?

- Vous voyez, ces lettres ?

- Oui nos interprètes n'ont pas su les traduire.

- Nous avons un Rha et un Gé. Comme *rolodno*, froid et *jarko*, chaud. Chaud et froid, j'en déduis que c'est une thermique.

- Comment se fait-il que vous qui n'avaient aucun diplôme en russe, vous compreniez ceci alors que mes hommes, 3^o degré de russe ne l'aient pas compris.

- J'ai un diplôme soviétique, mon commandant et je comprends l'âme russe. Ça, ça

ne s'apprends pas à l'EIREL (école de renseignement et de langue basée à Strasbourg). Quand j'étais au lycée, je passais mes mercredi et samedi après-midi à l'ambassade soviétique à Marseille. Si vous voulez comprendre Pouchkine ou Tolstoï, il faut plus qu'un diplôme. J'ai toujours pensé que dans une vie antérieure j'étais russe.

- Êtes-vous pro russe ?

- Je ne les hais point, aurait dit Chimène. On continue ?

- Êtes-vous déjà allé à Moscou ?

- Nein, es tut mihr leid, non je le regrette, dit-il en allemand. Mon père à l'époque n'avait pas les moyens de me payer le voyage. Je n'ai jamais rencontré Nathalie sur la place rouge vide, qu'est-ce que je le regrette mon guide. Mais je ne mourrais pas

sans avoir vu Sainte Cécile et sa cloche monumentale. On continue ?

- Oui, poursuivez.

- Leur système de chargement automatique est très rustique. Je n'ai pas compris comment le char pouvait sélectionner la bonne munition, entre les antichars et les anti personnels. En fait ils ne peuvent pas. J'y ai pensé toute la nuit et j'en conclus qu'ils ne transportent qu'un type de munition en soute, les antichars et que là, vous voyez, ils ont un râtelier avec des explos qu'ils chargent manuellement. Ici, ils peuvent ouvrir la grille et accéder à la culasse du canon. Moralité en obus flèches, ils ne rechargent pas beaucoup plus vite que nous à la main et en explo, il leur faut trois fois plus de temps. J'aurais moins peur maintenant quand je verrais un T72 devant moi.

- Vous voyez encore une chose ?

- Non, j'ai fait le tour. Pourrais-je récupérer mes photos ?

- Elles sont classées secret défense.

Vous mangez avec nous ?

- Oui si vous avez des pirojki. Pourrais-je récupérer mes photos ? Je suis secret défense.

- Vous oui, mais pas ceux qui pourraient voir ces photos.

- Vous croyez vraiment que quiconque trouverait ces photos saurait de quoi il s'agit ?
Pourrais-je récupérer mes photos ?

- NON.

- Reçu. J'aurais essayé. Idiom siest.

- Quoi ?

- Allons manger.

L'après-midi, Romain apprend à Alain que le lendemain ils iraient à Berlin Est pour

leur deuxième sortie touristique et que après-demain il prendrait la garde à Spandau pour une semaine.

- Le vieux (capitaine) a dit que le général t'avais dégradé maréchal des logis ?

- Oui.

- Alors c'est moi le chef de peloton maintenant que je suis plus gradé que toi ?

- Quand tu feras cent au tir PA tu pourras commencer à rêver.

- Ça veut dire que cette histoire de rétrogradation c'est de la flute.

- De la balalaïka.

- J'ai compris, t'es zingué. Mais pourquoi ?

Alain le regarda ironiquement.

- J'ai compris, c'est secret défense. Alors ça a donné quoi ton passage chez les espions.

- Tu peux dire à ta femme que tu ne mourras pas trop vite à la prochaine guerre. Ce soir, tu vas en ville ?

- Oui, tu viens avec nous ?

- Tu sais bien que je suis au trou. Tu peux me changer cent mark est ?

- Oui chef, à vos ordres chef.

- Merci.

13

L'escadron retourna donc à Berlin-Est mais là, de jour et avec les appelés. Ils eurent le droit de se balader « librement » pendant une heure pour faire des emplettes. Tous ces soldats français en tenue de sortie attirèrent l'attention des autochtones.

Alain avait entendu dire que certains matériels comme les appareils photo avec les

meilleurs optiques du monde (LEICA) ne coutaient rien pour un occidental, et il voulait acheter un ours en peluche pour sa fille. Il entra au Zentrum, le plus grand magasin de Berlin-Est, réservé à l'élite et aux touristes (comme le GOUM à Moscou). Dans le Zentrum, toutes les affiches étaient rédigées en russe, en allemand et en anglais. Alain lisait les indications en russe et s'arrêtait là. Ayant toujours appris qu'il fallait penser dans la langue et non pas traduire, à ce moment-là, il pensait en russe et plus en français ou en allemand. Ce fut donc un soldat français, en uniforme français qui demanda à une vendeuse est allemande un ours en peluche, ..., en russe. La vendeuse devint blanche et se mit à trembler. Il faut se rappeler qu'à cette époque-là, le KGB et la Stasi, sa branche est allemande étaient partout et maintenait la

population dans la terreur. Déjà un allemand de l'est ayant un rapport ne serait-ce que verbal avec un étranger devait être « débriefé » par les services de renseignement alors comment cette pauvre dame pourrait expliquer que ce français parlait russe.

Voyant l'effroi dans le regard de la vendeuse, Alain s'excusa en allemand et lui demanda l'ours pour sa fille. Ensuite, il sortit du Zentrum, prit une galerie souterraine en se retournant en permanence pour voir s'il n'était pas suivi. Les enlèvements étaient fréquents à cette époque-là, et le fait de parler russe à une vendeuse allemande pouvait être considéré comme une tentative de déstabilisation de la population.

Le petit moment de panique passé, il se rendit dans une boutique sur AlexanderPlatz et y acheta un appareil photo Praktica. Cet

appareil, équipé de trois objectifs et de son flash valait au bas mot cinq cent francs et là il était en vente pour cent Mark Est, soit cinquante francs. Ce coup-ci, Lemeunier parla avec le vendeur en allemand. Ensuite il rentra chez un disquaire dans le but d'acheter des 33 tours des cœurs de l'armée rouge. Le marchand n'ayant pas été livré depuis plusieurs mois lui proposa des disques de la NVA. Alain se dit que c'était pour le coup très original et les acheta.

Au bout d'une heure, l'escadron se rassembla pour une visite guidée de Berlin-Est. Alain voulu encore une fois faire une chose dont il avait entendu parler. Il récupéra la monnaie de tous les français. Cela ne servirait à rien de la rapporter, on ne pouvait plus la changer une fois quitté la RDA. Il remplit un sac plastique de Pfennig, les centimes

allemands et même des pièces de un et deux mark. Puis il voulut en faire cadeau à une allemande. Il eut un mal de chien à trouver une allemande de l'est, toutes celles à qui il proposait son sac lui répondaient qu'elles étaient de l'ouest. Le tourisme économique existait bel et bien à Berlin est. Au bout de dix minutes il réussit à trouver une maman Est allemande et lui donna son sac. Elle ne fut pas surprise de son geste, car c'était une sorte de tradition que toutes les unités de passage faisaient ici.

La vieille ville était magnifique. Ils passèrent devant le « monument contre le fascisme et le militarisme ». Ils ne manquaient pas d'air les Prussiens, dans une ville où l'on croise un soldat tous les dix mètres, un monument contre le militarisme c'était comme

un monument contre les gendarmes à Saint-Tropez.

Ce monument était gardé par deux soldats est-allemands armés. Ils portaient leur fusil sur l'épaule droite. La faction durant deux heures, ils avaient le droit de changer le fusil d'épaule, au sens propre du terme. Mais ce mouvement devait se faire dans une parfaite cohésion. Aussi, celui qui se sentait fatigué, appuyait sur une sonnette au sol, avec son pied. Le premier dring annonçait à son collègue que le changement allait se faire, le deuxième dring confirmait cette information et au troisième, dans une parfaite synchronisation, ils mettaient le fusil au pied, le changeaient de main et le basculaient sur l'épaule gauche. Voyant cela, les soldats français ne purent s'empêcher d'admirer ce parfait mouvement.

Et puis il y eu le pied total, enfin pour Alain qui était là pour voir des russes et leur parler en russe. Ils tombèrent totalement par hasard, au cimetière soviétique à Berlin-Est, sur la prise d'arme pour l'anniversaire de la révolution d'octobre, qui comme tout le monde le sait eu lieu le 7 novembre. Putain, une prise d'arme (cérémonie en arme) soviétique, ça en jetait. C'est autre chose que ce que faisaient les petits franchouillards. Le défilé au pas de l'oie, on aimait ou on n'aimait pas, cela rappelait de mauvais souvenirs mais il fallait avouer que cela impressionnait, d'ailleurs, c'était fait exprès. Et puis, le défilé des troupes soviétiques était un vrai ballet, c'était une chorégraphie alors que les français se contentaient de descendre les champs Elysée tout droit.

Alain constata que des officiers soviétiques observaient les français et en profitaient pour faire un cours sur leurs galons. Alors qu'un des capitaines commandant une compagnie passait ses troupes en revue, un soldat soviétique nous regardait au lieu d'avoir les yeux fixés droit devant. Voyant cela, le capitaine lui mis une gifle monumentale. Il y eu un silence dans les rangs Français, surtout du côté des appelés. Le pauvre garçon avait la main de son capitaine décalquée sur sa joue.

La mise en place pour le défilé commença. Trois compagnies se mirent en branle. Les soldats avaient un uniforme gris avec casquette à parement rouge de l'infanterie. Les insignes de l'union soviétique ornés de feuilles de lauriers brillaient sur leurs visières amples. Ils portaient un manteau long,

ceint d'un ceinturon de cuir noir à large boucle dorée et étaient chaussés de bottes également de cuir noir. Leurs fusils Kalachnikov AK47, équipés de baïonnettes chromées, étaient maintenus verticalement contre leur épaule par la main droite tandis que la gauche se balançait, non pas d'avant arrière comme en France, mais du bassin à la poitrine. Les gants blancs accentuaient encore l'impression de force qui se dégageait de cette attitude Marchale. Les officiers portaient le sabre et avançaient en tête de leur troupe.

La musique militaire du régiment entama un air qu'Alain reconnu instantanément. Au milieu du dispositif des trois compagnies trônait le monument aux morts s'élevant au-dessus d'un escalier à trois volutes. Chacune des compagnies grimpa une volute. Ils se croisèrent au sommet et redescendirent

pour se reformer en un bloc et finir le défilé dans un ensemble parfait. L'alignement des troupes, le maintien des armes reflétaient une parfaite maîtrise de l'exercice. Les Français mesuraient la quantité d'entraînement qu'il avait fallu pour réussir cette prestation. Pendant tout ce temps, les troupes russes étaient encadrées par les officiers du KGB qui les insultaient. Lemeunier aurait préféré à ce moment-là ne pas parler russe et ne pas comprendre ce qu'ils disaient. La présence des français faisait que les gardes chiourmes du KGB ne toléraient pas la moindre faute de la part des soldats.

Au moment où la garde au drapeau soviétique passa, les militaires Français auraient dû tous saluer. Le règlement militaire était formel, ils devaient saluer tout drapeau. Même si l'union soviétique était considérée

comme l'ennemi conventionnel, il n'y avait jamais eu de guerre avec eux et le peuple soviétique était aussi respectable que le leur. Son drapeau était la représentation de ce peuple. Donc Lemeunier salua le drapeau soviétique et les autres voyant cela durent faire à l'imitation. Le colonel commandant le régiment qui défilait leur rendit le salue avec un étonnement non dissimulé.

La cérémonie se poursuivait et pendant cela avec le capitaine Lagache, Lemeunier commença à glaner des renseignements. Comme toutes les armées du monde, quand les russes faisaient une cérémonie, ils mettaient des plantons aux carrefours pour ne pas que des véhicules ou des personnes à pied puissent perturber la prise d'arme. Alain s'adressa donc à un soldat. Il lui offrit un paquet de Marlboro piqué à Belicourt cinq

minutes auparavant. Puis il entama la conversation, d'abord innocemment, « comment tu t'appelles, de quelle région d'URSS tu viens, ... », puis plus dirigée, « quel est ton régiment, quels matériels vous avez, combien de chars, ... » Au grand étonnement d'Alain, le popov répondit à toutes les questions. Puis il devint blanc, ne dit plus rien et fixa un point derrière eux. Alain se retourna et comprit le pourquoi de son changement d'attitude. Deux officiers avec épaulettes vertes marquées KG (comme KGB) fonçaient vers eux. Alain dit au capitaine que la conversation était close, mais celui-ci continua d'essayer de tirer les vers du nez du soldat. Quand les russes furent à une cinquantaine de mètres, Alain empoigna le capitaine et ils se carapatèrent en direction du groupe. Là ils embarquèrent dans le bus, demandèrent aux autres de

se dépêcher et filèrent vers check point Charlie. Durant tout le trajet, ils bénirent le réseau téléphonique pourri de l'Allemagne de l'est. Ils franchirent la frontière et arrivèrent à l'ouest avec un grand « ouf » de contentement.

14

A 6h00 du matin, Alain entra dans la chambre de ses deux maréchaux des logis encore endormis.

- Rolland, prêtez-moi un de vos galons.

Et à leur grand étonnement, les deux subordonnés virent leur chef de peloton revêtir un galon de maréchal des logis. Mais ils ne posèrent pas de question. Ils avaient l'habitude de voir leur adjudant faire des choses bizarres et savaient qu'elles étaient justifiées.

Lemeunier alla déjeuner au mess, croisa un sergent-chef du régiment d'infanterie et lui dit bonjour.

- On ne vous a pas appris à saluer, dit le chef irrité par l'attitude de ce sergent, d'un certain âge certes, mais quand même.

- Mes respects chef, dit Alain en s'esclaffant de rire. Puis il rejoignit la table du peloton du lieutenant Talbach avec lequel il allait monter cette garde à la prison de Spandau. Composé du chef Camino, Camino, pour les intimes, et du maréchal des logis Poudret, Nono.

- Mes respects, mon lieutenant dit Lemeunier à Talbach.

- Bonjour, lui répondit-il ; Salut dirent Camino et Poudret. Comme Lemeunier, ces deux sous-officiers faisaient partis des plus anciens de l'escadron. Si Alain était plus

gradé qu'eux, ils se tutoyaient et étaient bons camarades.

- Ça fait quel effet de redevenir maréchal des logis ?

- Si au moins ça me rajeunissait vraiment. Mais même pas.

Camino serait l'interprète officiel de la mission. Totalemment bilingue allemand, il avait épousé une Sarroise et vivait en Allemagne depuis plus longtemps que les autres membres du peloton. Talbach était le chef du 1^o peloton qui était ordinairement dévolu à un officier direct issu de Saint Cyr, mais c'était lui le lieutenant le plus ancien de l'escadron. Malgré cela, le plus âgé de tous était Lemeunier et il se dit que cette mission risquait d'être très bizarre pour cela aussi. Poudret quant à lui était un ancien pilote de char et venait tout juste d'obtenir son premier

galon de sous-officier. Il était également un jeune marié. Le mois dernier il avait épousé la fille du plus vieil adjudant-chef du régiment, chef du service général et ils attendaient déjà un enfant. Le peloton était complété par Bazin, un maréchal des logis appelé. Quand Lemeunier se retrouverait de garde comme chef de poste, c'est Bazin qui ferait le boulot, Alain n'étant là que pour espionner les russes.

Le petit déjeuner pris, les cadres retournèrent à l'escadron pour y récupérer les soldats et percevoir l'armement. Les appelés furent naturellement surpris de voir Lemeunier avec un galon de maréchal des logis, mais ne firent aucun commentaire attendant que le lieutenant Talbach leur explique la situation. Lemeunier se rendit rapidement compte que l'ambiance au sein de ce peloton n'était pas

du tout la même que celle qui prévalait dans le sien. Alain encourageait la curiosité de ses hommes et ceux-ci auraient déjà posé milles questions alors que là le mutisme côtoyait une certaine apathie de la part des soldats. Seul Bazin osa une question ?

- Heu, Adjudant Lemeunier, comment dois-je vous appeler ?

- A partir de maintenant et pendant une semaine, vous m'appellerez maréchal des logis et bien entendu je vous interdis de me tutoyer, chose que je ne ferais pas non plus. Le lieutenant vous a expliqué la situation ?

- Oui.

- Ok, sachez que cela ne choquera nullement les russes. Chez eux, il existe les sergents et les sergents anciens. Ils ne se mélangent pas et ne se tutoient pas. Donc à leurs yeux je serais votre ancien. Compris ?

- Oui, mon .., eux, pardon maréchal des logis.

- Ouais, pas de bévues devant eux, ils ne sont pas totalement cons. Surtout que nous travaillerons en binôme.

- Reçu.

Le lieutenant Talbach se fit présenter le peloton et leur expliqua la présence de Lemeunier parmi eux.

- L'adjudant Lemeunier sera parmi nous pendant cette semaine. Officiellement il est maréchal des logis. Donc vous devez l'appeler comme cela. Le premier qui se trompe restera au quartier pendant que les autres partiront en permission en rentrant à Saint Wendel. Vous n'avez pas besoin de savoir pourquoi l'adjudant est avec nous. Je vous interdis même d'en parler entre vous, vous ne devez même pas y penser. Vous savez que les

russes écouteront tout ce que nous dirons pendant tout le temps que nous serons à la prison de Spandau alors même quand vous chiez ou dormez, vous ne faites aucune allusion sur sa présence, c'est bien compris ?

- Oui, mon lieutenant, répondirent tous en cœur.

- Embarquez.

Ils montèrent dans le bus et quittèrent la caserne. Spandau était un quartier situé dans la partie britannique de Berlin. Malgré cela, la prison était sous la responsabilité de l'Union Soviétique qui ne tolérait que la présence Française au sein des murs. Si la garde était assurée à tour de rôle par les quatre anciens alliés US, GB, FR et URSS, les tours de garde étaient pour le moins peu équitables. Systématiquement avant et après une relève soviétique, c'était les français qui assuraient

le service. On avait donc une relève américaine de quinze jours, britannique de quinze jours, française d'une semaine, soviétique de quinze jours et française. De cette façon aucune unité anglo-saxonne ne se trouver confrontée avec une unité soviétique. L'autre particularité de la prison était la présence permanente d'un aumônier Français qui fut d'ailleurs la seule personne à avoir des relations « physiques » avec le prisonnier Rudolph Hess.

Ancien ingénieur, ministre des affaires étrangères du gouvernement Nazi, Rudolph Hess fut largement l'instigateur de l'ascension fulgurante d'Adolf Hitler à partir de 1933. Comme il ne participa pas directement à la solution finale consistant à l'extermination du peuple juif, et qu'il prit de façon totalement unilatérale la décision de parlementer

avec Winston Churchill pour la capitulation de l'Allemagne dès 1944, il fut emprisonné par les britanniques. Au moment du procès de Nuremberg des criminels Nazi, il ne fut pas condamné à mort mais pour l'exemple, à la réclusion à perpétuité dans cette prison Berlinoise qu'il occupera seul pendant 32 ans. Décédé en 1987, son corps fut incinéré et ses cendres dispersées dans un lieu inconnu pour ne pas que sa sépulture serve de pèlerinage aux nostalgiques de tous bords.

Un an après, le peloton du lieutenant Talbach et Lemeunier venaient garder la prison de Spandau vide de tout prisonnier, mais emplie de la haine des anciens alliés envers le nazisme et des nouveaux ennemis. Elle était le symbole minéral de la guerre froide, cette absurdité qui faisait que des peuples grandis par des histoires séculaires et remarquables

s'abaissaient à se détester au lieu de construire un monde meilleur. Mais c'est pour cela que Lemeunier s'était engagé, non ? Pour construire un monde meilleur. Les ennemis héréditaires, la perfide Albion, l'ogre prussien et la France étaient aujourd'hui des amis, alors pourquoi ne pas espérer qu'un jour l'ours du Caucase et le coq gaulois ne s'entendraient pas.

Alain descendit du bus et fut parcouru d'un frisson. L'immense citadelle étendait ses murs noirs sur une bonne centaine de mètres en largeur sur trente de haut. Un pont levis précédait une herse imposante fermant une lourde porte en bois. Les russes, comme à leur habitude, faisaient exprès de faire attendre les français, dans le froid matinal.

- Et après on s'étonne que les rosbifs et les caincains ne veuillent pas relever les

popovs. Il n'y a que nous pour supporter de nous faire humilier sans rien dire ; dit Le-meunier.

- Silence maréchal des logis, les murs ont des oreilles, répondit Talbach.

Une estafette Opel arriva. En descendit le colonel Forez, le capitaine Magne et un représentant du général Kerch. C'était le cérémonial habituel pour la relève.

Talbach fit descendre les hommes. Ils retirèrent leur blouson et se rassemblèrent en tenue de défilé. Tous les cadres arboraient leurs médailles et l'ensemble de leurs brevets métalliques. Alain portait son brevet commando, son brevet franchissement, son brevet de chef de peloton char et celui de chef de peloton anti-aérien plus tous les chars en or récompensant les tirs ou son peloton avait été classé excellent. Pour finir, il exposait

fièrement, outre celle du régiment aux couleurs de la croix de guerre 39-45, la fourragère de tir allemande. En temps normal un militaire n'avait droit qu'à trois insignes métalliques y compris celui de son régiment. Mais là il fallait en mettre plein la vue à une armée ou le simple fait de faire caca sans éclabousser la cuvette des chiottes vous valait une médaille. Les américains n'étaient pas mauvais eux non plus dans ce domaine, mais leurs uniformes comme celui des britishs étaient d'une laideur sans nom.

La porte s'ouvrit, Camino avait rassemblé le peloton sur trois colonnes et ils entrèrent dans l'enceinte de la prison au pas cadencé. Une compagnie soviétique complète en grand uniforme les attendait. Les français s'alignèrent devant les russes, les officiers se mirent à droite du détachement et le colonel

soviétique présenta ses troupes au colonel français. Cet aspect de la relève avait été débattu ardemment entre les deux parties, le colonel Forez étant plus ancien que le russe, ce fut ce dernier qui fut désigné pour saluer son homologue.

La présentation se fit en allemand et Camino traduisait à son chef de corps même s'il parlait lui-même parfaitement cette langue. Le protocole devait être respecté à la lettre sous peine de provoquer un incident. Incident que les russes recherchaient systématiquement. Forez se présenta à son tour, Camino traduisit et ce fut le passage des troupes en revue.

Alain riait en s'imaginant la gêne de son colonel passant cent cinquante soldats russes en revue alors que le russe ne se voyait présenté que vingt français. Cette formalité

effectuée, Talbach put prendre ses consignes auprès du chef de détachement russe, le capitaine Rodchenko. Cela prit quand même une heure pour apprendre à garder une prison vide. Pendant ce temps, les sous-officiers français prirent les locaux en compte auprès de jeunes lieutenants soviétiques.

Les locaux, bien que vétustes étaient remarquablement propres et Alain imaginait déjà le travail que ce serait de les rendre dans le même état. La salle de permanence, les chambres et la salle de repos étaient surchauffés. L'officier russe ouvrit le coffre servant à stocker les munitions et en sortie la télécommande de la télévision. Les nouveaux socialistes de la jeunesse russe n'avaient pas eu le droit de profiter de la propagande anti prolétarienne de la télévision occidentale. Gorbatchev avait bien instauré la perestroïka,

mais cela n'incluait pas Starsky et Hutch ou Mac Gyver, pas même le maillot rouge de Pamela Anderson dans alerte à Malibu.

Lemeunier ne put assister aux consignes données à Talbach. Les russes n'auraient pas compris qu'un sous-officier écoute des officiers discuter entre eux. Il repéra un sergent ancien en tenue de travail qui trainait dans les locaux. Il en déduisit qu'il s'agissait de l'équivalent du chef du service général, responsable de l'entretien des locaux. Il se promit de venir lui proposer un verre de vin à l'occasion.

Les consignes passées, les officiers russes s'éclipsèrent moquant dans leur langue le faible effectif de l'armée française.

- Dommage que le camarade Staline n'ai pas voulu poursuivre la grande guerre jusqu'aux rivages de l'océan atlantique. Cela

aurait été une promenade de santé. Dit un des lieutenants.

« Révise ton histoire et tu verras que Mac Arthur, côté américain voulait lui, boire un whisky à la mémoire du petit père des peuples dans le port d'Odessa. » pensa Lemeunier.

15

La routine s'installa dans l'enceinte de la citadelle. Les groupes de garde prenaient leurs tours tandis que les autres faisaient du sport ou de l'instruction. Les anglais avaient équipé des salles entières en matériel réservés aux forces de l'OTAN. Lemeunier en profita pour faire rattraper au peloton du lieutenant Talbach, des heures d'identification. Bientôt les hommes furent incollables en chars, canons d'artillerie ainsi qu'en avions et

hélicoptères du pacte de Varsovie et du traité atlantique. En même temps, il prit Poudret sous sa coupe et le fit travailler son futur examen de chef de peloton.

Alain savait que les russes écoutaient tout mais il ne pouvait pas se permettre de ne rien faire de ses journées. Sa mission principale se déroulait essentiellement en soirée. Feignant de s'être égaré, il visita la partie de la prison réservée aux occupants russes. En dehors des tours de garde affectés à l'union soviétique, leur présence se limitait à cinq personnes. Le sergent ancien Gherassimov, trois hommes à tout faire, plomberie, peinture et menuiserie et un cuistot. Dans les films de catégorie B, c'est toujours le cuistot l'agent du KGB. Alain était persuadé que dans le cas présent, chacun d'eux en faisait partie ou alors du GRU, le pendant militaire.

Le troisième jour, il se rendit dans les quartiers russes avec une bonne bouteille de Bordeaux, toqua à la porte du réfectoire et demanda :

- Quelqu'un parle français ?

Ils se regardèrent avec stupeur mais personne ne répondit.

- Allemand peut-être ? demanda-t-il dans la même langue.

- Je ; répondit Sergueï Gherassimov, démontrant le peu de maîtrise de l'allemand.

- (en allemand) *Bonjour camarade. Je suis le sergent ancien Lemeunier. Puis-je vous offrir une bouteille de vin ?*

- **(en russe) Camarade sergent, vous devez refuser**, dit le cuistot, à son sergent.

« Je le savais, c'est toujours le cuistot » pensa Lemeunier.

- *Désolé je ne parle pas le russe, uniquement un peu d'allemand.*

- *Entre camarade, un russe ne refuse jamais un bon coup à boire. Répondit Sergueï.*

- **Si ce chien de français est un espion, tu vas finir au goulag.** dit le cuistot.

- **Regardes-le, ce n'est qu'un abruti. Si c'était un espion on nous l'aurait signalé.** *Entre mon ami. Je peux t'appeler mon ami ?*

Alain resta impassible et ne montra pas qu'il comprenait ce qui se disait.

- *Bien sûr, mon prénom est Alain, Alexandre en russe et toi ?*

- *Sergueï. Assieds-toi.*

Alain s'assit et commença à déboucher la bouteille.

- *A quoi buvons-nous ? A l'amitié franco-russe ?*

- *Pourquoi pas ? Il veut que l'on trinque à l'amitié alors que l'armée rouge se prépare à envahir l'Allemagne.*

- *Dis encore un mot là-dessus et je te fais expédier en Sibérie.*

- *Tu m'emmerdes Vladimir, cela fait dix ans que je suis dans l'armée, je vais rentrer dans le corps des officiers politiques alors si tu crois m'impresionner tu te trompes. Tu es peut-être du KGB, mais moi je suis du GRU alors tes menaces tu sais où tu peux te les mettre.*

- *Je vais être obligé de faire un rapport, tu le sais.*

- Fait le ton rapport, cela accélèrera peut-être ma promotion.

Alain buvait du petit lait. Il était venu là en pensant trouver de simples appelés du contingent et voilà qu'il se trouvait en pleine lutte entre les deux services de renseignement soviétiques.

- Je ne comprends pas ce que vous dites, ma présence vous dérange peut-être ?

- Non, à l'amitié.

- Tu es marié Sergueï ?

La discussion dura une heure environ. Sergueï et Alain se retrouvèrent seuls quand les autres comprirent qu'il n'y avait rien à craindre de ce français.

- Et vous comptez la garder longtemps cette prison vide ?

*- Je ne sais pas. « **Non, vous êtes les derniers à monter la garde ici. Dans***

une semaine on commence à la démonter, mais que cela ne vous empêche pas de la rendre propre. » ; Dit Sergueï, pour lui-même, enfin il le croyait.

- *Si elle est à vendre, j'achète.*

- *Vous les capitalistes, vous ne pensez qu'à ça. C'est la propriété du peuple soviétique, pas à vendre.*

« Bien sûr, vous pourrez enfermer combien de moujiks dans cette prison ? » pensa Alain.

- *Bon, camarade sergent, ça m'a fait plaisir de boire en compagnie de nos alliés de la grande guerre. Je te souhaite bonne nuit.*

- *Bonne nuit Sacha.*

- *Pourquoi Sacha ?*

- *C'est le petit nom pour Alexandre.*

Alain le savait mais ne devait pas le montrer. Puis il partit.

La semaine de garde se poursuivait dans une routine assommante. Cette prison ne possédait même pas de téléphone public avec lequel Alain aurait pu appeler son épouse. Elle ne se faisait certainement pas de soucis, il avait pris l'habitude de ne pas appeler souvent quand il n'était pas à la maison. Mais depuis la naissance de sa fille, il aurait aimé pouvoir appeler au moins une fois par semaine.

Alain s'était marié très jeune, il n'avait pas encore dix-neuf ans. Un an plus tard il était papa. Avoir un enfant quand on n'a pas encore vingt ans ne permet pas d'apprécier à sa juste valeur ce don du ciel. En plus au début de sa carrière, il n'était pas souvent chez lui. Le métier de militaire était très prenant et

s'accordait difficilement avec une vie de famille.

Il avait pourtant débuté sa carrière de jeune sous-officier au 11^o régiment de cuirassiers à Carpiagne, à côté de Marseille, ville dont son épouse et lui étaient originaires. Mais durant ses quatre années passées dans le sud de la France, Alain passait en moyenne quinze jours par mois sur le terrain avec ses hommes ce à quoi se rajoutaient les services de garde, de permanence et d'interventions. Il n'avait donc pas vu grandir son fils et c'est à regret qu'il réalisait qu'il ne verrait pas non plus croître sa fille.

- Allons, tu ne vas quand même pas broyer du noir, se dit-il, en enfilant ses baskets pour un footing réparateur.

Tout en courant, il fit le point sur ce qu'il avait appris durant ce séjour à Spandau.

Il savait que les russes allaient fermer la prison et souriait à l'idée qu'ils étaient les derniers français à monter la garde ici. Est-ce que l'histoire retiendrait son nom et ceux de ces camarades, sûrement non. Qui dans dix ans se rappellerait que des hommes se sont emmerdés dans ces murs froids, symboles de l'Allemagne Nazi. Il se remémora une pensée qu'il avait lu une fois, il ne se souvenait plus de qui, qui disait que les morts ne disparaissent vraiment que lorsque plus personne ne pense à eux. Cela veut dire qu'en étant ici, il était en quelque sorte contemporain de Rudolf Hess, lui-même contemporain d'Hitler. Cette idée autant Freudienne que saugrenue lui donna froid dans le dos.

- Tant que je ne serais pas mort, l'Allemagne Nazi vivra en moi. Ça fait peur. Se dit-il.

Mais ce qui le dérangeait le plus, ce n'était pas le passé, mais le futur. Le camarade Gherassimov a dit à Vassili qu'ils préparaient la troisième guerre mondiale, et j'ai vu de mes propres yeux des chars T64 en RDA. Des chars russes, les plus modernes au monde dans un pays où ils ne sont pas censés être. De sa courte carrière dans le renseignement, Lemeunier avait retenu que les coïncidences n'existaient pas.

- Il n'y a pas de coïncidences.

Si l'on rajoute le discours que le président de la RDA, Heinrich Honecker avait fait en juin cette année, où il a déclaré : « bientôt il y aura une frontière entre la RDA et la RFA identique à celle qui existe en la RDA et la Tchécoslovaquie ». Cela pouvait signifier deux choses, soit les frontières allaient s'abattre et donc le mur de Berlin, soit les

russes allaient déclencher leur putain d'attaque vers l'ouest et la troisième guerre mondiale.

A qui pouvait-il confier ses craintes. Lui un petit adjudant de l'armée française, qui le croirait ? Il essaierait quand même d'en faire part au capitaine Lagache ou même au général Kerch, au risque de passer pour un fou.

20

Ce dernier jour à la prison de Spandau, la passation de consignes entre les armées soviétique et française se fit dans le sens inverse de la précédente. Le peloton du lieutenant Talbach s'était levé à 4 heures du matin pour finir de briquer les locaux de service, bien que la veille ils aient déjà tout nettoyé de fond en comble. Mais ils savaient que les russes

traqueraient la moindre poussière pour retarder la relève. Toujours ce jeux à la con.

Et en effet, alors que le capitaine soviétique était prêt à accepter de prendre le poste après deux heures de revue minutieuse, Sergueï Gherassimov se pointa avec un mégot de cigarette à la main.

- (en russe) : *Camarade capitaine, vous devez refuser de prendre ce poste car il est d'une saleté répugnante* ; lui dit-il en lui montrant le mégot.

Or, c'était un mégot d'une cigarette russe reconnaissable entre tous car le papier était beaucoup plus épais et dépassait à l'arrière. Ni une, ni deux, Lemeunier saisit Sergueï par le bras et l'entraîna dans la pièce où attendaient les soldats français.

- (en russe) : *dit moi camarade sergent, tu veux que je dise à ton camarade*

cuisinier du KGB tout ce que tu m'as révélé le soir ou nous avons bu à l'amitié franco-russe ?

Sergueï devint blanc, les appelés français furent stupéfiés d'entendre l'adjudant parler russe. Le sergent Gherassimov réfléchit et alla voir le capitaine soviétique.

- *(en russe) : Excusez-moi, camarade capitaine, je n'avais pas vu que ce mégalot était à nous, en fait, vous pouvez laisser partir nos amis Français.*

- *Друзей ? Amis ?* dit Lemeunier. *Donne le bonjour au camarade colonel Poutine, place Dzerjinski.* Et il s'en alla laissant sans voix le sergent du GRU.

Dans le bus du retour, Talbach voulu savoir ce que Lemeunier avait dit au sergent

russe et par là même ce qu'il avait appris pendant leur séjour.

- Mon lieutenant, je ne peux rien vous dire.

- Dites-moi au moins ce que vous lui avait dit pour qu'il nous laisse partir aussi vite.

- Je lui ai demandé si sa mère suçait mieux que sa sœur.

- Je ne vous crois pas, mais ne craignez-vous pas de vous être compromis auprès d'eux, en dévoilant que vous parliez russe ?

- Seul le sergent le sait. Croyez-vous qu'il va aller trouver sa hiérarchie et leur dire : j'ai fait une bêtise, j'ai dit des choses en russe devant un français qui comprenait ce que je disais. Ze le ferais pu, promis.

- En effet, mais qu'a-t-il dit ?

- Hé, le bizu, t'arrêtes, excusez-moi mon lieutenant, mais vous savez très bien que je ne peux rien vous dire.

De retour au quartier Napoléon, le peloton réintégra ses armes et les soldats eurent droit à un quartier libre. Lemeunier lui alla voir comment son peloton s'était comporté durant son absence.

- Juste trois morts et deux blessés graves, lui dit Romain. Rassures-toi, tout va bien, on a rien cassé et tes hommes se sont bien tenus. Tes cadres aussi d'ailleurs. J'aurais jamais cru que de me retrouver chef de peloton me rendrait sage.

- Je vais en parler au capitaine pour que tu sois promu.

- Et j'aurais plus le droit de boire et de casser la gueule à qui je veux ? Non, je préfère rester chef.

- Lemeunier, dans mon bureau. Le capitaine Magne convoqua Alain.

- Mes respects mon capitaine, veuillez me pardonner de ne pas vous avoir salué avant de voir mes hommes, mais je suis et resterais comme ça.

- Je sais et c'est comme ça que je vous apprécie. Le capitaine Lagache et moi-même aimerions que vous nous expliquiez ce qu'il s'est passé ce matin pendant la relève.

- Ce connard de sergent voulait jouer et il a perdu.

- Ça j'ai compris, mais que lui avez-vous dit exactement.

- Que s'il continuait à nous faire chier j'allais voir le cuistot et que je lui dirais tout ce qu'il m'a révélé.

- Le cuistot ?

- Oui, mon capitaine, le cuistot, c'est toujours lui le mec du KGB.

- Je ne comprends rien que deviez-vous dire au cuistot ?

- Pendant mon séjour, je suis allé boire un coup avec les permanents russes. Bien entendu je ne parlais qu'en allemand et ils discutaient entre eux en russe. J'ai vite compris que le sergent était du GRU et le cuistot du KGB. Tant que le cuistot était là je n'ai rien pu tirer, mais dès qu'il est parti, cet idiot de sergent a commencé à parler tout seul en russe. Il m'a carrément dit qu'ils allaient fermer la prison de Spandau cette semaine.

- Quoi ? Vous êtes sûr ?

- Je suis sûr de ce que j'ai entendu. Mais ce n'est pas le plus intéressant. Il a dit que l'URSS s'apprêtait à envahir l'Allemagne de l'ouest.

- Que ça ? Et vous le croyez, à voir votre expression.

- Mon capitaine, j'ai vu des T64 stationnés en RDA. Des T64, cela ne peut vouloir dire qu'une chose, ils massent des troupes.

- Ok, mais cela ne veut rien dire d'autre.

- Vous avez entendu comme moi le discours d'Honecker à Neunkirchen. Si un et un font deux, un plus un plus un font bel et bien trois. Je ne crois pas aux coïncidences.

- Moi non plus, dit Lagache, je vais en parler au colonel de ce pas. Merci Lemeunier.

- Prenez votre journée, vous l'avez mérité.

- Je ne peux pas, je suis aux arrêts.

- Vous êtes gracié.

- Amen.

Alain retourna voir ses hommes.

- Tout le monde en civil, on va au zoo.

- T'as bu trop de vodka ou quoi.

- J'ai des places gratuites pour tout le monde ainsi que des tickets de métro. Alors dans une heure je veux tout le monde en tutu et on y va.

- Et qu'en pense le vieux ?

- Ça m'en touche une sans faire bouger l'autre. Je vais prendre une vraie douche.

Deux heures après, Lemeunier et ses hommes descendaient du métro à la station Tiergarten (jardin aux animaux sauvages). Ils passèrent devant l'ancienne gare de Berlin et entrèrent dans le zoo.

Un zoo, est l'image de la splendeur d'une ville. Dommage que le maire de Marseille n'ait jamais compris cela, pensa Alain. Celui de Berlin était un des plus beaux du

monde. Il possédait des animaux très rares comme des Panda de chine mais était surtout renommé pour sa conservation du tigre de Sibérie.

Ils dinèrent au restaurant du zoo. Romain s'étonnait que Lemeunier payât l'addition.

- Je savais que t'étais généreux, mais de là à tout payer tout seul.

- T'as jamais entendu parler du prêt franc ?

- C'est quoi ?

- Bien avant notre séjour, j'avais prévu cette journée de cohésion et demandé, outre les tickets d'entrée et de métro, de l'argent liquide pour payer le repas de midi, vu que nous ne le prenons pas à la caserne. Le trésorier paye une partie et l'assistante sociale une

autre. C'est à ça que servent les bénéfiques du foyer et du mess.

- T'est malin toi, et t'as encore des surprises comme ça ?

- Oui, il fallait inclure un aspect instructif à notre sortie, j'ai donc demandé également des tickets pour le musée égyptien. Tu veux voir Néfertiti ?

- Néferti qui ?

Ils se rendirent donc au musée égyptien, à deux pas du zoo. Dans son domaine, c'était certainement le plus beau du monde. L'Allemagne, comme tous les autres pays européens avaient cherché à créer un empire en Afrique et le pendant de cette expansion furent les recherches archéologiques faites entre 1900 et 1941, date à laquelle les anglais les poussèrent hors du moyen orient. Durant cette période, La France et l'Allemagne

pillèrent consciencieusement les trésors, non seulement Egyptiens mais également Camerounais.

Si on oublie l'aspect « pillage », le musée possède une collection fabuleuse. Le clou de l'exposition est le buste de la reine Néfertiti, fait de bois précieux recouverts d'or et de pierres inestimables.

Alain avait craint que les appelés n'apprécient pas la visite, mais il en fut tout autrement.

Les soldats passèrent une journée agréable en compagnie de leurs chefs, dans un cadre autre que celui purement professionnel. Ce sont ces petits moments qui amélioreraient la cohésion d'un peloton et le rendait plus performant.

- J'aimerais, quitte à gâcher un peu votre plaisir vous inviter à une réflexion. Dit-

il à ses hommes. Aujourd'hui, il y a les anciens juifs européens qui se battent pour que l'Allemagne leur restitue les œuvres d'art spoliées pendant la domination nazi, il y a le gouvernement allemand qui a entamé une procédure auprès de l'ONU pour que l'URSS rende les œuvres volées par l'armée rouge en 45, mais de son côté, ces mêmes allemands refusent de restituer ces trésors que nous venons de voir à l'Égypte. Je ne prétends pas apporter la solution au problème des spoliations diverses et variées, mais cette histoire m'interpelle dans le sens où les dirigeants sont plus prompts à réclamer qu'à donner, et ce quelque soit leurs bords.

- Vous ferez une dissertation de six feuilles doubles, rigola Romain, le maréchal des logis Rolland corrigera.

- Allez, on rentre, demain on recon-ditionne les chars pour le retour.

Cette nuit fut la dernière qu'ils passeraient à Berlin. Alain décida de s'offrir une dernière sortie en solitaire.

Il retourna au Kudam, mais prit immédiatement une rue parallèle. Il trouva par hasard un petit restaurant sicilien qui ne payait pas de mine. Il y entra et commanda un plat de spaghettis bolognaise. Bien que son épouse fasse les meilleurs spaghettis du monde, il voulut s'en mettre plein la panse ce soir-là. Les trois jours suivant, il ne mangerait que des rations de combat. Le patron lui offrit l'entrée, antipasti en italien, des tomates séchées avec de l'huile d'olive et de la mozzarella de bufflonne. La vrai quoi.

Après cela, il goutta aux pâtes. Il ne raffolait pas de cette manie italienne de les cuisiner al dente, mais la sauce était délicieuse. Pendant tout ce temps, Alain s'adressait au patron en allemand. Il baragouinait bien un peu d'Italien mais n'était pas du tout sûr de sa prononciation. En dessert il commanda une cassate sicilienne, glace triangulaire au café entourée d'un biscuit feuilleté. Le patron lui apporta une glace napolitaine. Alain tiqua mais ne dit rien et dégusta sa glace, très onctueuse.

Au moment de l'addition Alain ne put se retenir de dire au patron en italien :

- *Prego, signoré, j'ai commandé une cassata sicilianna et vous m'avez servi une glace napolitana. Ce n'est pas grave, mais je voulais quand même vous faire comprendre*

que les français ne sont pas totalement idiots.

- Vous êtes d'origine Italienne ?

- Mon grand-père est piémontais, mais mon épouse est de l'île de Lampédusa, provincia di Agrigento

Le patron le prit dans ses bras, apporta une bouteille de chianti qu'ils burent à deux et refusa obstinément qu'il paye l'addition.

Sur les coups de minuit, Alain repassa pour la dernière fois devant la porte de Brandebourg puis remonta l'avenue du 17 juin. La nuit était particulièrement claire, la lune illuminait Berlin donc l'atmosphère, avec ses dix degrés au-dessous du zéro, était parfaitement limpide. Il marchait sans but bien défini quand à travers les frondaisons des branches des tilleuls, il aperçut un bâtiment bien particulier. Complètement pétrifié, ses jambes

refusant de le porter et il dû s'asseoir sur un banc public.

A Marseille, le boulevard Michelet commence par une fontaine au centre de laquelle est érigée une colonne surplombée d'un génie. Ce large boulevard de deux fois deux voies est bordé d'arbres et deux rues latérales courent sur tout le long. Cette avenue est fréquentée par des dames qui attendent le bus, mais ne montent pas dans le bus quand celui-ci se pointe. Au deux tiers du boulevard, se dresse un bâtiment célèbre dans le monde entier, la cité radieuse de Le Corbusier que les Marseillais appellent la maison du fada.

A Berlin, l'avenue du 17 juin commence par une fontaine au centre de laquelle est érigée une colonne surplombée d'un génie. Ce large boulevard de deux fois deux voies est bordé d'arbres et deux rues latérales courent

sur tout le long. Cette avenue est fréquentée par des dames qui attendent le bus, mais ne montent pas dans le bus quand celui-ci se pointe. Au deux tiers de celle-ci, se dresse un bâtiment copie conforme de la cité radieuse construite par Le Corbusier.

Alain doutait de ses sens, était-il à Berlin ou à Marseille ? Comment se faisait-il que deux bâtiments totalement identiques puissent exister dans un environnement également similaire. Il se pinça, le froid lui fit dire qu'il ne pouvait être à Marseille, et même les soviétiques n'auraient pu fabriquer une machine le transportant sur 3000 kilomètres en si peu de temps. Il lui fallut quand même une bonne quinzaine de minutes pour reprendre ses esprits et, l'heure tournant, retrouver une bouche de métro pour rentrer au quartier.

Alors qu'il repartait, un touriste japonais lui demanda quelque chose. Encore perturbé, Alain lui répondit :

- I dont speak english.

Ce n'est que dans son lit qu'il réalisa que le japonais lui avait demandé : « Wo ist die Brandburger Toch », ou est la porte de brandebourg, en allemand mais avec l'accent de Tokyo.

- Il a dû me prendre pour un fada, rigolât-il.

21

Ce dernier jour à Berlin, le chef Mustier, l'adjoint du 2^o peloton organisa un match de foot contre l'équipe du régiment d'infanterie. Lemeunier était le gardien de but titulaire de son escadron et du régiment. Quand il était à Carpiagne, il avait remporté deux fois le championnat de France de football militaire.

A cette époque, tous les jeunes du centre de formation de l'olympique de Marseille faisaient leur service militaire à Carpiagne. Aussi avait-il joué, entre autre avec Di Meco et Dibbes.

Le match se déroula au stade olympique de Berlin, rien que ça. Ce stade à l'instar des autres stades olympiques possédait une piste d'athlétisme en périphérie. Les tribunes étaient ornées de colonnes imposantes qui malgré que toutes traces du nazisme avaient été effacées, donnait un aspect Marchal et on peut le dire inquiétant à ce lieu. Mais le plus original de cet endroit était la tour de 300 mètres de haut ayant reçue en 1936 la flamme olympique.

En foulant cette pelouse mythique, Alain ne put s'empêcher de penser à Jesse Owens recevant sa médaille d'or du cent

mètres le point levé car Hitler avait quitté l'enceinte pour ne pas remettre de trophée à un athlète de couleur.

L'équipe avait une large ossature composée de joueurs du 1^o escadron, Lemeunier, Herbert, Mustier, Poudret et Defrance du 2^o peloton. S'ajoutait Aubert, du 2^o escadron, quelque joueurs des 3^o et 4^o escadrons plus un mécanicien, Thalman de l'escadron d'éclairage et Veyseirre du bureau des sports.

Après un sérieux échauffement, le match débuta. Alain n'allait jamais nulle part sans amener sa tenue complète de gardien de but avec son maillot fétiche, jaune siglé du numéro 1 dans le dos. Aux jambes, il portait une culotte rembourrée aux genoux et sur les côtés, plus des protèges tibia pour éviter de prendre des coups sur une cicatrice qui lui avait valu vingt-deux points de sutures

quand il était gamin. Mais ce qu'il préférait, c'était ses gants. De marque Dino Zoff, célèbre gardien Italien des années soixante-dix, il les avait payés très chers, mais lui permettaient de tenir le ballon en cuir sans serrer les doigts. Ils agissaient comme un véritable aimant et jamais depuis qu'il les possédait, il n'avait relâché une balle.

La première mi-temps fut relativement tranquille. Alain n'eut pas beaucoup d'arrêts à faire, tant la supériorité technique de ses défenseurs était criante. Pendant la pause, Mustier parla à l'équipe.

- C'est un match trop facile pour Gino, il faut qu'il s'entraîne. Aubert, laisse passer quelques attaques.

- Pas de problèmes, j'espère que t'es encore chaud, Alain.

- Si je merde, je compte sur toi pour rattraper mes erreurs.

Une forte complicité existait entre tous les membres de l'équipe.

La deuxième mi-temps débuta et comme convenu, la défense fut un peu plus perméable. Alain dut plusieurs fois faire montre de sa maîtrise pour ne pas encaisser de but.

A la soixante cinquième minute, De-france fut taclé sévèrement par un défenseur adverse à l'entrée de la surface de réparation. Mustier plaça le ballon pour le coup franc et le logeât dans la lucarne gauche. 1-0.

A la quatre-vingt unième minute, un attaquant réussit à se présenter seul devant Alain qui sortit comme une fusée, se détendit dans les jambes de son vis-à-vis, mais rata le

ballon. Le fantassin allait marquer le but, lorsque Herbert arriva derrière lui et le faucha. L'arbitre siffla un pénalty.

- Tu sais que je déteste cela, si un joueur est plus fort que moi, on le laisse marquer, c'est cela être sportif non ? dit Lemeunier.

- Ta gueule gros sac, t'avais qu'à arrêter le ballon. Maintenant, arrête le penalty, c'est ton job.

Le capitaine de l'équipe adverse posa le ballon sur le point de pénalty, recula tranquillement en marchant. Alain sentait à chaque seconde l'adrénaline monter dans son corps. Son rythme cardiaque s'accéléra progressivement et ses sens devinrent plus pointus. Il remarqua, plus qu'il ne le vit que le tireur avait subrepticement regardé vers sa droite. De toute façon, il aurait plongé à droite, mais il se sentit rasséréné. La

dopamine commença à faire son effet, ses muscles se détendirent. Au moment où le tireur entama le mouvement qui allait l'amener à shooter dans le ballon, à cet instant où il ne pouvait plus changer la direction qu'il avait prévu de donner à son tir, Alain se détendit. Tout son corps, depuis la première phalange du majeur à celle du gros orteil, ne formait plus qu'un bloc infranchissable. Inconsciemment, il sentit le ballon taper sans sa main droite et suivit sa trajectoire jusqu'à ce qu'il sorte des limites du terrain. Son corps rede-
vint souple et il se réceptionna sur la pelouse glacée du stade. Ce n'est qu'à ce moment-là que le temps reprit sa vitesse normale et qu'il entendit les cris de ses coéquipiers.

Le temps additionnel était entamé depuis une minute et l'arbitre s'apprêtait à siffler la fin du match quand, bis répéta, un

attaquant le dribla. Cette fois ci, il réussit à tirer en direction des buts. Allongé au sol, Alain vit Aubert arriver d'on ne sait où et taper le ballon qui s'envola au-dessus de ses filets. Et ce fut le coup de sifflet final.

L'après-midi fut consacrée aux préparatifs du départ. Pendant que les pilotes, l'ad-joint et Rolland s'occupaient des chars, Pingeon resta avec les tireurs et les chargeurs pour le nettoyage du casernement. Le matin ils avaient déjà tous retiré les munitions et Lemeunier en compagnie des autres chefs de peloton s'occupèrent de les rendre à leurs homologues du 11^o régiment de chasseur de Berlin.

Le hasard voulu que le Lieutenant Mason, le chef du peloton jumelé à Lemeunier était un de ses anciens maréchaux des logis

du temps où il était à Carpiagne. Le soir venu, les chars de Saint Wendel étaient stockés en dehors de la zone militaire sensible, n'ayant plus de munitions tandis que ceux de Berlin entraient à l'intérieur de celle-ci. L'ensemble des munitions étaient étalés sur le sol.

Masson dit à Lemeunier : Je te paie un coup avant d'aller manger ?

- On ne va pas laisser les obus comme ça ?

- Ben oui, pourquoi ? Nous sommes dans une ZMS.

Alain lui raconta l'anecdote de ses garages vides mal fermés et le fait qu'il avait été puni.

- Ton Capitaine est un con ; conclut Masson.

Le lendemain, le retour se passa à l'inverse de l'aller. Les soixante-treize chars du régiment étaient en colonne dans les rues de Berlin, tous gyrophares allumés. Si l'on ajoutait ceux de la Polizei, de la gendarmerie française, cela faisait un joli feu d'artifice. Lemeunier regretta de ne pas avoir son appareil photo. Cela lui rappela qu'il l'avait laissé à un capitaine est-allemand. Il se remémora tout son séjour et il en rit. Ça lui en ferait des choses à raconter à ses petits-enfants quand il serait vieux. En espérant que le monde où il vivait existerait encore à ce moment-là.

L'embarquement se déroula sans problèmes et les hommes purent rejoindre leurs compartiments. Comme à l'aller, Lemeunier refusa de rejoindre les officiers en première classe.

- Tu sais que t'es con ? A ta place j'en profiterai ; lui dit Romain.

- D'abord, sois poli, on dit monsieur con, ensuite ne soyons pas modeste, je suis le roi des cons et tu sais quoi ? J'aime ça.

- Ouais, en fait je suis comme toi, on fait une paire de cons tous les deux.

Belicourt les rejoignit dans leur compartiment.

- C'est pas possible, on n'est pas encore installé qu'ils picolent déjà. Dutour et nono ont sorti le pastis et les autre sont à la bi-nouze.

- Même Mustier boit ?

- Non Alain, tu sais bien qu'il ne boit pas, mais contrairement à moi, il ne peut pas s'empêcher de rester en leur compagnie.

- S'il en plus il était comme nous, il aurait tous les défauts.

- T'es chié, toi.

La soirée passa. Alain entendit du bruit dans les compartiments des militaires du rang. Il envoya Rolland voir si ses hommes ne foutaient pas le bordel. Le maréchal des logis revint et lui rendit compte que le bordel venait du deuxième peloton. Sur ce, Defrance, Olivré et Poudret firent leur apparition.

- Alors, les hommes racontent que t'as joué les espions pendant ce séjour ? Monsieur se serait amusé à tirer les verts du nez d'un capitaine soviétique. Je crois plutôt que tu n'es qu'un sale coco et que ce sont tes pots. Si un jour la guerre se déclare, le premier obus sera pour ta tourelle ; dit Defrance.

- Primo, faudra que tu m'expliques comment tu peux savoir ce que j'ai raconté au popov car même Romain qui était là ne le sait pas, et secundo pour pouvoir me mettre un

obus dans le cul, car t'aura jamais les couilles de te mettre en face, faudrait encore que tes chars soient en état de tirer. T'as beau voler toutes les pièces détachées de l'escadron, tes chars sont des poubelles. Vois-tu, il y a deux sortes de tankistes, ceux qui aiment leur métier et ceux qui sont là car ils ont vu de la lumière. Au fait, si vous alliez calmer vos hommes qui sont au moins aussi bourrés que vous.

Un des soldats du deuxième peloton, visiblement amoché réussit à entrer dans le compartiment habituellement réservé au contrôleur et utilisa le micro pour insulter les engagés.

- Je vous encule, je baise vos femmes et vos filles, ...

Alain qui avait reconnu la voix du soldat en question alla voir si les cadres de ce

peloton faisaient quelque chose. Ils étaient tellement bourrés qu'ils auraient été incapables de trouver la voiture de leurs hommes.

- Romain tu viens avec moi ?

- J'aime pas quand t'as ce regard froid.

Tu vas faire une connerie.

- Justement tu viens avec moi pour me surveiller. Tu ne fais rien, sauf si plusieurs gars me tombent sur le râble.

Alain trouva le compartiment des contrôleurs y entra et sans rien dire assena un coup de poing dans la figure du soldat. Il prit le micro et dit : que les camarades de ce conard viennent le récupérer.

Trois appelés du peloton, parmi les moins bêtes le prirent et le couchèrent. Les soldats de Lemeunier étaient tous là au cas où quelqu'un aurait voulu s'en prendre à leur

chef. Sur ces entre faits, le capitaine Magne arriva et dit :

- Ça va Lemeunier ?

- Ça va mieux mon capitaine.

- J'ai dit aux autres chefs de peloton de remettre de l'ordre chez leurs hommes et chez leurs cadres. Bien entendu il ne s'est rien passé.

- Il ne portera pas plainte, il aurait plus mal à sa réputation qu'à sa mâchoire.

- En attendant, je ne pourrais pas le punir.

- Chaque punition le grandit aux yeux de ses camarades, là il est retombé au sous-sol.

- Faites attention à vous.

- Je suis né dans les quartiers nord de Marseille, mon capitaine. Je connais ces petites frappes, ils ne me font pas peur.

- Allez-vous coucher.

- A vos ordres.

Il n'y eu plus d'incidents et après l'arrivée de l'escadron à Saint-Wendel, le soldat qui avait reçu le coup de poing vint voir Le-meunier.

- Je peux vous parler mon lieutenant ?

- Oui bien sûr.

- Tu veux que je reste ? demanda Marquès.

- Non c'est pas la peine.

- Je suis venu m'excuser mon lieutenant, j'étais saoul et je ne savais plus ce que je disais.

- Moi je crois que vous saviez parfaitement ce que vous disiez. Dans la vie ce que l'on a le plus cher c'est l'éducation. Un jour vous aurez des enfants et vous leur

apprendrez à ne pas se comporter comme vous le faites.

- Je sais. Je tenais à vous dire que je respecte ce que vous avez fait. Personne ne vous cherchera de noises, j'ai fait passer la consigne. A votre place j'aurais agi de la même façon.

- Alors là, je me sens rassuré. Vous me protégez ? Croyez-vous que j'aurais fait ce que j'ai fait si j'avais eu peur des conséquences ?

- Je ne sais pas. Vous allez me punir ? Car si vous me punissez, je ne verrais pas ma copine ce week-end.

- Non personne ne va vous punir. Mais vous n'êtes pas pardonné pour autant. Tous les cadres de l'escadron vous ont à l'œil. Compris ?

- Oui, mon lieutenant.

- Allez, vous avez du boulot.

La journée fut longue, il fallut déparer les chars, réintégrer les armes et faire tous les comptes rendu de présence, d'absence et de casses. Ce n'est qu'après cela que les cadres mariés purent rejoindre leur famille.

Alain rentra chez lui et fut accueilli par sa fille Nathalie qui se rua sur lui. Il eut à peine le temps de jeter ses sacs au sol pour la prendre dans ses bras et l'embrasser de toutes ses forces. Elle entourra ses petits bras autour de son coup et serra aussi fort que peut le faire une enfant de deux ans. Puis il embrassa son fils qui attendait sagement son tour. Enfin, il réussit péniblement à rentrer dans la cuisine, suivi de ses enfants pour aller embrasser son épouse. Elle était restée en retrait mais s'impatientait de pouvoir étreindre

son mari. Leur retrouvaille fut emplie de tendresse. Alain aurait voulu qu'elles soient plus fougueuses, mais la présence des enfants l'empêcher de faire tout ce à quoi il avait pensé durant le voyage de retour.

- Alors ça s'est bien passé ? T'as du linge sale ? Tu veux prendre une douche ? lui demanda Dominique.

- Je t'aime ; lui répondit Alain.

- Moi aussi, va te laver.

Après une bonne douche, Alain joua un peu avec ses enfants avant de se mettre à table. Dominique avait préparé des lasagnes.

- Hum c'est bon.

- Pour dessert je t'ai fait une surprise.

- C'est quoi ?

- Si je te le dit, ce ne sera plus une surprise.

Elle lui avait fait un gâteau à l'ananas, son dessert préféré.

- Si par hasard j'ai perdu cent grammes à Berlin, je vais les reprendre.

Ils mangèrent, lavèrent Nathalie et la mirent au lit. Alain lui lut une histoire de princesse et de son prince charmant. Pendant ce temps Nicolas finissait ses devoirs et à 9h30 les enfants furent tous couchés. Dominique put à son tour prendre une douche. Alain se déshabilla et la rejoignit.

- Mais t'es fou, tu t'es déjà lavé.

- C'est pas grave.

Il lui lava le dos puis la retournant délicatement lui passa le gant de toilette sur la poitrine, le ventre et continua à descendre.

- Non, là je peux le faire tout seul.

Son excitation était visible. Dominique finit de se laver et prit le sexe de son mari dans sa main.

- Et bien, tu crois que tu vas tenir jusqu'au lit ?

Ils sortirent de la baignoire, Alain ne cessait de l'embrasser sur tout le corps. A peine s'étaient-ils séchés qu'il la souleva et l'entraîna dans leur chambre. Il arracha le dessus de lit, y déposa son épouse puis s'allongea sur elle. Cette nuit-là, ils firent trois fois l'amour, la première en douceur et les autres fougusement. Dominique ne prenait plus la pilule.

Quand le réveil sonna, Alain, toujours pas rassasié, refit l'amour à son épouse avec tendresse. Puis il se dépêcha de faire sa toilette. Dominique s'était levé, lui fit couler son café qu'il avala en quatrième vitesse. Il

s'habilla et sortit de chez eux. En route il rencontra Romain.

- Ça va ?

- Ouais et toi ?

Ils échangèrent un regard complice chacun se demandant combien de coups l'autre avait tiré, mais n'en dirent rien.

Ils arrivèrent à l'escadron à 7h30. Le rapport du matin était à 7h45.

- Qui est le margi de jour ?

- Pigeon, d'ailleurs il est dans les chambres pour voir les mecs.

- Bien.

Pigeon arriva.

- Tout c'est bien passé cette nuit ?

- Chez nous oui.

- Pourquoi que s'est-il passé dans les autres pelotons ?

- Vous savez le soldat que vous avez corrigé au deuxième peloton ?

- Oui quoi ?

- Cette nuit il a essayé de voler une voiture et s'est fait chopé par la Polizei. Ils l'ont gardé jusqu'à sept heures ce matin et il est maintenant à la gendarmerie. Les gars pensent qu'il va finir à la forteresse de Landau.

- Comme quoi, l'avantage des cons c'est qu'ils ne le sont jamais à moitié. C'est bien, ça va calmer les ardeurs de ses collègues. Allez, au rassemblement.

Nous étions vendredi et les appelés partaient cet après-midi en permission. Eux aussi avaient le droit de revoir leurs familles et leurs petites amies quand ils en avaient. Alain connaissait chacun d'eux et savait par exemple que dans son équipage à lui, tous étaient fiancés. Vincent son pilote avait déjà

programmé son mariage pour la fin du service militaire.

Le matin, ils finirent de ranger ce qui ne l'avait pas été la veille et après manger, les soldats se rassemblèrent en civil pour embarquer dans les camions qui les amèneraient à la gare.

- Profitez-bien de cette permission de trois jours. Désolé, de vous parler de ça les gars, mais est-ce que parmi vous quelqu'un a trempé son biscuit avec une pute à Berlin et sans préservatif ?

Tous se regardèrent sans surprise. Ils connaissaient le coté paternaliste mais direct de leur chef.

- Je pense que non, mais je me dois de vous répéter que si vous n'êtes pas sûr, vous devez, et là j'insiste, vous devez mettre une capote ce week-end si vous allez au canard. Le

contraire serait criminel. Bon, Berlin s'est particulièrement bien passé et je suis fier de vous. Saluez vos familles de ma part et vos copines pour ceux qui en ont.

- Pour les autres, attention aux ampoules aux mains ; rajouta Marquès.

Tous rirent un bon coup.

- Vincent le cri de guerre.

- Reishoffen, cria Vincent

- Souviens-toi. Répondirent les autres.

Ils regardèrent les appelés embarquer dans les camions accompagnés par le maréchal des logis de semaine. Celui-ci leur remettrait leur billet de train gratuit à la gare.

- On fait quoi maintenant ? demanda Romain.

- Avec les autres chefs de peloton nous avons une réunion avec le vieux. Profites-en pour finir les potentiels (*tableau récapitulant*

les kilométrages et les heures de fonctionnement des chars. Ce tableau sert à programmer l'entretien et les visites).

- Messieurs, le chef de corps a félicité les capitaines pour notre séjour à Berlin, donc je vous retransmets ces félicitations. Vous pouvez disposer de votre après-midi, profitez bien de ce week-end car dès mardi nous attaquons une autre séquence en vue du franchissement et du stade C. Vous pouvez disposer, Lemeunier restez s'il vous plait.

- J'ai quelque chose à vous rendre.

Le capitaine Magne tendit une feuille de papier à Lemeunier. C'était la punition pour dix jours d'arrêts. Cela signifiait que la punition ne serait pas inscrite dans son dossier.

- Je vais l'encadrer mon capitaine.

- Vous avez couvert un de vos hommes et même si j'apprécie le geste, je condamne le fond. Pensez-vous qu'il a compris la leçon ?

- Mon capitaine, j'éduque mes cadres comme mes hommes par l'exemple. Le maréchal des logis en question a été irréprochable durant tout le séjour et a veillé sur la troupe comme aucun de ses collègues ne l'ont fait. Au résultat, combien de mes hommes on fait une connerie ? Aucun.

- Oui, allez, bon week-end et à mardi.

Le week-end se passa simplement, Alain profita au maximum de sa famille. Le samedi ils allèrent faire les courses à Forbach. Dimanche la neige tomba et ils en profitèrent pour faire découvrir les joies de la glisse à la petite Nathalie. Assise dans une luge tirée par son père, elle hurlait de joie et si dans un

virage elle basculait et tombait le nez dans la poudreuse, elle riait encore de plus belle. Alain laissa son épouse tirer la luge et alla chercher son caméscope pour immortaliser la scène. Pendant ce temps, Nicolas faisait un bonhomme de neige.

Tout en filmant, Alain repensait à son « aventure » berlinoise et priait pour que cette joie ne s'arrête jamais à cause d'un fou qui déclencherait la guerre, d'un côté comme de l'autre.

Le lundi, Alain accompagna son fils à l'école puis passa la journée à jouer avec sa fille et à profiter de son épouse.

Le mardi au rapport du matin, le capitaine Magne prit la parole :

- Nous venons de passer une séquence intense avec notre séjour à Berlin. Mais cette

séquence est terminée et à part les éventuelles casses mécaniques à réparer, il faut tourner la page et passer à autre chose. Car après l'effort, c'est l'effort qui nous attend. Après les vacances de Noël, nous irons à Canjuers effectuer notre tir canon de stade C et en janvier nous nous rendrons à Bitche pour le franchissement. A partir d'aujourd'hui je veux que vous consacriez à temps plein à ces deux missions et avant tout au tir. Du matin au soir vous pensez tir, vous déjeunez tir, vous mangez tir, vous chiez tir et la nuit vous rêvez du tir et le week-end, chez vous, vous baisez tir. Bien entendu cela concerne essentiellement les tireurs et les chargeurs, mais les pilotes vous participerez à l'effort car il faudra conduire les chars sur le terrain de manœuvre pour l'entraînement au tir. Même le peloton de commandement et d'échelon

sera mis à contribution pour mettre en place les cibles et maintenir les chars en état. Sans oublier pendant ce temps que vous devrez préparer vos engins pour qu'ils traversent le lac d'Aspelschild sans prendre l'eau. Vous voyez, nous n'avons pas le temps de nous ennuyer alors au boulot. Je verrais aujourd'hui les chefs de peloton pour mettre au point l'emploi du temps entre les entraînements au tir et la préparation au franchissement à la piscine, au caisson et la préparation matérielle.

Le capitaine remit les pelotons aux ordres de leurs chefs respectifs. Lemeunier partit faire un footing avec ses hommes. Vincent se mit à sa hauteur et commença à le questionner sur le franchissement.

- Vous n'avez pas à vous en faire, vous commencez à me connaître maintenant, le

franchissement est une formalité. Quand vous avez passé votre brevet de pilote, là ce fut compliqué, mais conduire un char en ligne droite sous l'eau n'a rien de difficile. De toute façon vous ne verrez rien.

- Mais mon lieutenant, comment on fait pour rendre un char étanche ?

- C'est comme tout, il y a des procédures et si on les respecte, on ne risque absolument rien, mais on a le temps de voir ça. Comment c'est passé votre week-end ?

A l'issue du sport Lemeunier rentra chez lui prendre sa douche. De retour à l'escadron, il alla voir le capitaine adjoint qui lui remit l'emploi du temps de préparation au stade C et au franchissement. Cela ne trainait pas car dès aujourd'hui, il devait faire le point de la disponibilité de ses chars pour ces deux

missions. Demain, son peloton aurait à monter un tir réduit.

Lemeunier retrouva Marquès et les deux maréchaux des logis dans son bureau. Ils étaient tous hilares.

- Qu'est-ce qui vous fait rire comme ça ?

Ils ne répondirent pas mais Pigeon tourna son regard au-dessus du bureau du chef Marquès. On y voyait une photo d'un bel éphèbe courant torse nu sur la plage avec comme commentaire : MEN SANA IN CORPORE SANO. Mais en dessous on voyait nettement que quelqu'un avait rajouté quelque chose au stylo.

Alain s'approcha pour voir ce qui était écrit. Cela ne pouvait être que Romain qui avait rajouté cela : « un esprit sain dans un corps sain, c'est bien, mais une bite propre dans une bouche propre c'est mieux ».

Alain rigola.

- Tu veux que je l'enlève ? demanda Romain

- Pourquoi, c'est la vérité et moi je n'aime que la vérité. Bon est-ce que les gars sont prêts ?

- Oui, mon lieutenant, ils sont au lot de bord et nous attendent.

Le lot de bord désignait à la fois le local où étaient stockés tous les outils et le nécessaire pour entretenir les chars et ce nécessaire lui-même.

- Ok, Romain tu te souviens comment je pratique pour préparer les chars au franchissement et au tir ?

- Bé ouais, tu me prends pour une bite ?

- Propre ou sale ?

Ils éclatèrent à nouveau de rire. En descendant dans la cave, Lemeunier dit à Romain :

- Je te laisse faire, le parc à char, c'est le domaine de l'adjoint, donc le tien.

- Ça me va. Allez les gars, on prend le couvre bouche, les opercules de culasses, les testeurs de mise de feu, les pilotes vous me préparez une boîte d'un demi et une boîte de trois quart ainsi que l'outil pour tendre les chenilles, une barre à mine et une rallonge d'un mètre vingt. Pendant qu'on sera sur une tourelle, vous me ferez la tension des chenilles, vérifierez les écrous et les barres de torsion.

Ils préparèrent le tout, le mirent sur leur carriole et allèrent au parc à char. Arrivés sur place :

- Les pilotes vous me sortez les chars avec les deux margis, je vous rappelle que pour vérifier la tension, vous laisserez les panzers s'arrêter tout seul sans freiner pour ne pas que le mou de la chenille soit tout à l'avant. Une fois les chars dehors, les tireurs vous me mettez les tourelles à trois heures et les chargeurs, avec les pilotes vous me mettez en place les plaques batteries. Les chefs de char, vous me fermez les hottes.

Tout fut fait comme le voulait Marquès en moins de cinq minutes.

- Et les gars, on voit que vous avez vidés vos couilles ce week-end, ça pulse ce matin.

Ils rirent de bon cœur.

- Allez, Pigeon, vous me faites une surpression totale sur votre char et Rolland vous vérifiez les tensions avec les pilotes. Chef, tu préfères être avec qui ?

- Je reste avec Rolland.

- De toute façon après on inverse.

L'AMX30 est prévu pour combattre en atmosphère vicié par des gaz toxiques ou en ambiance nucléaire. Pour cela, il dispose d'un système de filtration qui prend l'air de l'extérieur, le purifie et l'envoie à l'intérieur du char. Celui-ci étant étanche, la pression atmosphérique à l'intérieur devient plus forte qu'à l'extérieur. Le char se « gonfle » et cela empêche d'éventuelles poussières radioactives de pénétrer dans l'habitacle. Pour savoir si un char est étanche, on ferme toute les trappes de la tourelle, on met en route le système de filtration et on voit si la pression augmente ou non à l'intérieur. Deux éléments nous l'indiquent, les oreilles qui commencent à faire mal et un manomètre de pression qui doit atteindre un niveau donné pour que le

char soit dit apte NBC (nucléaire biologique chimique). Cette méthode s'appelle faire la surpression. Une surpression totale consiste à ouvrir la trappe qui relie la tourelle au compartiment moteur, de fermer les trappes qui alimentent le moteur en air et de voir si la caisse est également étanche. Evidemment, sous l'eau, le moteur du char est alimenté en oxygène par le schnorkel.

- Ok, Rolland, je vous écoute, dans un premier nous allons vérifier l'étanchéité de la tourelle, alors par quoi on commence ?

- Il faut obstruer toutes les trappes et boucher tous les trous, mon lieutenant.

- Faisez, faisez.

- Ok, chargeur, vous fermez la trappe d'évacuation des douilles, tireur la trappe d'évacuation des gaz du canon et la trappe de la lunette. Je verrouille les trappes du

télémetre, ensuite on ferme toutes les écouilles et on vérifie.

- D'accord, mais la trappe NBC est-ce qu'on la ferme ?

- Non, sinon l'air ne peut pas rentrer.

- Et quand on sera sous l'eau est-ce qu'on la fermera ?

- Bin non.

- Bin vous coulez. Bien sûr que sous l'eau il faudra la fermer. On ne fera pas de surpression sous l'eau, sinon on prend la douche. Allez, tout est fermé ? J'enclenche le ventilateur NBC.

Et là, il ne se passe rien, on entend bien le ventilateur qui siffle, mais ni les oreilles ni le manomètre ne gonflent.

- Alors ?

- Alors, j'ai dû oublier quelque chose.

- Y a-t-il d'autres trappes auxquelles nous n'avons pas pensé ?

- Je vois pas.

- Sous le char.

- Mais bien sûr, la plaque trou d'homme et la trappe d'évacuation des eaux.

- Et quoi d'autre ?

- Heu

- Dépêchez-vous, on coule, l'eau arrive au niveau du joint de tourelle.

- J'ai pas gonflé les joints.

- Et ouais, le ministère de la défense a le regret de vous apprendre que vos fils sont morts car ils étaient stupides. Le tireur et le chargeur, vous serez vous aussi sous l'eau alors si votre maréchal des logis oublie quelque chose, vous devez le lui dire. Allez, mettez en route le compresseur et gonflez moi les joints.

La tourelle du char, le masque du canon et le tourelleau du chef de char tournent, l'étanchéité ne peut donc pas se faire par un joint classique, il y a, à ces emplacements un joint qui se gonfle. Certes on ne peut plus tirer, mais qui irait tirer sous l'eau ?

Les joints sont gonflés, mais le manomètre ne monte toujours pas.

- Alors ?

- Maréchal des logis, on n'a pas bouché le canon dit le chargeur

- Et bé quand même.

Le chargeur ouvrit la culasse du canon, mit l'obturateur en place et referma. En cas de guerre un obus ferait l'affaire, il ne faudrait pas dans ce cas oublier de retirer l'autorisation de tir. Ils remirent le système NBC en route et là, miracle, la surpression monta. Mais ce n'était pas suffisant.

- Qu'est-ce qu'on fait dans ce cas ?

- On sort, on referme les volets et on vérifie où est la fuite.

- Ok, on y va.

Ils se retrouvèrent tous sur la tourelle à chercher un filet d'air qui s'échapperait de la tourelle. Pigeon en trouva un au niveau de l'épiscope du pilote et le chargeur au niveau de son volet.

- Ok, vous me refixez l'épiscope et changez le joint du volet chargeur, après on fait la caisse.

Pendant ce temps, Lemeunier alla voir le travail de Pigeon avec les pilotes.

- Tu sais plus comment on vérifie une tension ? Lui dit Romain ? Et toi Vincent ?

Le pilote de Lemeunier pris la rallonge d'un mètre vingt, la coucha sur la chenille entre le premier galet et la poulie de tension et mesura la courbe de la chenille avec le carré de tension.

- Pas trop vite, explique aux autres comment tu fais.

- Oui chef, sur le carré de tension, il y a un gros bout carré et un petit bout carré. Le petit bout doit passer entre la chenille et la barre et le gros bout ne doit pas passer.

- Et toi, ton bout, il est passé ce week-end ? C'est un petit bout alors ?

- Et le vôtre il passe pas chef ?

- Ouais, un à un, balle au centre. T'as compris Pigeon ? Et si la tension n'est pas bonne ?

- On desserre les peignes, on retend la chenille, on resserre les peignes et on revérifie.

- T'as pas oublié quelque chose ?

- On fait le point moyen bien sûr.

- Combien de patins comprend une chenille ? demanda Lemeunier.

- Quatre-vingt-trois, mon lieutenant, répondit Vincent.

- Ça, c'est le maximum, pour une chenille neuve. Mais les patins s'étirent et les axes s'usent. Quand on ne peut plus tendre une chenille, on la détend au max et on retire un patin. Combien de patins au minimum doit comporter une chenille ?

- Quatre-vingt, dit Pigeon, fier de répondre avant tout le monde.

- Bien, encore une question, si une chenille a quatre-vingt patins et l'autre quatre-vingt-deux, est-ce grave ?

- T'as de ces questions toi, dit Romain.

- Bin ça peut arriver. Alors ?

- Non on s'en branle.

- Et bien non, il ne doit pas y avoir plus de un patin d'écart entre deux chenilles, sinon le char tirera à droite ou à gauche. En jouant sur la poulie de tension on doit se démerder pour enlever un patin à celle qui en a 82. Et si on a 80 patins et qu'on ne peut plus tendre, on en enlève encore un ?

- Non on change les chenilles mon lieutenant. Répondit Pigeon.

- Bien. Bon je retourne sur le char de Rolland, mais je vais pas lui rouler un patin.

- Tu me l'enlève de la bouche.

- Propre ou sale ?

- Alors, Rolland, on en est où ?

- La pression est montée au max, mon lieutenant.

- En temps normal, je vous aurais fait confiance les yeux fermés, mais là il en va de la vie de nos hommes et de la vôtre accessoirement. On y retourne.

Ils vérifièrent la pression ensemble.

- Ok, maintenant on est sous l'eau, par où le moteur est-il alimenté en air ?

- Par le haricot.

- Ok, ouvrez-le.

Sur la cloison qui sépare le moteur de la tourelle appelée cloison pare feu, il y a une trappe en forme de haricot. Si on l'ouvre, une fois sous l'eau, l'air arrivant par le schnorkel pourra alimenter le moteur Hispano Suiza de 680 chevaux.

Une fois le haricot ouvert, le manomètre de pression chuta et Lemeunier et Pigeon eurent mal aux oreilles.

- J'ai oublié de vous le dire mais à chaque fois, il vaut mieux arrêter le système car à force on va se bousiller les tympans. Bon il y a visiblement des fuites au niveau de la caisse. On y retourne et on cherche.

Ils sortirent de la tourelle et reprirent leur chasse aux fuites.

- Vous aviez fermé les hottes ?

- Affirmatif.

- On vérifie quand même.

Ils ouvrirent la porte arrière et vérifièrent que les hottes qui alimentent les filtres à air soient bien fermées. Ensuite ils passèrent sous et sur le char le char, constatèrent qu'il manquait des boulons sur les trappes de visite. Une fois tout ça remis, ils retournèrent

dans la tourelle, refirent une surpression et constatèrent que c'était bon.

- Et d'un, plus que trois.

Ils firent la même chose sur les trois autres chars et le soir venus furent ravis d'avoir leurs quatre chars disponibles pour le franchissement. En même temps, Lemeunier avait fait vérifier les mises de feu des canons et tous étaient également aptes au tir.

Avant de quitter le parc à chars, Lemeunier s'adressa à son peloton.

- Bon vous nous connaissez le chef et moi-même. Ce que nous avons fait cet après-midi est la plus facile et à mes yeux la plus intelligente façon de préparer des chars au franchissement. Vous allez voir les autres pelotons démonter tous les épiscopos, toutes les trappes, mettre des joints neufs, gratter et repeindre les logements des joints, graisser les

joint. Non seulement c'est un gaspillage de temps et d'argent, mais en plus c'est criminel. Premièrement sur les joints des évêques et sur les trappes il y a de la boue séchée et la boue ça colmate. Rassurez-vous, même sous l'eau, elle ne partira pas. Il faudrait un Kärcher surpuissant pour décoller cette boue. Deuxièmement, un joint neuf, graissé, dans un logement gratté et repeint va se retourner sous l'eau à cause de la pression. Ils vont bosser comme des cons et ils prennent le risque de couler leur char. Et tout l'argent que va coûter ces joints neufs, nous ne l'auront plus pour d'autres pièces détachées. Mais bon, je vous dis cela pour que vous ne vous inquiétiez pas mais je vous demande de ne pas répéter ce que je viens de vous dire à vos camarades des autres pelotons. OK ?

- Oui mon lieutenant.

- Au moins, pendant qu'ils bosseront comme des cons, nous on jouera au foot. Rajouta Romain.

- Allez, on rentre. Demain rassemblement en combinaison de travail, on va faire un tir réduit.

- C'est quoi, mon lieutenant ?

- Vous verrez.

Le lendemain, après le rapport, le peloton alla au parc à char, prit un engin et se dirigea vers le stand de tir réduit. Pendant que les pilotes faisaient cela, Lemeunier avec les tireurs et les chargeurs perçurent à l'armurerie une mitrailleuse de 12,7, une de 7,62 et quelque chose qui ressemblait à une carabine mais qui n'en été par forcément une. Pourtant ça y ressemblait.

- C'est quoi mon lieutenant, demanda le tireur ?

- Vous verrez.

Ils se rendirent au stand de tir.

- Romain t'as déjà monté un tir réduit ?

- Non et comme j'ai mon CT2 (certificat technique du 2^o degrés, examen de chef de peloton) l'année prochaine, je suis impatient que tu me montres.

- Le chef Marquès qui est impatient d'apprendre, j'aurais tout entendu.

- Et ouais, tu m'as donné de bien mauvaises habitudes.

- Ok, les gars, il existe plusieurs systèmes de simulation de tir canon, car on ne peut pas apprendre en tirant des obus qui valent vingt mille francs chacun. Donc dans l'ordre décroissant d'importance il y a le simulateur de tir peloton, ou STP, que nous

ferons à Canjuers, le DX 150, le tir réduit à distance réelle qui consiste à mettre une carabine de 12,7 dans le canon du char et le tir réduit à distance réduite, que nous allons faire aujourd'hui. Nous avons donc perçu une carabine de 22 long rifle, qui connaît le calibre ?

- 5,5 je crois ; dit le tireur de Lemeunier.

- Exact, donc on met une carabine de 5,5 dans le canon et on tire à vingt-cinq mètres. On s'entraîne de façon réelle pour les tireurs et les chefs de chars et on fait croire au télémètre que les cibles sont à 2000 mètres.

- Et tu fais ça comment ? demanda Romain.

- On va le faire ensemble. Dans un premier temps, on va mettre la carabine dans le canon.

Romain et Lemeunier entrèrent dans le char, le premier au poste du chargeur et le

second à celui du chef après que le tireur ait pris sa place.

- Comme tu vois, la carabine est munie d'une collerette au calibre du canon. On la rentre simplement ; Marquès la mit en place ; et on serre la bague là à l'arrière. Maintenant, on va simbloter (régler la lunette du tireur pour la faire coïncider à la carabine). Tu enlèves la culasse de la carabine et en visant à travers le canon tu guide le tireur jusqu'à ce que tu vois une cible.

Romain guida le tireur qui tournait la tourelle et montait ou baissait le canon à l'aide des manivelles.

- Ok, stop, on est dedans.

- Bien, tu vas passer au tireur et régler la lunette.

Ils s'exécutèrent.

- Les gars, à partir de maintenant, vous considérez que le char est une arme, donc personne ne passe devant la caisse. Les maréchaux des logis, vous contrôlez, et vous faites faire du démontage remontage 12,7 et 7,62.

Les hommes avaient l'habitude de ces longues périodes d'attente, c'était la vie d'un peloton de char. C'est pour cela qu'à chaque exercice il y avait des « ateliers annexes » pour les occuper tout en maintenant leurs savoirs faire.

- Tu m'avais pas dit qu'on allait toucher aux réglages de mon char.

- Pourquoi crois-tu qu'on n'a pas pris le mien et puis ça te fera un bon exercice quand il faudra le re régler.

- Ok, tu affiche 1700 mètres.

- Comment tu sais ça ?

- Je l'expliquerais à tout le peloton ensemble.

- Reçu chef, à tes ordres chef.

- J'aime bien quand tu es docile.

Marquès, à l'aide de la clef à œil de vingt-deux desserra les boulons de la lunette, régla le réticule et resserra le tout.

- Tu dépointe et tu re pointe et on vérifie.

Alain sortit la tête, demanda à son pilote de se mettre aux manches et de démarrer le char. Ayant constaté qu'il n'y avait plus personne devant ni sur le char, mit le drapeau rouge signifiant qu'un tir allait avoir lieu et introduisit un chargeur de 5 cartouches de 22LR.

- Le char 1700.

- 1700 ; répéta Romain. Prêt.

- Feu.

Marquès tira et vit dans sa lunette la petite cible métallique bouger à l'impact. Alain pointa une autre cible avec sa poignée prioritaire, calculât la distance à l'aide du télémètre et annonçât :

- Le char pointé 1400.

- 1400 ; prêt.

- Feu

La cible bougea encore une fois, il pointa une autre cible visiblement plus prêt ;

- Hausse de combat feu ; (sans entrer dans les détails de balistique, lorsqu'un char ennemi est en dessous de 1100 mètres de distance, le chef de char annonce « hausse de combat » et le tireur sait qu'il doit alors afficher 1100, mais viser le pied de la cible. Ainsi de 0 à 1100 mètres, il fera but. C'est une procédure d'urgence car à cette distance un char ennemi est très dangereux).

Marquès modifia sa hausse à 1100, visa la cible au pied et fit feu immédiatement.

Ils recommencèrent jusqu'à épuisement du chargeur de 5 cartouches.

- Ok, le tir est réglé. Alain sortit la tête et dit : rassemblement du peloton.

- Bon, les gars, vous avez compris le principe, nous allons effectuer un tir réduit. Pour les tireurs, c'est pas compliqué, vous affichez la hausse que vous indiquent vos chefs de char et vous tirez, les chargeurs, pour simuler votre boulot, vous armerez la carabine entre chaque tir et n'oublierez pas de remettre l'autorisation de tir, les pilotes vous serez aux manches avec votre équipage même si votre rôle de limite à cela, quant aux chefs de char, vous télémétrez les cibles et vous ajoutez deux zéro à la distance que vous

trouvez. Donc si vous mesurez 17 mètres cela fait, Pigeon ?

- 1700 mètres mon lieutenant,

- Voilà, bien. Vous effectuerez un premier tir sans chrono sur cinq cibles, puis on corsera un peu l'affaire et vous aurez une séquence type stade C avec une cible à la hausse de combat à toucher en moins de dix secondes puis trois autres cibles à descendre en moins d'une minute. Les chefs de char, je serais sur la tourelle, vous voyez le numéro sur les cibles, je vous les donnerais au hasard. Compris tout le monde ?

- Oui mon lieutenant.

- Tant que vous ne descendez pas en dessous de ce chrono, vous recommencez. Romain c'est toi qui me désigneras les cibles quand ce sera mon tour.

- Je vais pas te faire de cadeau.

- Tu veux dire qu'on pari la binouze ce soir au PZ (point zéro, appellation du bar cadres de l'escadron) ?

- Mais ça me paraît évident. Rolland, t'as de l'argent sur toi ?

- Pourquoi Rolland, tous ceux qui feront moins que moi paieront leur coup. Heureusement que je ne bois que du coka.

Les appelés rirent.

Le tir se déroula très bien, le seul équipage à réussir dans les temps du premier coup fut celui de Lemeunier, mais il fit recommencer quand même son tireur car rien ne vaut l'entraînement. Le tireur d'Alain était un branleur, limite fainéant mais il avait un don. Alors que les autres tireurs devaient pointer leur canon pour tirer, celui-ci arrivait à toucher sa cible alors que la tourelle tournait encore. C'était à l'encontre de la doctrine,

mais Alain ne voulait pas l'emmerder avec cela. S'il touchait la cible c'était le plus important.

- Ok, les gars, on va manger, on laisse le char et le matériel sur place pour les autres pelotons cet après-midi.

- Quoi ? Tu veux dire que les autres conards vont monter sur mon char ?

- Ne fais pas semblant d'être surpris, tu sais très bien qu'on ne peut pas régler un tir entre chaque peloton.

- Il y a des jours où j'en ai marre d'être ton adjoint. Comme tu sais faire, c'est toujours à toi que le vieux demande de monter les tirs.

- Ouais, mais c'est pas comme ça que les autres vont apprendre. Il n'y a pas que toi qui passe le CT2 l'année prochaine. Poudret et

Dutour auraient pu venir voir comment ça se monte.

- T'inquiète, il y a une option bière au CT2.

- Bon Rolland, avec votre équipage vous assurerez la garde entre midi et deux. Vous savez pourquoi ?

- Parce qu'on a été les plus mauvais.

- Et oui, tout se paye. Le peloton aux ordres du maréchal des logis Pigeon pour rentrer à l'escadron. Bon appétit les gars.

- Bon appétit mon lieutenant.

L'après-midi, ils se rendirent à la caisse à sable. Comme son nom l'indique dans une salle d'instruction du régiment il y a une caisse, qui ressemble plutôt à un grand billard, remplie de sable. Cette caisse permet de reconstituer toute sorte de terrain pour que

les militaires puissent jouer à la guerre avec des chars modèles réduits. En l'occurrence, la caisse en question était la réplique parfaite du champ de tir de Lagne à Canjuers ou allait se dérouler le stade C. Tout y était, les pistes à char, les emplacements des cibles et même celui de la cible mobile tant redoutée. Il ne manquait ni le dénivelé, ni même les arbres et arbustes présents sur zone. Cet apprentissage devait permettre aux chefs de chars et aux tireurs de reconnaître au premier coup d'œil leur secteur de tir quand ils seront sur place.

L'adjudant-chef Metzger, le maître de tir du régiment commença par faire une présentation du champ de tir.

- Bon, comme vous voyez, vous avez au premier plan Po (zéro), la position de départ, celle où vous allez préparer vos chars et

embarquer les munitions. Ensuite les quatre pistes qui partent vers la première position de tir, P1. De la gauche vers la droite, en bleu, l'adjoint, en vert le subordonné 2, en rouge le chef de peloton et en jaune le subordonné 1. Si le sub 2 est encadré par l'adjoint et le chef, ce n'est pas par hasard, c'est le plus jeune et on considère que s'il rate une cible un des deux autres peuvent la traiter.

Là on est à P1, et là l'emplacement des cibles potentielles. Se lèveront ici sept cibles prioritaires et quatre cibles secondaires. Les tireurs, c'est quoi la différence ?

- Les prioritaires sont les chars et les secondaire les VCI (véhicules de combat de l'infanterie). Répondit Daniel le tireur de Le-meunier.

- Bien, tu es le tireur du chef de peloton ?

- Oui mon lieutenant.

- Saches que parmi les quatre tireurs, s'il y en a un qui doit savoir tirer seul sans l'aide de son chef de char, c'est toi. L'adjudant Lemeunier aura suffisamment à faire à commander le tir.

- Ne vous inquiétez pas, je sais faire deux choses en même temps lui dit Lemeunier.

- Bon, on verra le détail des différentes cibles plus tard, on va vers P2.

- Permettez mon lieutenant, le coupa Lemeunier, avec quoi on tire les chars et avec quoi on tire les VCI ? Bernard ?

- On tire les chars au canon de 105 et les VCI à la 12,7, répondis Bernard le tireur de Marquès.

- Ok, et les chargeurs, vous vous branlez les couilles pendant qu'on bosse ? Djamel ?

- Bin nous on met les obus et on approvisionne la 12,7, mon lieutenant.

- Oui, mais à travers votre épiscopo, vous cherchez les fantassins à 300 mètres, car on aura aussi à tirer à la 7,62. Continuez maître.

Lemeunier aimait à se moquer de l'adjudant-chef Metzger depuis que ce dernier lui avait fait les cours sur le tir quand il préparait l'examen de chef de peloton. Metzger ne cessait de dire à Lemeunier et ses collègues : « moi je m'en fou, le CT2 je l'ai déjà ». Aubert l'avait menacé et lui avait dit que s'il répétait encore cette phrase il lui foutrait son poing dans la gueule. Le lendemain Aubert et Lemeunier avaient ramené des gants de boxe et quand Metzger avait redit : « moi je m'en fou, le CT2 je l'ai déjà », ils l'avaient coursé dans les couloirs du bâtiment instruction et lui

avaient bourré la gueule de coup de poings. Pas trop fort, c'était quand même un supérieur.

Depuis cet incident, l'aura de l'adjudant-chef Metzger s'était quelque peu émoussée. Lemeunier avait d'ailleurs toujours pensé qu'il n'avait rien à faire comme maître de tir, cette place étant dévolue normalement au meilleur chef de peloton sous-officier du régiment. C'était en quelque sorte une récompense pour bon service. Dans le cas présent Metzger n'avait pas été un si bon chef de peloton que cela, mais avait su se placer auprès des chefs.

- Bon à P2, vous aurez neuf cibles prioritaires et cinq secondaires.

- Comment on différencie ces cibles mon lieutenant ? demanda Daniel.

- Les chars sont des cibles vertes de 3 mètres sur trois avec un gros rond blanc simulant le canon et les VCI des cibles vertes de 2m50 sur 2m50 avec deux carrés blancs simulant les vitres du véhicule. Lui répondit Lemeunier. C'est bien de demander. Les autres vous êtes réveillés ?

- Oui mon lieutenant.

- Si ça va pas, on remplace le foot de demain matin par un parcours du combattant.

- Non, non, on est réveillé dit Djamel.

- Enfin, à P3, en fonction du nombre d'obus qu'il vous restera, la tour lèvera entre 10 et 12 cibles prioritaires, plus la cible mobile. Je vous rappelle que la cible part à 1800 m, avance à 15 km/h et arrive à 2500 m. Chaque char devra avoir conservé un obus pour tirer sur la mobile.

- On doit tous tirer dessus ? demanda Bernard.

- Et oui, tous les tireurs devront bosser comme des malades pour apprendre à tirer sur une cible en mouvement et qui s'éloigne.

- Je préfère être à ma place, dit Djamel.

- Non car si le tireur rate la cible, les chargeurs vous débarquez avec un obus et vous allez à pied faire un trou dedans, répondit Marquès.

- Vous plaisantez chef ?

- Là oui, mais si un tireur rate la mobile, c'est dans son cul que je lui mettrais l'obus.

- Bon si vous avez finis vos conneries on peut continuer, reprit Metzger. La tour lancera la mobile quand elle veut et ne vous préviendra pas. A vous, Lemeunier, de mettre un de vos subordonnés dessus pour donner l'alerte.

- Quand j'étais adjoint, c'est moi qui le faisait, alors Marquès tu auras un œil dessus. Donc Bernard, vous devez connaître les séquences en P3 par cœur car votre chef n'a que deux yeux.

- Oui, mais une grosse bite.

Tout le monde éclata de rire. Alain laissait Marquès déconner car cela décontractait le peloton et les hommes aimaient cela.

- Bon on peut continuer ? demanda Metzger. Lemeunier, je vous laisse définir votre PCO et vos secteurs pour chacun de vos subs.

- Les gars, vous vous souvenez quand on était sur l'aéroport de Tegel à Berlin. Je vous donne le point central d'observation et avec vos chefs, vous définissez vous-même vos secteurs et on en discute. A P1 le PCO est

le carrefour de piste là, à P2 c'est la bergerie, et à P3 la butte centrale de la mobile.

Les chefs de char et les tireurs, avec la participation des chargeurs décidèrent quel secteur ils couvriraient.

- Allez, on fait le point. De la gauche vers la droite, Romain sur P1 tu couvres quoi ?

Chaque équipage donna son secteur. Lemeunier était content car ils avaient bien compris qu'il fallait que les secteurs soient croisés.

- Ok les gars, c'est bien. Si une cible se trouve dans un secteur couvert par deux chars, c'est celui de gauche qui est prioritaire. S'il ne peut la traiter il le dit rapidement. Par exemple Bleu a quatre cibles dont une commune avec Vert, il annonce : « vert gauche à toi ». Compris ?

- Oui mon lieutenant.

- Dans ce cas, vert traite ces cibles propres et la gauche en dernier. Je veux que vous traitiez en priorité les cibles du centre vers la droite et vous prenez à l'extrême gauche que si vous le pouvez ?

- C'est pas un peu compliqué ? demanda Metzger.

- C'est ma décision, de cette façon, on ne risque pas de faire un doublé.

- Ok, la prochaine séance nous ferons des séquences et on verra si ça tient. On fait un rappel des scores. Vous partirez avec 8 obus chacun, soit 32 en tout, 200 12,7 et 200 7.62.

Chaque cible prioritaire rapporte 25 points, 15 points les secondaires et 5 les fantassins. La mobile rapporte elle 40 points, soit 160 si les quatre chars la touche. En plus

vous aurez 30 points par position si vous abattez les cibles en dessous de la minute. Soit un total de 1200 points. Vous serez classés A (alpha) si vous faites plus de 900 points, B (bravo) de 700 à 895 et C si vous faites de 695 à 500 et D (delta) si vous faites moins de 500 points. Ça veut dire que pour être A, vous devez, par exemple abattre 3 mobiles, 24 chars, 10 VCI et un bonus de 30 points. Donc vous avez le droit de rater 1 mobile, 3 chars, 5 VCI et ne pas traiter les fantassins. C'est un choix.

- Mon choix à moi est de traiter le maximum de cibles, les fantassins apparaitrons obligatoirement après les séquences chars et VCI. Les pilotes de Canjuers connaissent les parcours par cœur, alors les chefs vous mettez les pilotes dans la poche. C'est pas compliqué, ce sont tous des marseillais, alors

vous ne les brusquez pas et vous ne critiquez pas l'olympique de Marseille.

Les tireurs, rappelez-vous que c'est le seul Stade C que vous ferez dans votre vie, alors éclatez-vous, je veux que vous soyez concentrés, mais sans stress et avec l'envie de prendre du plaisir. Des questions ? Non ? Ok, le peloton aux ordres du maréchal des logis Pigeon. Demain rassemblement à 6h00 pour les pilotes avec le chef Marquès et moi-même. Les tireurs aux ordres du Maréchal Pigeon rejoindront à pied à 7h30. Les chargeurs vous serez aux ordres de l'adjudant d'escadron pour mettre en place les cibles à 6h00 aussi.

Le lendemain, Lemeunier, Marquès ainsi que Poudret et Dutour se rendirent au parc à char avec les pilotes.

- Tiens vous êtes là les nazes ; dit Romain à Nono et Dudu.

- Ouais, je vais leur apprendre à monter un tir avec le DX 150, répondit Lemeunier.

- C'est pas à Metzger de nous l'apprendre ? dit Poudret.

- Tu préfères ? Je retourne me coucher.

- Non je déconne, je suis sûr que tu nous l'apprendras mieux que cet abruti.

Les moteurs chauds, les chefs embarquèrent et ils rejoignirent le Schaumberg, une colline où ils allaient s'exercer au tir canon à l'aide du simulateur DX 150.

Le Schaumberg était un piton d'où l'on pouvait observer la vallée de la Sarre. La légende voulait qu'Adolf Hitler ait dormi là, la veille de son entrée en France. Mais Hitler en Allemagne, comme Napoléon en France semblait avoir dormi partout, donc Alain n'y

croyait pas. Néanmoins, c'était impressionnant de voir qu'Hitler faisait encore fantasmer l'allemand moyen.

Arrivés sur place Alain prit les jeunes chefs dans le char chef de peloton.

- Poudret tu te mets au tireur, Dutour, au poste du chef et Romain avec moi on se met au poste chargeur. Je vais vous montrer la programmation du DX.

Bon, le principe du DX 150 est simple. Le boîtier que vous voyez là enregistre la position en site (haut, bas) et en azimut (direction) du canon. Au moment où vous appuyez sur la mise de feu, si la position du tube est la même que la position programmée pour la cible que vous visez, il enregistre le but. Donc on va programmer le simulateur.

- Papa Charlie, levez les cibles.

Alain demanda par radio à ce que le chef du peloton PC lève toutes les cibles mises en place sur le terrain devant eux. Les cibles se levèrent.

- Poudret tu vises la première, Dutour tu la télémètres.

- 1400 mètres annonça Dutour.

- Ok regardez-moi, j'ai un plan avec l'emplacement de toutes les cibles, donc sur la console du DX je tape sur « prog ». La première donnée est le numéro de la cible, je tape 1 ; distance : 1400 ; site du canon ; 12 degrés, azimut 1600 millièmes ; ensuite j'appuie sur entrée.

Poudret, tu vas pointer successivement le haut, le bas, le bord droit puis le gauche et je rentrerais les données.

On vérifie ? Poudret tu dépointes et tu re pointes mais avant cela tu dérègles la distance. Ok, Dutour re télémètres.

- Toujours 1400.

- 1400 prêt ; dit Poudret

- Feu.

Poudret appuya sur la mise à feu et rien ne se passa.

- Romain t'as pas mis le coup de poing.

Marquès appuya sur la sécurité de mise à feu et dit :

- Paré 1.

Poudret appuya à nouveau sur la mise à feu et la console du simulateur afficha : but.

- Vise volontairement plus bas.

Poudret s'exécuta et la console annonça : pied.

- Là Dutour, tu annonces quoi ?

- Tu me prends pour un con ou quoi ?
Je fais un bon de hausse et j'annonce 1500.

- Non je ne te prends pas pour un con, quand tu passeras le CT2 tu auras l'impression de ne plus rien savoir et ce qui te semble évident aujourd'hui ne le sera plus à Saumur. Alors, la répétition et le drill sont les seules choses qui feront que tu n'oublieras pas le jour J.

- T'as raison excuses moi.

- Un bon de hausse est obligatoirement de 100 mètres sinon, ...

- Petit bon petit con ; dirent les trois élèves en même temps.

- Pour la mobile on fait la même chose, on appuie sur mobile sur la console, on entre les données au départ, les données à l'arrivée et la vitesse. La mobile sera le camion que vous voyez là-bas, vous vous mettez deux par

deux et vous me programmez les 20 cibles sur chaque char. Dans une heure les tireurs arrivent et on commence les séquences de tir.

Les tireurs et les chargeurs arrivèrent tandis que les pilotes et les quatre sous-officiers prenaient un café bien mérité. Metzger, le maître de tir prit la parole.

- Bon le peloton de l'adjudant Lemeunier, vous allez effectuer vos premières répétitions au simulateur à distance réelle. Une fois le contrôle radio effectué par le chef de peloton j'annoncerai : P1 observez, là je lève des cibles à la mode Stade C. Chaque char aura entre deux et trois prioritaires à traiter. Vous observez, rendez compte, mais vous n'ouvrez pas le feu tant que je ne donne pas l'autorisation. Vous verrez trente secondes ça passe très vite. Une fois les cibles de P1 abattues ou pas, elles redescendront au bout

d'une minute trente, nous passons à P2, là, dès que les cibles apparaissent vous avez l'autorisation de tir. Le chrono démarre instantanément. Idem à P3, rappelez-vous qu'à P3 la mobile partira. Pour les résultats, je vois les mêmes choses que vos simulateurs. Des questions ?

- Pas de question, dit Lemeunier. Une chose que nous n'avons pas dit hier, les chargeurs, vous simulerez le rechargement en ôtant et en remettant le coup de poing. C'est vous qui assurerez le comptage des obus, donc vous n'annoncez pas « paré », mais « paré un » ; « paré deux », etcétera. Entre chaque position vous annoncez le nombre d'obus restants, quand il ne reste que trois obus, vous annoncez « trois obus », puis « deux obus », puis « un obus ». C'est très important, vos chefs de char comptent sur vous.

Les chefs de char, vous me gardez un obus pour la mobile, même si vous avez un T72 à mille mètres devant vous. Vous vous ferez engueuler par le vieux, mais vous rapporterez quarante points au lieu de vingt-cinq. C'est con, mais c'est un jeu, donc on joue. Compris ?

- Oui mon lieutenant.

- Embarquez, dès que prêt les chefs de char vous mettez le fanion vert.

Ils montèrent dans les engins, les pilotes démarrèrent les moteurs, les tireurs, l'hydraulique de la tourelle et l'adrénaline monta. Quand tous les fanions verts furent visibles, Alain dit :

- Les rouges ; contrôle radio :

- Jaune ;

- Vert ;

- Bleu ;

- La tour ici rouge Po prêt.

- Rouge déplacez-vous vers P1.

Le peloton effectua une séquence complète identique à celle qu'ils auraient à Canjuers. Cette première se déroula plutôt pas mal.

- Ok les gars, débarquez dit le capitaine Magne.

Lemeunier rassembla le peloton le mis au garde à vous et dit :

- Peloton rassemblé à vos ordres mon capitaine.

- Repos, alors comment avez-vous senti ce tir ?

- Chaque chef de char dans l'ordre ; Bleu ?

- Bé moi ça a été j'ai fait huit buts, dont la mobile, dans les temps, je crois. Vert a bien réagi quand j'ai eu quatre cibles sur P2.

- Vert ?

- Je n'ai fait que six buts, mais j'ai eu la mobile. J'ai redoublé une cible sur P1, c'est très stressant.

- Vous n'avez encore rien vu ; dit Le-meunier ; à Canjuers nous aurons des obus et dans la réalité, l'ennemi tirera aussi. Mais vous avez très bien fait de redoubler. On a toujours plus vite fait de retirer sur la même cible que d'en changer. Et j'ai raté une cible moi aussi. Vous m'avez mis une cible à 2500 et une à 2700, vous êtes un enfoiré mon lieutenant.

- Je sais, répondit Metzger.

- Jaune ?

- J'ai fait sept buts dont la mobile, je n'ai pas eu plus de cibles.

- Vous avez pris celle que j'ai ratée, c'est une excellente initiative. Alors pour vous comment c'était, mon capitaine.

- Vu de l'extérieur, je ne peux qu'être satisfait, le réseau radio était parfaitement maîtrisé, les tirs ont fait but quasiment à chaque fois. Je ne crois pas que ce sera toujours le cas, mais aujourd'hui c'était bien. Metzger, le bilan ?

- Je ne suis pas toujours d'accord sur la façon de tirer de ce peloton, mais je dois bien avouer que si ce n'est pas académique, c'est efficace. Nous reviendrons en salle sur les réactions de chaque char mais si vous faites la même chose le jour du tir, en comptant des points moyens pour les VCI que nous n'avons pas joué aujourd'hui, vous serez classé Alpha.

- Yes ; dit Djamel ; on est les meilleurs.

- Aujourd'hui je veux faire passer tous les pelotons, mais les prochaines fois vous ferez plusieurs séquences et avec des VCI. Aux ordres de l'adjudant Lemeunier.

Le peloton rentra au régiment à pied. Lemeunier analysa la séance en direct avec chacun des chefs de char et des tireurs. Les chargeurs avaient tous parfaitement jouer leur rôle. Même les pilotes s'étaient pris au jeu.

Cette première semaine, les entraînements s'enchainèrent. Les pelotons avaient tour à tour, tir réduit, caisse à sable ou DX 150. Donc une demi-journée sur quatre, le peloton était censé préparer ses chars au franchissement et faire l'entretien courant. Lemeunier en profitait également pour faire du

sport et former ses hommes à l'identification des matériels soviétiques.

Le capitaine Magne convoqua Lemeunier dans son bureau.

- Mon adjoint est inquiet Lemeunier.

- Cela m'attriste mon capitaine, quelle est la cause de cette inquiétude ?

- Alors que les autres pelotons passent leurs temps libres au parc à char à préparer le franchissement, vous vous faites du sport ou vous disparaissiez en salle rens.

- Et alors mon capitaine ?

- Alors, vos chars sont prêts ?

- Affirmatif, mes quatre chars sont aptes au franchissement et après la préparation au stade C, il me faudra certainement une journée pour révérifier l'étanchéité, mais pas plus. Mes hommes ne sont pas des commandos parc à char mon capitaine. Un bon

tireur doit connaître les chars sur lesquels il tire et un chargeur ou un pilote doit avoir une bonne condition physique.

- Je comprends, mais si un de vos chars coule, je ne vous raterais pas.

- J'espère bien, mais si un de mes chars coule, ce ne sera pas à cause d'une mauvaise préparation technique mais à cause de la faute d'un chef de char qui aura passé plus de temps à manier le chiffon qu'à apprendre son métier.

- Je ne pourrais pas vous couvrir tout le temps Lemeunier.

- Je ne vous le demande pas, mon capitaine. Si j'ai tort je serais le premier à l'avouer.

- Je sais, disposez.

La semaine suivante, l'entraînement au franchissement commença par un stage en piscine. Dès six heures du matin les pelotons étaient au bord du bassin. Les équipages disposant d'une bouteille d'air comprimé au cas où le char coulerait, devaient apprendre à respirer sur cette bouteille. Pour certains, ils devaient apprendre tout simplement à vaincre leur peur de l'eau. Les exercices consistaient à retenir sa respiration, à respirer par la bouche sous l'eau avec un embout de bouteille d'air, à retirer et remettre cet embout, à respirer à deux puis trois sur une seule bouteille, et ainsi de suite. Tous les cas d'incidents étaient possibles sous l'eau et ils devaient avoir été tous prévus pour qu'ils ne se transforment pas en accidents. Le dernier jour du stage, qui dura deux semaines, fut couronné par une épreuve éliminatoire.

Chaque homme, du capitaine au dernier soldat dut sauter dans l'eau en apnée, récupérer une bouteille au fond de la piscine, mettre l'embout dans la bouche et attacher le harnais. Ensuite à quatre mètres sous l'eau, profondeur correspondant à la hauteur du char avec schnorkel, il traversait un tube, quittait la bouteille, faisait un petit parcours en s'aidant d'une corde plombée, reprenait une autre bouteille et terminait par une apnée statique d'une minute minimum.

La troisième semaine de préparation, l'escadron fit le caisson. Le caisson est une maquette de char montée sur roue. A Saint-Wendel il y avait une usine où étaient fabriqués les matériels de l'artillerie allemande. Dans les années quatre-vingt, tous les engins devaient être étanches pour franchir soit sous

l'eau, soit sur l'eau, les rivières et fleuves européens. Donc pour tester cette étanchéité, l'usine possédait un bassin avec une rampe pour y plonger les chars et VCI. Le régiment français profitait de ce bassin pour s'entraîner alors que tous les autres régiments de chars de l'armée française allaient à Mourmelon pour faire ce stage caisson. Le principe de ce stage était très simple, les équipages embarquaient dans le caisson, chacun à son poste, la maquette était descendue dans l'eau et se remplissait. Les hommes étaient équipés d'une combinaison de plongée de deux millimètres d'épaisseur bien que l'eau, en ce mois de décembre avait une température de deux degrés. La combinaison de plongée offrait une protection au froid totalement psychologique.

L'équipage de Lemeunier venait de s'équiper. Ils avaient récupéré les combinaisons glacées du peloton précédent et s'étaient déshabillés et habillés dans une tente. Comme il faisait moins un à l'extérieur, ils grelotaient en s'équipant. Ils récupèrent également une bouteille d'air pleine.

- Bon les gars, on se met à l'eau pour s'habituer.

Alain avec ses hommes commencèrent à se tremper. Ils firent entrer de l'eau entre la combinaison et la peau pour que celle-ci prenne la température du corps. Lemeunier était toujours étonné de voir des appelés faire ceci sans rechigner.

Au signal du directeur de plongée (DP), l'équipage monta dans la maquette.

- Bon les gars, premier passage, chacun à sa place, on laisse les volets ouverts et vous

mettez l'embout dans la bouche avant que le char descende ; expliqua le DP. Quand vous entendrez des coups de marteau sur le schnorkel, les plongeurs vous tireront. Vous vous laissez faire. Une fois dehors, vous ne traitez pas et on fait le deuxième passage.

Lemeunier et ses hommes entrèrent dans la maquette. Alain vérifia que chacun avait bien l'embout dans la bouche. Il fit signe avec le pouce et l'index formant un « O » comme « OK » et ses hommes répondirent avec le même geste. Alain fit le même signe à un plongeur qui était debout sur la tourelle et ils sentirent le faux char descendre.

Lemeunier n'aimait pas ce premier passage car contrairement à ce que l'on peut croire ce n'était pas le plus agréable. Les volets étant ouverts, c'est une trombe d'eau glacée qui leur tomba sur le crane.

Le char était maintenant plein, les hommes respiraient tranquillement sur leur bouteille. A chaque volet un plongeur observait que tout se passait bien. Alain regardait ses hommes et ressentait un sentiment de fierté. Ils faisaient tout ce qu'on leur demandait et gardaient un calme qui l'impressionnait. Mais il savait également qu'en ce moment-là, ses hommes l'aimaient plus que leurs parents, car si quelque chose leur arrivait dans ce char inondé, leur chef ferait tout pour les sortir vivants.

Ils entendirent des coups de marteau et sentirent les plongeurs les tirer. Le vert de l'eau devint de plus en plus clair jusqu'à ce qu'ils émergent. Ils sortirent du bassin et refirent le tour pour remonter dans le caisson.

- Deuxième passage, c'est la même chose que le premier mais les volets sont fermés.

Une fois dans la maquette, Lemeunier leur dit.

- Attention, les gars, avec les volets fermés, vous allez sentir la pression monter. Il ne faudra pas oublier de décompresser vos oreilles.

Le char descendit et comme l'avait dit leur chef, les hommes sentirent, au fur et à mesure que l'eau montait que l'air restant dans la maquette était compressé. Lemeunier attendit que l'eau lui arrive au menton pour mettre l'embout dans la bouche.

- Troisième passage, idem mais vous mettez l'embout dans la bouche quand vous entendrez un coup de marteau. Un plongeur

entrera avec vous dans la tourelle pour vérifier.

- Ok, vous respirez comme on l'a appris à la piscine, vous sur ventilez et vous attendez le dernier moment pour prendre une bonne respiration. Ne vous inquiétez pas, le DP donnera le coup de marteau dix secondes après. Vous voyez, il y a une bouteille de secours sur le canon. Je mets la main sur l'embout, si un de vous a un problème, il me prend la main et je lui donne l'embout ; OK ? leur dit Lemeunier.

- Ok

Le troisième passage se passa sans encombre. Les hommes de Lemeunier en avaient fini pour aujourd'hui et se changèrent. Leurs vêtements secs leur semblèrent extraordinairement chauds. Ils purent

prendre un café et un hotdog qu'avaient apporté Herbert, le comptable.

Entre deux entraînements au franchissement, les pelotons continuaient à préparer le stade C. mais au lieu de s'améliorer, l'efficacité des équipages diminuait de jours en jours.

Le capitaine Magne décida de convoquer les chefs de peloton.

- Ma patience a des limites, c'est la troisième semaine que nous préparons le tir à Canjuers et certains pelotons n'ont toujours pas acquis les bases. Même chez vous Lemeunier le niveau baisse. Vous m'avez fait une première semaine éclatante et maintenant, si nous partions demain, vous feriez un tir de merde. Chacun à votre tour, je veux que vous m'expliquiez ce qui se passe.

- Mon capitaine ; commença le lieutenant Talbach, vous avez vu le contingent qu'on a. Qu'est-ce que vous voulez que nous fassions avec ces abrutis. On a pris les plus intelligents pour en faire des tireurs, mais les miens savent à peine lire et écrire.

- On a les hommes que l'on nous donne, vous devez faire avec. Vos chefs de chars doivent s'impliquer un peu plus.

- Parlons-en des chefs de char, dit le lieutenant Doucet, chef du deuxième peloton, ce sont des alcooliques qui ne connaissent pas leur boulot.

- Je ne vous permets pas de parler comme ça des sous-officiers, répondit Lemeunier. Vous le connaissez, vous le boulot ? Je ne vous voie pas souvent au parc à char. Alors montrez l'exemple et ça ira certainement mieux. Vous avez un très bon adjoint,

Mustier ne boit pas une goutte, mais il a besoin de vous pour s'imposer auprès des subordonnés.

- J'ai du mal, moi aussi avec mes hommes dit l'aspirant Dubreuil, ...

- Bon arrêtez de pleurnicher, le coupa Lemeunier. Le capitaine vous l'a dit nous avons les hommes qu'on nous donne, c'est à nous de les former. Mais, mon capitaine, avec tout le respect que je vous dois, vous voyez ce qu'on leur demande à nos hommes ? Ils sont dans le char de six heures du matin à pas d'heure le soir. Ils ont fait la piscine et maintenant le caisson. Ils sont fatigués, c'est tout. Je ne peux m'avancer que pour les miens, mais mes hommes sont formidables. Ils ne savent peut-être pas faire une équation du troisième degré, mais si on leur en donne l'envie, ils tireront et franchiront pour faire

plaisir à leur chef. Si vous n'avez pas compris cela, messieurs, changez de métier. Mon capitaine, c'est bientôt les vacances de Noël, ils vont se reposer et reviendront en pleine forme pour partir à Canjuers. Je préconise que les pelotons fassent un barbecue sur le terrain de manœuvre pour ressouder la cohésion et faire plaisir aux hommes. Si en plus vous pouvez leur offrir une journée de permission supplémentaire, cela les comblerait. En attendant, ils ont du chlore dans les yeux, c'est pour cela que les résultats au tir sont mauvais.

- Je vais y réfléchir.

- La démagogie n'a jamais été une méthode de commandement Lemeunier, dit Doucet.

- Démagogie ? Je vous donne rendez-vous à Lagnes pour voir qui de nous a la

meilleure méthode de commandement. Et quand je dérouille un de vos hommes, c'est de la démagogie ? La peur n'est pas une méthode non plus. Vos gars se branlent toute la journée au parc à char. Si vos chefs de char étaient avec eux, ils verraient qu'ils dorment dans les tourelles.

- Ça suffit ! dit le capitaine Magne. Je vous donnerai ma décision demain. Dégagez.

Le lendemain, Lemeunier effectua trois nouveaux passages au caisson.

- Bon, le premier passage est le même que le dernier d'hier. Et ce sera pareil à chaque fois. Vous mettrez l'embout dans la bouche quand vous entendrez un coup de marteau et chacun sort par son volet, vous êtes seuls dans la tourelle.

Ce passage se déroula sans encombre.

- Cinquième passage, on corse un peu l'affaire. On imagine que le char prend l'eau mais et que les volets du pilote et du chef de char restent coincés. Tout le monde évacue par le volet du chargeur. Le chef de char, quand je donne trois coups de marteau, vous passez par-dessus le canon, vous ouvrez le volet chargeur et vous mettez la main sur sa tête. Le plongeur touchera votre main et sortira le bonhomme. Ensuite le tireur passe par-dessus le canon, on recommence, main sur la tête et le tireur sort. Le chef de char va chercher le pilote le fait monter en tourelle, main sur la tête et sortie du gazier. Enfin le chef de char met sa main sur sa tête et on l'évacue. Tant que le plongeur ne sent pas la main, vous restez dans l'eau, alors je sais qu'elle est froide, mais vous faites travailler vos neurones si vous voulez sortir.

L'équipage embarqua et les plongeurs fermèrent les volets.

- Les gars, repérez bien le parcours. Dès que je passe au chargeur, Daniel tu viens à ma place ça ira plus vite et toi Vincent tu commence à te rapprocher.

La maquette recula, s'emplit d'eau glacée et verte. Les hommes mirent l'embout dans la bouche au moment où l'eau leur arriva au menton. Alain passa immédiatement par-dessus le canon et mis la main sur la tête du chargeur. Aux coups de marteau, il ouvrit le volet et sentit aussitôt la main du plongeur. Le chargeur sortit en battant des jambes ce qui arracha l'embout de la bouche de son chef. Lemeunier remit l'embout et prit deux respirations pour se remettre du coup de pied qu'il venait de recevoir. Il agrippa le tireur et lui mit la main sur la tête. Quand celui-ci

sortit il se recula pour ne pas prendre un autre coup. Il s'abaissa, prit le temps de décompresser les oreilles en se bouchant le nez et en soufflant. A tâtons, il trouva le pilote, le tira par le bras et ils montèrent en tourelle. Il lui mit la main sur la tête, le plongeur le fit sortir. Enfin, Alain mit la main sur sa tête. Le plongeur commença à tirer sur son bras.

Lemeunier avait eu un accident grave en stage commando plusieurs années plus tôt et souffrait de luxations récidivantes à l'épaule droite. Il ramena donc son bras sur la poitrine par réflexe et sortit seul de la maquette.

A l'extérieur, le plongeur lui fit la réflexion :

- Mon lieutenant, vous devez vous laisser faire et ne pas sortir par vous-même.

- Je vous ai prévenu, tous, qu'il ne faut pas me tirer sur le bras.

- Si votre char coule, vous aurez autre chose à penser qu'à votre bras.

- On n'est pas au franchissement réel, si je me déboîte l'épaule à l'entraînement l'équipage entier sera inapte à franchir, c'est ce que vous voulez ?

- OK, affaire réglée ; dit le DP.

Dernier passage, maintenant, le seul volet qui s'ouvre est celui du pilote. Au top, le chef de char va au poste de pilotage, ouvre son volet et fait sortir le pilote. Il remonte en tourelle, fait descendre le chargeur, le fait sortir, toujours avec la main sur la tête, remonte en tourelle, pendant ce temps le tireur est passé au chargeur, le chef fait descendre le tireur et le fait sortir. Enfin le chef de char

sera sorti par le plongeur. Vous ne sortez pas seul compris.

- Ja volhl Herr Stabsveldwebel ; répondit Alain.

- Ça ira Lemeunier ? demanda le DP

- Kein problem.

L'équipage entra dans le caisson.

- Vincent, aux coups de marteau tu mets la main sur la manette d'ouverture du volet. Quand je te rejoins, je suis ton bras et quand je te touche la main, tu ouvres le volet. OK ?

- OK.

La maquette se remplit, l'équipage mit l'embout en bouche et Alain commença immédiatement à passer par-dessus le canon. Aux coups de marteau, il se baissa, passa dans le couloir du pilote, lui toucha la main et le volet s'ouvrit. Il lui mit la main sur la tête et

le plongeur le fit sortir. Aussitôt, Lemeunier remonta en tourelle et attrapa le chargeur qu'il fit passer par le couloir. La combinaison faisait flotter les hommes, aussi ce fut avec les pieds qu'Alain poussa son chargeur. Il le suivit, lui mit la main sur la tête et il sortit. Pendant ce temps, le tireur était passé au chargeur, Alain le poussa et le suivit.

Mine de rien, il y avait deux mètres de différence entre le toit de la tourelle et le poste de pilotage. Dans la précipitation Alain ne prenait pas le soin de décompresser ses oreilles à chaque fois qu'il y descendait. Il ressentit au troisième passage une violente douleur à l'oreille droite. Il fit une pause et souffla en se bouchant le nez. La douleur passa, mais c'était un avertissement sans frais.

Le tireur sortit et Alain se mit en position pour s'extraire à son tour. Mais, il ne

trouva pas le halo lumineux qui lui indiquait l'ouverture. Il pensât qu'il était trop reculé, s'avançât mais butât contre le fond du logement. Il revint en arrière, le froid, la fatigue et l'obscurité lui provoquèrent une petite crise de claustrophobie. Il s'assit dans le fond du caisson et se forçât à respirer pour reprendre son calme. Il leva le bras gauche et trouvât le levier du volet en position fermée. Il le tirât à lui, aperçut la lumière verte et mis la main sur sa tête. Le plongeur le fit sortir.

- T'as flippé au quoi ? lui demanda le plongeur, un vieux brigadier-chef qui connaissait Lemeunier depuis plusieurs années.

- T'es qu'un connard ; lui répondit Lemeunier et grimpa à l'échelle.

- Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda Marquès.

- Ils ont voulu jouer et me faire flipper, mais rien de grave.

- A vous voulez jouer, on va jouer leur dit Romain.

Il passa avec son équipage. Le pilote sortit, puis le chargeur et enfin le tireur, mais lui ne sortit pas tout de suite. On voyait bien que les plongeurs s'excitaient et qu'il se passait quelque chose. Un haut de combinaison remontât à la surface, puis le bas, un tee-shirt blanc et un maillot de bain. Mais Romain ne sortait toujours pas. Le plongeur remontât avec la bouteille de Marquès, retournât dans l'eau mais ressortit immédiatement en se tenant le nez. Visiblement il venait de prendre une baffe. Enfin Marquès sortit, à poil, rouge mais heureux.

- Vous ne voulez plus jouer ?

- On arrête les conneries, gueulât le DP.

Romain grimpa à l'échelle à poil sous les rires généraux. Lemeunier lui tendit une serviette et un café chaud.

- T'as fait quoi.

- Je me suis coincé pour ne pas qu'ils puissent me sortir. Comme tu as vu, ils m'ont complètement dessapé, mais ils ont morflé des bourres pifs au passage. Je crois qu'il ne nous emmerderons plus. Ils ont compris la leçon.

- Bien joué.

Le mercredi, le caisson se fit de nuit. Les équipages firent un passage normal, mais dans l'obscurité totale. En fait ce passage n'avait pour but que de rassurer les hommes sur le franchissement de nuit qu'ils effectueraient à Bitche.

Chaque homme était porteur d'un cialumme, un bâton de plastique jaune emplit d'un liquide et d'une capsule de verre. Quand on tordait le bâton, la capsule se brisait et le mélange chimique s'allumait. De ce fait, le passage de nuit était plus clair que le passage de jour, car de jour, rien n'éclairait l'eau vaseuse. La principale difficulté pour certains pelotons fut de maintenir le silence.

Tout se passa sans encombre pour les hommes de Lemeunier.

Au retour à la maison, Alain après avoir embrassé son épouse, déposa le cialumme encore phosphorescent sur la table de nuit de sa fille. Il sourit en imaginant le regard émerveillé de Nathalie quand elle se réveillerait.

Le lendemain à 13h00 devait se dérouler le test qui conclurait le stage caisson. Tout équipage qui échouerait à ce test se verrait

interdire le franchissement. Au réveil Alain se leva avec une rage de dents. Ne voulant pas manquer le travail il prit rendez-vous auprès du dentiste allemand à midi.

Le docteur Schmitt l'ausculta et lui dit deux mots : « on arrache ». Alain se demanda si c'étaient les seuls mots français que le dentiste connaissait, mais la douleur était telle qu'il ne discutât pas le diagnostic.

Sans avoir mangé et la mâchoire totalement anesthésiée, Alain et son peloton arrivèrent devant le bassin à 13h00 pile. Lemeunier se demandait sérieusement s'il devait faire le test, mais il ne pouvait pas faire cela à son équipage ni à son peloton. Il devait montrer l'exemple jusqu'au bout. Mais là, il avait réellement peur que ce bout ci soit dur à atteindre et peut-être même fatal. Le DP rassemblât l'escadron.

- Voilà comment va se passer le test. On imagine, votre char coule, les plongeurs tardent à le faire sortir et les volets sont bloqués. Au bout de quinze minutes vous n'avez plus d'air, mais trente secondes après, on arrive à entrouvrir un volet et à vous faire passer un narguilé. Le narguilé est un embout relié à une grosse bouteille dans le zodiac par un tuyau de plusieurs mètres. Donc pour jouer ce scénario, vous allez être mis à l'eau, vous respirez normalement, au signal d'un plongeur, vous prenez une bonne respiration et vous enlevez votre embout. Trente seconde plus tard, il vous donnera un narguilé, vous respirez tranquillement jusqu'à ce qu'on vous sorte. S'il n'y a pas questions, vous vous mouillez et le premier peloton passe dans cinq minutes.

Les deux premiers pelotons passèrent, un équipage échouât le test et le DP refusât de les faire repasser. Tandis que le troisième peloton faisait son passage, Lemeunier et ses hommes revêtirent les combinaisons et s'immergèrent. Alain fit des essais, la tête dans l'eau d'enlever et de remettre l'embout. Il ne sentait pas sa bouche endormie, mais la trouva avec sa main. Leur tour arriva, le chef de peloton passa en premier avec son équipage.

- Commencez à sur ventiler. Rappelez-vous que vous aurez trente seconde à tenir en apnée dans de l'eau à deux degrés.

Alain parlait pour rassurer aussi bien ses hommes que lui-même.

Ils embraquèrent, le caisson plongea, ils insérèrent l'embout dans la bouche. Alain ne sentait toujours pas la sienne, mais

apparemment, cela ne le gênait pas. Un plongeur se mit devant lui, il enleva son embout et trente seconde plus tard lui tendit le narguilé dans la main droite. Alain le mit dans sa bouche. Tout allait bien, il la trouva. Le plongeur se tourna et s'occupa du tireur. Pendant ce temps, un autre plongeur se chargea du pilote. Soudain, celui qui était dans la tourelle passa par-dessus le canon et arracha l'embout de la bouche d'Alain. Il le récupéra, mais sans savoir pourquoi, n'arriva pas à le remettre. Il ne sentait plus rien. Était-ce le froid, combiné avec l'anesthésie, toujours était-il qu'il lui était impossible de trouver sa bouche. Il fit plusieurs tentatives et sentit son rythme cardiaque s'accélérer.

Il prit alors la décision de ne pas tenter de remettre l'embout en bouche et de se calmer. Il sentit que le tireur sortait, que le

chargeur aussi et c'est au bout d'une minute trente d'apnée dans de l'eau glacée que le plongeur vint le récupérer. Ce dernier ne vit qu'un homme, les yeux fermés, ne respirant plus et n'ayant pas l'embout dans la bouche.

Prit de panique, le plongeur le sortit brutalement, persuadé que c'était un noyé qu'il était en train d'extraire.

- Un toubib, vite cria-t-il en sortant de l'eau.

Alain sentit la montée, ouvrit les yeux, vit l'eau s'éclaircir et au moment où il émergea, reprit une respiration salubre.

Les secours s'agitèrent autour de lui, mais il les rassura.

- Je n'ai rien, j'étais juste en apnée, à aucun moment je n'ai perdu connaissance ni bu la tasse.

- Putain qu'est-ce que tu as foutu ? lui demanda le plongeur.

Alain leur expliqua.

- T'aurais pas dû faire le test.

- Bien sûr, et non seulement mon équipage aurait été puni, mais les autres n'auraient peut-être pas fait le test. C'est ça être un chef.

Romain lui tendit un café et lui dit :

- Je savais que t'avais des couilles, mais là ... Perso je ne l'aurais pas fait.

- Ne le répète à personne, mais j'ai jamais autant flippé de ma vie. Mais bon au pire je serais sorti sans attendre les plongeurs. Ce qui me fait chier c'est de penser que ce conard de DP en aurait profité pour me déclarer échec. Heureusement que nous sommes les derniers à passer, car je crois que je me suis pissé dessus.

Le vendredi, les appelés partirent en vacance pour Noël. L'escadron serait de service au nouvel an. Le capitaine s'adressa à eux en leur souhaitant de bonnes fêtes et bon repos mérité.

- Ne vous blessez pas, ne vous fatiguez pas, le mois de janvier sera très animé alors je compte sur vous tous.

Les hommes partis, le capitaine lâcha ses cadres et tous se souhaitèrent de bonnes fêtes de Noël. Lemeunier rentra chez lui et en fin d'après-midi, alla chercher Nicolas à l'école avec son épouse et la petite Nathalie.

Noël arriva et la famille le fêta en petit comité. A 18h00 ils allèrent à la messe donnée par l'aumônier du régiment et à 20h00, ils commencèrent les agapes. Les enfants étaient très excités et n'acceptèrent d'aller au

lit que quand leur père leur dit que le père Noël ne passerait pas tant qu'ils ne dormiraient pas. A minuit, Alain éteignit son épouse et ils allèrent se coucher eux aussi.

C'est Nathalie qui les réveilla.

- Papa Noël est passé, bredouilla-t-elle.

Les parents rejoignirent les enfants au pied du sapin qui commencèrent à ouvrir leurs cadeaux. Alain remarqua un paquet plus petit que les autres sur lequel était inscrit son nom.

- C'est pour moi ?

- Tu connais un autre Alain ?

- C'est quoi ?

- Ouvres, tu verras bien.

Alain ouvrit et ne comprit pas tout de suite ce qu'il y avait dans la boîte. « Une tétine, pourquoi elle m'offre une tétine ? » se demanda-t-il. Soudain il comprit.

- T'es enceinte ?

- Bé oui, elle est pas pour toi cette tétine.

- T'es enceinte ? C'est merveilleux ; et il se jeta sur son épouse, l'embrassa et la souleva.

Les enfants rigolaient, tout le monde était heureux.

- Je veux un petit frère ; dit Nathalie.

La semaine de repos passa trop rapidement et l'escadron assura la garde et l'alerte pendant les fêtes du nouvel an. Le capitaine Magne insista pour que les cadres réveillent avec les soldats. Après un repas amélioré, ils chantèrent tous des chants militaires au début et un peu plus paillards en fin de soirée. Lemeunier et ses cadres restèrent jusqu'à ce que chacun de ses hommes soient couchés

pour s'assurer qu'ils n'iraient pas en ville toute le bordel.

Les fêtes finies, ce fut le départ tant attendu pour Canjuers. Tôt le matin, les chefs de char, les tireurs, les chargeurs avec le capitaine et le mécanicien tourelliste, prirent le bus direction la base aérienne 128 de Frescaty à coté de Metz. Chacun emportait un sac à dos avec le nécessaire pour une semaine, et en plus les soldats portaient des sacs paquetages avec les casques radio et une lunette de bouche pour simbloter les chars de Canjuers. Les pilotes pendant cette semaine seraient à la disposition de l'adjudant d'escadron pour faire des travaux de peinture dans le bâtiment.

Arrivés à la base aérienne, les sacs furent chargés puis les hommes prirent place dans le Transal avec une musette comme

bagage à main. Un trajet en avion militaire n'a rien à voir avec un voyage avec air France. L'avion n'est pas chauffé ni pressurisé, le bruit est assourdissant et les vibrations ainsi que l'odeur du kérosène mettent les estomacs à rude épreuve. Aussi, Alain vérifia la présence d'un sac à vomi au-dessus de sa tête et demanda à Pigeon d'en faire autant pour tous les appelés du peloton. Le trajet se déroula comme prévue et ils arrivèrent donc congelés et l'estomac en vrac. Mais à la sortie sur le tarmac de la base aéronavale d'Hyères, ils eurent une surprise qui effaça les quatre heures qu'ils venaient de passer. Un F14 Tomcat du porte-avions USS Roosevelt se dressait devant eux. C'était la première fois que Lemeunier en voyait un de prêt. L'avion en question était celui du chef d'escadrille, donc blanc avec les marquages en couleurs

bien visibles, contrairement aux autres qui eux étaient en camouflage basse visibilité composé de nuances de gris.

Vu l'heure tardive à laquelle ils arrivèrent, il était prévu que l'escadron dorme à la base et ne parte sur Canjuers que le lendemain matin. Ils prirent donc leurs quartiers et sitôt après les cadres allèrent à la rencontre des équipages américains. Les contacts furent rapidement pris ainsi que des photos au pied du Tomcat. L'appareil, fleuron de l'aéronautique navale US était un chasseur de supériorité aérienne dont la seule mission était la protection du porte-avions. C'était le meilleur au monde dans son domaine et le seul à pouvoir tirer six missiles simultanément et faire mouche à plus de quatre cents kilomètres de distance.

Le soir, après que les hommes eurent mangé, les chefs de chars dinèrent en compagnie de l'escadrille américaine. Ceux qui parlaient anglais traduisaient et les autres se faisaient comprendre avec les mains. Le capitaine Magne et le lieutenant-colonel Marchal le chef du bureau opération instruction s'entretenaient avec le chef de l'escadrille et le NRO (officier renseignement) du Théodore Roosevelt. Le capitaine appela Lemeunier.

- Adjudant Lemeunier pouvez-vous vous joindre à nous ?

- A vos ordres, mon capitaine.

- Lemeunier pouvez-vous dire à nos amis ici présents ce que vous avez vu à Berlin.

- Je vais être obligé de les abattre après, mon capitaine.

Le capitaine traduit et les colonels américains rient.

- Les français, vous nous faites toujours rire avec votre manie du secret. Si vous l'avez fait ou vu, ce n'est plus confidentiel pour tout le monde.

- Mon colonel, aux Etats-Unis, quelqu'un qui aurait les renseignements que j'ai, les monnaierait, même à l'ennemi. En France on fait juste attention à ce que l'on dit et à qui on le dit.

Le NRO ne sourit plus et attendit que Lemeunier s'exprime.

- Sur le trajet entre la Frontière est allemande et Berlin j'ai vu des T64 et j'ai entendu un militaire soviétique d'un régiment de fusiliers motorisés dire qu'ils se préparaient à attaquer l'ouest.

- Avec tout le respect que l'on vous doit mon adjudant, vous ne faites pas partie de la

chaîne de renseignement et nous ne pouvons pas croire ce que vous dites.

Le capitaine Magne traduit.

- Mon capitaine, dites-lui que l'armée soviétique s'apprête à quitter l'Afghanistan grâce ou à cause de la livraison de Stinger réalisée par la CIA.

- Comment savez-vous cela ?

- Je le sais, mon capitaine, pouvez-vous traduire ?

Le capitaine traduit et malgré tous ses efforts, le NRO blêmit à l'annonce de Lemeunier.

- Ok, j'ai compris et que nous recommandez-vous ?

- Moi ? Mais je ne suis pas un spécialiste du renseignement, mais si la 10^e armée soviétique se replie d'Afghanistan et prend ses quartiers en Allemagne de l'est, je vous

conseille de rapatrier les familles américaines de Berlin. Que pensez-vous de ce SU 25 que les afghans surnomment l'avion allemand ? Et le SU 24 que vous appelez Fencer, l'escrimeur, et ces portes avions en chantier dans les chantiers naval de Novossibirsk, le Kiev et le Minsk ? L'armée soviétique est prête.

- Mais comment savez-vous tout cela ?

- Vous croyez que les français ne savent pas lire la presse soviétique ? Je reçois chez moi, la Pravda et Krasnaia svezda. Les russes sont aussi naïfs que nous, ils se vantent ouvertement de leur succès technologiques.

- Vous lisez le russe ?

- A seize ans je lisais « guerre et paix » dans le texte.

- Impressionnant. Pourquoi n'êtes-vous pas officier ?

- Parce-que chez nous, comme chez vous, les spécialistes sont les sous-officiers. Je n'aurais jamais été le meilleur chef de char du régiment si j'avais été officier.

- C'est vous qui le dites que vous êtes le meilleur, le coupa le lieutenant-colonel Marchal.

- Non c'est vous mon colonel qui m'avez désigné au dernier rallye chefs de chars.

- C'est pas faut.

- Bon merci Lemeunier, passez une bonne soirée.

Lemeunier rejoignit ses collègues et les officiers continuèrent à dissenter sur ce qu'ils venaient d'apprendre. Les américains les remercièrent et prirent congé en promettant de ne pas donner leurs sources quand ils en parleraient au commandement de la Navy.

Alain se coucha et mit son réveil à sonner à 6h30, mais à 6h00 il fut réveillé en sursaut par un vacarme assourdissant. Il ouvrit ses volets et constata que sa chambre donnait directement sur les pistes d'envol de la base aéronavale. Deux F14 Tomcat étaient en train de prendre de la vitesse et décollèrent sous ses yeux. A peine les trains d'atterrissages rentrés, les avions montèrent à la verticale prouvant ainsi qu'ils disposaient d'un rapport poids poussée égal à un, c'est-à-dire que la puissance des réacteurs était égale au poids de l'appareil. Les vingt-quatre appareils de l'escadrille décollèrent deux par deux, avec en dernier ceux du leader et de son adjoint. C'est excité comme une puce que Lemeunier alla prendre son petit déjeuner, dernier instant de répit avant une semaine bien chargée.

L'escadron monta à Canjuers en bus. Durant le trajet, tous les hommes constatèrent la différence énorme qu'il y a entre le sud de la France et l'Allemagne. Alors qu'à Saint Wendel il faisait autour de moins dix degrés, ici dans le Var le mimosa était déjà en bourgeon. En revanche, le PAF (parc automobile français) représentatif de cette région ne pouvait lutter contre les Mercedes, Audi et autres BMW qui circulaient en Germanie.

Dès l'après-midi, le peloton de Lemeunier commença les choses sérieuses dans le Simulateur de Tir peloton, le STP. Le simulateur était composé de quatre cabines reproduisant le mieux possible l'intérieur d'une tourelle de char. Le tireur et le chef de char disposaient du même pupitre, du même siège et des mêmes optiques que dans un vrai char. Les épiscopos et les objectifs de la lunette

tireur et chef étaient remplacés par des tubes cathodiques dans lesquels on voyait un paysage réel de deux villages au nord de Metz, Ampont et Aubret. Sur ce paysage apparaîtraient des chars qu'il faudrait détruire. Il ne manquait ni le bruit du moteur hydraulique, ni même celui du coup de canon et le recul sans oublier le flash et la fumée. C'était un outil formidable pour s'entraîner au tir canon sans bousiller des obus et des hectolitres de gas-oil. Les instructeurs se trouvaient derrière des consoles et lançaient des scénarios variés avec des ennemis qui avaient des réactions le plus réalistes possibles. Ce simulateur n'était pas conçu pour préparer le stade C qui conclurait la semaine, mais pour s'entraîner au combat réel.

Les équipages s'équipèrent et montèrent chacun dans leur tourelle. Les chargeurs

et les autres pelotons en attente pourraient suivre la simulation en temps réel sur une télévision ou ils verraient tout le paysage.

- Les 40 contrôle radio.

- 42 ; 43 ; 44.

- Charlie papa, ici 40, en position au point prévu, devant moi limite gauche le village de Ampont et limite droite celui d'Aubret. En mesure de freiner l'avance de l'ennemi. Les 40 PCO midi, 3000 le château d'eau.

- 40 observez.

La première séquence débuta, des petits scarabées apparurent dans les évêques. Chaque chef de char rendit compte à Lemeunier de la présence ennemie dans son secteur.

- 40, devant moi entre 1500 et 1700 mètres six chars et trois VCI postés.

- 40 détruisez.

- Les quarante feu.
- Daniel, le char visé, 1500 ;
- 1500, ..., prêts,
- Feu.

Alain entendit un bruit métallique imitant le départ de coup, la vision se troubla légèrement tandis que la cabine reculât et reprit sa place. Au bout d'une seconde, il put voir le traceur de son obus faire but et son scarabée disparaître. Aussitôt il prit la télécommande et détruisit le VCI dans son secteur.

- Les 40 compte rendu.

Les chefs de char firent leur compte rendu et Lemeunier fit le sien au contrôleur.

- C'est bien les gars, séquence suivante. Observez.

Le peloton fit plusieurs séquences incluant des chars mobiles, des chars venant

vers eux ou s'éloignant et des chars à la hausse de combat. Il y eu quelques loupés qui furent rattrapés au deuxième obus. Dans l'ensemble la séance se passa plutôt bien.

Le contrôleur, l'Adjudant Ralleix leur fit le débriefing. Ralleix était un ancien du 1^o escadron du 1^o régiment de cuirassiers et fut muté à Canjuers un an plus tôt.

- Bon, c'est un bon peloton, pas étonnant venant d'un peloton commandé par un sous-officier et par toi Lemeunier.

- Il t'en prie.

- Les tireurs, dans l'ensemble j'ai pas grand-chose à dire, attention au coup de doigt. C'est un simulateur, mais c'est impardonnable, on voit tous les défauts. Les jeunes chefs de char, prenez une seconde de plus pour télémétrer, n'allez pas trop vite. Votre précipitation vous a valu deux pieds. En

revanche, vous avez bien réagi et fait le bon de hausse qui va bien. Mais vendredi à Lagne chaque obus comptera. Mieux vaut perdre deux secondes que trente et un obus.

- Si tu permets, mieux vaut faire but et ne pas perdre deux secondes, dit Lemeunier.

- Bien entendu, en tant qu'instructeur je vous donne la théorie, la décision appartiendra toujours à votre chef de peloton. Les tireurs, sachez que votre chef de peloton a obtenue 20/20 au simulateur lors de son examen. C'est le seul a avoir réussi cela.

- Je suis un bon simulateur.

Les gars rirent et prirent congé. La semaine se déroula entre simulateur, caisse à sable, cours d'identification et sport dès qu'ils pouvaient pour faire retomber la pression.

Le mercredi soir eu lieu le tir de nuit.

- Bon les gars, le tir de nuit c'est pas compliqué, la tour va lever les cibles et les tireurs avec les chefs de char, vous réalisez un croquis de repérage le plus détaillé possible. Chacun de vos objectifs doit être relevé en azimut et en site. Cette nuit, la tour nous désignera les cibles par leur numéro, vous devrez vous mettre dessus grâce à l'indicateur d'azimut et au niveau à bulle, vous rendrez compte que vous êtes prêt et après la tour nous dira soit d'allumer la lumière blanche, soit l'infra-rouge, soit faire feu dans le noir complet. Allez, chacun sur son char, vous faites vos relevés puis le chef et moi-même vérifierons ceux des maréchaux des logis.

Les équipages s'exécutèrent, Romain et Alain vérifièrent les relevés de Pigeon et de Rolland puis chacun vérifia les relevés de l'autre en compagnie d'un subordonné. La

confiance n'exclut pas le contrôle, et la confiance se mérite en démontrant que l'on sait faire.

Ils finirent à 16h00 et la nuit ne tombait qu'à 17h30. Lemeunier demanda au capitaine Magne la permission de faire un cours à tous les chefs de char sur le tir indirect qu'il avait appris pendant son CT2 à Saumur.

- Mes lieutenant, messieurs, l'AMX30B est capable de faire des tirs d'artillerie jusqu'à onze kilomètres. Pour ne pas fâcher nos amis artilleurs, nous appelons cela un tir indirect sur objectif invisible. Donc, on imagine l'escadron d'éclairage divisionnaire est pris à partie par un ennemie supérieur, par exemple un groupe de reconnaissance soviétique avec un T62 et deux BMP. L'EED va demander un tir d'artillerie au général commandant la division, mais le régiment d'artillerie n'est pas

en mesure de fournir un appui feu. Comme nous nous trouvons à une dizaine de kilomètres de là, le général nous donne la mission.

Nous allons donc effectuer un tir avec des obus explosifs. Pour cela, nous n'inventons rien. Dans un premier temps nous allons diriger nos tourelles en azimut. Il faut évidemment connaître au mètre près la position de vos chars. Donc on descend du char et on fait un point topo. Après cela il faudra mettre à zéro l'indicateur d'azimut. Si on a la chance de faire face au nord on le fera à partir du nord, sinon on prend un azimut, non pas au hasard, mais le plus près possible d'un angle rond. Bon ici, on fait face au nord. Pour caler l'azimut, on va aligner deux barres à mine devant le char pour tracer une ligne virtuelle donnant le nord. On vise cette ligne en

tournant la tourelle manuellement et on met l'indicateur à zéro. Ensuite on calcule l'angle entre notre zéro et la direction de l'ennemi et on l'affiche toujours manuellement. Puis on a plus qu'à régler la hauteur du canon avec le niveau à bulle. Pour cela, on ne va rien inventer non plus. Sur les caisses d'obus explosifs, vous ne l'avez certainement jamais vu, il y a un abaque de tir. En fonction de la distance et de la température de la poudre, vous affichez le site recommandé. Si l'ennemi est entre l'EED et nous, on retirera cent mètres, s'il est au-delà, on rajoutera cent mètres, pour éviter de leur tirer dessus.

Ensuite on fait notre tir et on règle en fonction des observations de l'EED. Quand le tir est réglé, le char pilote donne ses relevés aux autres chars et on pilonne. Cela s'appelle le tir d'efficacité.

Ils mangèrent sur le pas de tir des amandiers et à la nuit tombée attendirent que les autres pelotons aient tiré pour passer à leur tour. Puis ils purent enfin prendre place dans les tourelles. La séquence de tir se déroula sans problème excepté Pigeon qui fit un coup trop bas. A l'issue, Lemeunier alla le voir.

- Que vous ayez tiré trop bas, ce n'est pas grave, en revanche, avez-vous analysé la raison de cet échec.

- Je ne vois qu'une chose, quand j'ai fait le relevé de cette cible, le maréchal des logis Poudret était monté sur le char car il avait oublié ses notes dans la tourelle. Mais je ne crois pas qu'un homme, surtout Poudret qui ne pèse que soixante kilo puisse faire bouger un engin de quarante tonnes.

- Et bien détrompez-vous, et vous en avez la preuve. Quand on fait un relevé le char doit avoir le même équipage que lors du tir, et même un maigrichon comme Poudret peut faire varier de quelques degrés votre mesure. Que cela vous serve de leçon.

Le jeudi soir, les cadres furent rassemblés devant la caisse à sable pour la présentation du thème tactique. C'était une nouveauté, les années précédentes, le tir se déroulait sans chercher à calquer l'exercice sur la réalité, mais cette année, le général inspecteur de la cavalerie voulu « que l'on ne tire pas idiot ». Lemeunier ne pouvait que se réjouir car il avait toujours pensé que l'on ne s'entraînait pas pour tirer sur du carton mais sur des T55, 62, 64 ou 72.

- Bon messieurs, je me présente, je suis le commandant Gernigoux et demain je serais dans la tour comme directeur de tir pour contrôler vos prestations. Ce soir, je vais vous donner le thème tactique.

Un régiment de fusillés motorisés soviétiques a pris la ville de Draguignan à quarante kilomètres au nord. Son bataillon de chars va tenter une percée vers le nord dans le but de prendre le village de Faience. Le 1^o régiment de cuirassiers a pour mission de repérer et de détruire ce bataillon. Avec le 2^o escadron à sa gauche et le 3 à sa droite, votre capitaine doit se porter dans la vallée de Lagne pour bloquer ce bataillon. Il se compose de 24 chars T72 et de 9 BTR.

- Si vous permettez, mon commandant, Adjudant Lemeunier, chef du quatrième

peloton, mais un bataillon de chars comprend 27 chars.

Le commandant se tourna vers le capitaine Magne et demanda; - il plaisante ?

- Non, mon commandant si c'est lui qui vous le dit, vous pouvez le croire. Il connaît les unités soviétiques mieux que Gorbatchev lui-même.

- Ok, Lemeunier, vingt-sept T72 et quoi d'autre ?

- Si on a des T72 devant nous, forcément on n'aura pas de BTR qui sont des véhicules à roue, mais des BMP2. En revanche, nous risquons de croiser des BRDM ou BRM avec des motos, des fantassins voire un ou deux T62 qui composeront leur section de reconnaissance.

- J'ai plus rien à faire, si je comprends bien. Vous voulez continuer ?

- Négatif mon commandant, je ne suis qu'un chef de peloton.

Le commandant détailla les ennemis que les pelotons risquaient de rencontrer à chaque position. – N'hésitez pas à m'interrompre Lemeunier si je dis une bêtise.

- Un commandant ne se trompe jamais, mon commandant, mais je ferais selon vos ordres.

Tout le monde sourit et le commandant termina sa présentation.

- Bon les gars, revenons sur terre, rappelez-vous que la mobile rapporte un max alors s'il vous reste des obus tirez tant que vous pouvez même si ce n'est pas réaliste. Mais celui qui détruit le mécanisme me le réparera ce week-end. Vous pouvez disposer, je garde Lemeunier et votre capitaine.

- Lemeunier, cela fait longtemps que vous avez fait le CT2, je ne me rappelle pas de vous ?

- C'était en avril dernier.

- Ok, vous aviez le major canadien Drouin, comme instructeur rens ?

- Affirmatif.

- Savez-vous Magne que le commandant Drouin n'avait jamais vu avant lui, un élève se permettre de le contredire. Et le pire c'est que cet élève avait raison.

- Ça ne m'étonne pas mon commandant.

- Vous êtes aussi bon en tir qu'en rens à ce qu'on m'a dit. Demain ça devait rouler pour vous ?

- Mon commandant, je ne dirais pas que le tir est un exercice aléatoire, mais il y a tellement de paramètres que si ça ne se passe

pas bien c'est que je n'aurais pas assez entraîné mes hommes.

- Good luck.

- Danke.

Lemeunier ne dormit pas bien. C'était son premier stade C en tant que chef de peloton. La simulation était une chose, mais le tir en était une autre. Il se dit qu'il ne souhaiterait jamais faire la guerre car là ce serait encore une troisième chose. Il espérait seulement que si ça arrivait, son entraînement compenserait la trouille qu'il ressentirait à ce moment-là. Toute la nuit il refit le match comme on disait au football. Tous les scénarios défilèrent dans sa tête et il se surprit même à parler dans son sommeil.

- Putain le bordel que t'as fait cette nuit ; lui dit Romain. J'espère que tu flippes pas trop.

- Ne le dit à personne, mais tu me fous un noyau d'olive dans le cul, je te fais dix litres d'huile.

- Ça va bien se passer.

- Comment tu fais pour rester cool en permanence.

- Je bois, « tirer bien tirer plein » comme on dit.

- Le pire c'est que je te crois.

- En tout cas, t'as pas à te soucier des autres pelotons, car moi je tiens l'alcool alors que les autres vont avoir des bisons dans le crane ce matin.

- Ah bon, ils ont tous bu ?

- Ouais, tous les sous-officiers sauf toi et Belicourt. D'ailleurs t'aurais entendu ce qu'ils disaient sur toi.

- Je les emmerde, t'es avec moi pour leur donner une leçon de tir ?

- Bien sûr, je bois, mais je suis pas con eux ils sont cons, ça fait une différence.

- Pigeon s'assure bien que les gars prennent un bon petit déjeuné ?

- Oui t'inquiètes pas, tu les as bien formés.

A huit heures ils embarquèrent dans les camions en direction du pas de tir de Lagne. Durant le trajet Lemeunier sentit que le stress disparaissait. Il n'était plus temps d'avoir peur, l'action prenait le pas sur les émotions. A la position de préparation Po, chaque peloton s'occupa d'un char pour vérifier le

symblotage et contrôler les mises à feu. Alain laissa Romain simbloter leur char mais vérifia discrètement. Au passage, il vérifia que les autres pelotons faisaient tout correctement. Chaque peloton utiliserait les quatre chars. Le premier peloton démarra sa séquence de tir. Une fois le troisième peloton parti, Lemeunier mit un thermomètre dans le barillet à obus. Marquès avec les chargeurs prépara les obus et les disposa dans les logements. Durant les quarante-cinq minutes qui suivraient la poudre à l'intérieur des pélots prendrait la température du socle en béton dans lesquels ils reposaient.

Les chars revinrent et le capitaine annonça : « le quatrième peloton c'est à vous dans une demie heure ». Les chargeurs embarquèrent, les tireurs leur passèrent les obus et ils furent disposés dans les barillets pointe

en avant pour que ce soit plus rapide à charger. Alain regarda le thermomètre qui, malgré le soleil, affichait moins cinq degrés. Il appela ses chefs de char et ses tireurs.

- A première vue, les tirs des autres pelotons ne se sont pas très bien déroulés. Il fait froid aujourd'hui alors les tireurs vous visez au trois quart supérieur des cibles compris ?

- Oui mon lieutenant.

- Pour la mobile, les chefs de char, si elle va de droite à gauche, vous annoncez cent mètres de plus et de gauche à droite, vous annoncez la distance réelle. OK ?

- T'as pas peur que ce soit trop compliqué ; demanda Romain.

- Non plus peur. On y va ?

- Reishoffen souviens-toi. Hurla Pingeon.

Ils montèrent dans les engins, les pilotes démarrèrent les moteurs, les tireurs l'hydraulique de la tourelle et l'adrénaline monta. Quand tous les fanions verts furent visibles, Alain dit :

- Les rouges ; contrôle radio :
- Jaune ;
- Vert ;
- Bleu ;
- La tour ici rouge PO prêt.
- Rouge déplacez-vous vers P1.

Arrivés à P1, les chefs de char mirent le fanion rouge, approvisionnèrent leur 7,62 et les chargeurs approvisionnèrent la 12,7 et mirent un obus dans le canon.

- Rouge P1 prêt. PCO le carrefour midi, 1500 mètres.
- Observez.

Les cibles se levèrent. Marquès en avait deux ; Rolland en avait trois, c'est bien pour un début pensa Alain, Pigeon en avait trois et Alain en avait trois aussi. Les chefs de char firent leur compte rendu dans cet ordre-là ; personne ne coupa la parole à l'autre ce qui était déjà un bon signe pour Lemeunier.

- Rouge P1 devant moi 11 chars, en mesure de détruire.

- Rouge détruisez.

- Les rouges feu.

- Daniel, le char pointé 1500.

- 1500 ... prêt

- Paré 1

- Feu ..., but. ... N'oublie pas de mettre un coup de compresseur pour chasser les gaz.

- Ok.

- Le char 1700.

- 1700 ; prêt ;

- Paré 2 ;
- Feu, ... But
- Le char 2100.
- 2100 Prêt,
- Paré 3.
- Prends ton temps pointe bien ;
- Je suis prêt chef ;
- Feu, ... But ; putain c'est très bon.
- Reste 5 obus.
- 1 minute vingt, c'est bien les gars.
- VCI, hurla Rolland, les chars firent feu à la 12,7 et les BRDM2 furent détruits.
- Les rouges, compte rendu.
- Bleu 3 chars ; 5 obus ;
- Vert 2 chars ; 5 obus ;
- Jaunes 3 chars ; 5 obus.
- Merde Rolland a foiré un obus, c'est pas grave.
- Et il y a des fantassins signala le pilote.

- Merci gari, Fantassins hurle-il au peloton. Il visa grâce à la lunette de son tourelleau et toucha les fantassins dans son secteur.

- La tour, ici rouge 11 chars, 5 VCI et 9 fantassins détruits, en mesure de continuer la progression.

- Rouge prenez les mesures de sécurités.

- Les rouges mesures de sécurité rendez compte.

- Bleu mesures de sécurité prises.

- Vert mesures de sécurité prises.

- Jaune mesures de sécurité prises.

- Rouge mesures de sécurité prises.

- Rouge direction P2.

- Les rouges ; midi 500 mètres la crête en avant.

...

- Bleu P2,
- Vert P2,
- Jaune P2,
- Rouge P2 prêt, PCO midi, la maison du forestier, 1200.

- Rouge observez.

Les cibles apparurent. Marquès en avait trois ; Rolland en avait une, Pigeon en avait trois et Alain cinq. Les chefs de char donnèrent leurs ordres en radio.

- Rouge j'ai cinq chars, jaune tu prends celui de ta droite ;

- Jaune ;

- Chef, char hausse de combat ;

- Feu Daniel ; But.

Le commandant Gernigoux dans la tour se tourna vers le capitaine Magne.

- Je rêve ou il a tiré alors que la tourelle bougeait encore ?

- Non, vous ne rêvez pas, ce tireur est unique en son genre et Lemeunier le laisse faire puisque ça marche.

- La suivante 1200, démerdes toi j'observe les autres.

- 1200 je tire.

- Celle-là 1800, feu

Le chargeur égrenait les obus ;

- Là 2500 j'observe ; jaune la cible 2500 je prends ;

- 2500 je tire ;

- Long, 2400 ;

- Jaune je prends ;

- Halte au feu Daniel.

- Jaune but.

- Les rouges rendez-compte.

- Bleu 4 chars ; 1 obus ;
- Vert 2 chars ; 3 obus ;
- Jaunes 5 chars ; 1 obus ;
- La tour ici rouge, viens de détruire 12 chars en mesure de continuer la mission.

- Rouge prenez mesures de sécurités.

- Il nous reste 3 obus annonça le chargeur d'Alain.

- Putain, le chef et Pigeon n'ont plus qu'un obus. .. Les rouges gardez un obus pour la mobile.

Le peloton rendit compte que les mesures de sécurité étaient prises.

- Rouge déplacez-vous sur P3, nos renseignements nous annoncent qu'un peloton de reconnaissance se déplace d'est en ouest et va traverser votre zone.

- Rouge reçu. ... Les rouges quatre T62 sont signalés, il s'agit d'un élément de

reconnaissance le premier qui les voie rend compte et vous ouvrez le feu sans ordre. Il faut impérativement détruire cet élément.

Le peloton arriva en P3 et l'observation commença.

- Bleu mobile droite.

Tous les canons se tournèrent à droite. Alain prit la prioritaire et commença à compter :

- 331 ; 332 ; 333 ; de cette façon il mesura la vitesse de la cible.

- Tireur la cible 1200 gauche trois.

- Paré six.

- 1200 gauche trois. Daniel afficha 1200 mètres repointa le plus vite qu'il put sur la mobile en mettant la croix de pointage avec trois graduations à gauche et tira.

- But putain but ; retire, 1400 gauche trois

- 1400 gauche trois, feu,
- But encore, t'es le meilleur.
- un obus ;
- Gauche ; hurla Alain
- Vu ;
- le char 2700, l'enculé ...
- 2700 pas de problèmes chef, ..., prêt ;
- Prends ton temps et feu quand tu le sens ..., But ;
- Rouges, ici la tour, fin de séquence prenez mesure de sécurité rendez-compte.
- Les rouges rendez compte.
- Bleu mesures de sécurité prises, plus d'obus
- Vert mesures de sécurité prises, un d'obus
- Jaune mesures de sécurité prises, plus d'obus

- Rouge mesures de sécurité prises, plus d'obus.

- La tour ici rouge mesures de sécurité prises reste un obus.

- Vert je vous lève une cible tirez l'obus qu'il vous reste.

- Vert la cible 2300 je tire ; et il fit but.

- Vert mesure de sécurité prises.

Le peloton rentra à Po, réintégra les 12,7 et 7,62 qu'il leur restait. Puis ils se rassemblèrent pour un débriefing rapide. Poudret et Belicourt qui avaient suivi le tir à la radio s'approchèrent :

- Et les mecs vous avez cartonné.

- Tu crois Yves ?

- Ouais, t'es pas loin du record de France.

- Ecoute, un B me ferait déjà plaisir.

- T'es toujours aussi con toi, je te dis que t'es A, j'en suis sûr.

Les appelés commençaient à se réjouir.

- Et les gars, on se réjouira quand on aura les résultats officiels s'il y a une raison de se réjouir.

Le capitaine, le chef du BOI et le chef de corps descendirent de la tour.

Le lieutenant Talbach rassembla l'escadron et le présenta au capitaine qui le présenta à son tour au colonel.

- Bon, vous venez de finir une séquence importante de votre année qui est le tir de stade C. Ce tir conclut et note la qualité du travail d'entraînement que vous avez effectué au sein de vos pelotons. Bien sûr, la réussite ou l'échec à ce tir n'est que la vision instantanée de votre capacité opérationnelle, mais je pense que c'est un reflet juste de votre niveau.

J'irais droit au but, ce que j'ai vu aujourd'hui est loin d'être réjouissant. Il y a du pas trop mal, mais il y a surtout du passable, voire du mauvais, et là je laisse votre capitaine commandant vous annoncer les résultats mais aussi prendre les mesures pour corriger les imperfections notoires.

- Merci, mon colonel. Je ne vais pas répéter ce que le chef de corps vient de dire aussi voilà les résultats.

Le P1 du Lieutenant Talbach a détruit 20 chars, 10 VCI, aucun fantassin et 4 mobiles soit un total de 810, vous êtes Bravo. Peut mieux faire.

Le P2 du Lieutenant Doucet a détruit 10 chars, 4 VCI, 3 fantassins et 4 mobiles, vous êtes Delta.

Le P3 de l'Aspirant Mota a détruit 16 chars, 8 VCI, 5 fantassins et 3 mobiles. Le

tireur du maréchal des logis Defrance va devoir s'entraîner. Votre tir était largement derrière la cible. Je rappelle qu'un obus qui passe à côté d'une tourelle n'a jamais effrayé personne. Vous êtes Charlie. Mauvais. Sans commentaire.

- Si moi, j'ai un commentaire le coupa le Chef Mustier l'adjoint du deuxième peloton. Quand c'est qu'on arrêtera de donner le commandement d'un peloton à un appelé qui a quatre mois de services. Autant jeter les obus ça coutera moins cher à l'état.

- Vous viendrez me voir à l'issue Mustier. Le linge sale ne se lave pas en présence des soldats.

- Mais ...

- Il n'y a pas de mais, ça suffit. Bon passons maintenant au P4 de l'adjudant Lemeunier. Vous avez remarqué qu'on a fait que

descendre B, C, D, maintenant vous. Le tireur de l'adjudant, depuis quand on tire sans arrêter la tourelle ? Et vous Lemeunier, comme ça vous tirez 5 obus sur la mobile. Si vous voulez on peut changer les règles pour vous. Bon, vous avez détruit 28 chars, 15 VCI, les 10 fantassins et 5 mobiles vous êtes Alpha avec 1175 points soit le nouveau record de France. Félicitation.

- Merci, mon capitaine.

- Si je peux me permettre Magne, le coupa le colonel, j'adresse mes félicitations également à l'Adjudant Lemeunier,

- Et à mes hommes, interrompit Lemeunier.

- Et à vos hommes bien sûr, profitez de m'interrompre aujourd'hui, c'est votre jour, après cela vous me rendrez des comptes pour votre impertinence, mais ce que je voulais

dire c'est que Lemeunier n'a fait que son boulot, en revanche les autres pelotons vous n'avez même pas commencé à travailler alors il va falloir vous y mettre. Expliquez-moi juste un truc Lemeunier, les autres chars on fait beaucoup de coups trop courts, pourquoi pas vous.

- C'est à cause de la température mon colonel, ...

- La température ?

- Oui, la température extérieure est de quelques degrés au-dessus de zéro, en revanche, les plots en bétons dans lesquels on place les obus pendant une bonne demi-heure ont accumulé le gel de la nuit et sont à moins cinq. Donc la poudre des obus est trop froide et il faut viser au trois quarts haut de la cible. C'est la consigne que j'ai donné à mes tireurs.

- Et vous ne saviez pas ça les autres ?
demanda le colonel, et vous Lemeunier, vous ne ferez pas la guerre tout seul, la prochaine fois j'espère que vous partagerez ce genre de réflexion avec les autres.

- A vos ordres, mon colonel, « encore faudra-t-ils qu'ils m'écoutent » pensa-t-il pour lui-même.

Talbach commença à applaudir, et dit :

- Mon capitaine je propose un banc pour le peloton de l'adjudant Lemeunier.

- Pour le quatrième peloton hip hip hip

- Hourra hurla l'escadron.

- Reishoffen, ... , souvient toi, hurla le peloton.

- Et par saint Georges, ... dit Lemeunier

- Vive la cavalerie ; répondirent tous les présents ; ... ; lourde, rajouta Romain.

Ils rentrèrent au camp bâti et pendant tout le trajet les hommes de Lemeunier chantaient dans le camion. Il était fier de son résultat, mais encore plus heureux de la réaction de ses équipages. Un de ses anciens chefs de corps lui avait dit un jour : « aimez vos hommes et vous exigerez le meilleur d'eux ». C'était un adage qu'il appliquait au quotidien. Arrivés au mess, les cadres du quatrième peloton furent applaudis par l'ensemble des instructeurs présents au bar. Le commandant Gernigoux s'approcha de Lemeunier :

- Vous ne vous contentez pas de nous donner des leçons en renseignement, vous êtes bon en tir également.

- J'ai eu un appelé une fois qui m'a dit qu'il mettait le fusil en direction et qu'il demandait à la balle d'aller jusqu'à la cible. C'est ce que j'ai fait, je n'y suis pour rien, ce sont les

obus de Canjuers qu'il faut féliciter, et ses merveilleux instructeurs.

- Ne seriez-vous pas un peu fayot ou moqueur, je me questionne.

- Les deux mon général.

Sur ce, Ralleix s'approcha.

- Félicitation, en vingt ans de char, je n'ai jamais eu le record et toi à ton premier Stade C comme chef de peloton tu le décroches.

- Je te rappelle que tu étais le chef du quatrième peloton avant moi, c'est grâce à toi si mes subs sont aussi bons.

- Bon on boit, les coupa Romain. Allez, binouze pour tout le monde, même toi Alain.

A seize heures, ils étaient dans le train et Lemeunier alla voir le capitaine Magne en première classe.

- Mon capitaine, je vous demande la permission de lâcher mes hommes en gare de Dijon pour les parisiens et de Metz pour chti, pour qu'ils puissent rentrer chez eux ce week-end.

- Accordez, mais qui ramènera le matériel ?

- Avec mes subs, cela nous fait un total de huit bras, je pense que cela suffira.

Lemeunier prit congé.

- Vous voyez, dit Magne aux officiers, c'est pour cela que Lemeunier a des résultats avec ses hommes, il les aime et ils lui rendent bien. Prenez-en de la graine.

Chacun rentra chez lui le week-end. Alain retrouva son épouse et ses enfants. Il avait acheté au foyer de Canjuers un AMX30 en métal de la marque Solido pour Nicolas et

à Metz, une peluche pour Nathalie. Il embrassa très fort Dominique :

- Tu vas bien ? La grossesse ne te fatigue pas trop ?

- Non ça va, et toi, ça s'est bien passé là-bas ? Madame Vasseur est venue me voir en me disant que t'avais eu le record de France, mais j'ai rien compris. Le record de quoi ?

- Les nouvelles vont vites. On a battu le record de France au tir Stade C à Canjuers.

- Et tu vas avoir une médaille ou une prime ?

- Non.

- Alors ça sert à rien.

- J'adore ton sens des valeurs. Si jamais je risquais de choper la grosse tête, avec toi je retombe sur terre.

- Béh oui, ça sert à quoi ton record ?

- Concrètement à rien, ça me fait plaisir c'est tout.

- Alors je suis contente pour toi.

Le lundi eu lieu une cérémonie de montée des couleurs. Tout le régiment était rassemblé sur la place d'arme. Quand l'escadron de Lemeunier arriva, celui-ci eu la surprise de voir ses quatre chars alignés avec sur le canon trois cercles blancs. C'était le signe distinctif du peloton détenteur du record de France au Stade C. Il en éprouva une émotion et une fierté incommensurable. Il se refusait à choper la grosse tête, mais là sa modestie en prenait un sacré coup.

Le colonel appela le peloton Lemeunier au centre du dispositif et accrocha à chacun une broche représentant un char en or, signe distinctif des équipages classés Alpha au

Stade C. Puis il lut une lettre de félicitation attribuée à l'Adjudant Lemeunier et une autre collective pour tout le peloton.

Ils reprirent leurs places dans les rangs, le drapeau français fut monté avec le drapeau Allemand, particularité des troupes stationnées dans ce pays et le régiment chanta la Marseillaise. De retour à l'escadron, Alain rassembla son peloton dans la salle de cours et leur offrit le champagne.

- Je n'ai pas payé mon coup à Canjuers car je voulais associer les pilotes à notre succès. Sans eux nous n'aurions pas pu nous entraîner comme nous l'avons fait et de toute façon le peloton est uni... A nous !

L'après-midi, le capitaine convoqua une réunion des chefs de pelotons.

- Lundi prochain nous partons pour Bitche faire le franchissement. Nous nous déplacerons par nos propres moyens. Je voudrais faire le point avec vous des chars aptes au franchissement et à faire la route. Talbach combien de chars pouvez-vous aligner.

- J'ai un char en visite des 300 heures et un autre, le mien qui est inapte à cause du joint gonflable de tourelle. Je peux donc en aligner deux.

- Doucet ?

- Je n'ai qu'un char apte à rouler et à franchir.

- Un seul ?

- Oui, mon capitaine, j'ai rendu compte à votre adjoint avant notre départ à Canjuers et à priori l'atelier n'a pas pu les prendre en réparation.

- Nous avons commandé des trappes trou d'hommes et des plaques batteries. Le P2 en a trois de voilées, dit le capitaine Nirven.

- J'ai deux chars aptes, mon capitaine dit l'aspirant Mota. Chez moi aussi il y a un joint de tourelle et j'ai un jeu de chenilles à changer.

- Mes quatre chars sont aptes au franchissement et iront à Bitche sans subir de panne diplomatique, dit Lemeunier.

- Pannes diplomatiques ? demanda le capitaine Magne.

- Oui, mon capitaine, je trouve bizarre que l'on découvre des joints de tourelle percés, des plaques voilées une semaine avant de partir à Bitche. Je rappelle que ces pannes doivent faire l'objet d'une demande de punition. Et pourquoi n'avez-vous pas mis les

chenilles HS sur le char qui a un joint de tourelle ?

- Mon adjoint me dit que cela ne se fait pas.

- Bien sûr que cela ne se fait pas, mais ne le feriez-vous pas si vous étiez en guerre ? Et puis c'est bizarre que ce sont les mêmes qui ne pouvaient pas aligner de chars pour l'entraînement au tir. Moi je dis que vous le faites exprès, et excusez-moi, mais cela se ressent sur vos résultats.

- Bon, je réglerais cela avec les chefs de pelotons responsables et avec mon adjoint. Cela nous fait neuf chars disponibles, sur dix-sept cela ne fait pas beaucoup. Nirven fera une répartition des chars par peloton pour les acheminer sur Bitche et les préparer au franchissement une fois sur place.

- Avec tout le respect que je vous dois mon capitaine, mais mes quatre chars partiront avec mes équipages et je ne franchirais pas dans un autre char que le mien et cela vaut pour tout mon peloton. Je suis celui qui fournit le plus de char alors accordez-moi cet honneur.

- Bon de toute façon, je sais que vous seriez capable de dormir dans votre char pour ne pas qu'on vous le vole.

- Affirmatif.

Ok, vous donnerez les numéros des chars qui partiront à Nirven et je vous donne rendez-vous lundi matin.

Le lendemain après un footing réparateur, Lemeunier rejoignit ses hommes au parc à chars. Le but de la journée était de tester et de régler les schnorkels. Dans un

premier temps ils allèrent les chercher dans une cave au fin fond du régiment, les sortirent de leur caisse et les emmenèrent au pied des chars.

- Les chargeurs et les pilotes vous me démontez l'épiscope chargeur et les tireurs avec le chef vous me vérifiez les câbles et les attaches. ...

Bon, on va monter les schnorkels sur les tourelles, un après l'autre. Ils font deux mètres et pèsent trente kilos. Si jamais un de vous sent qu'il va tomber, il lâche tout. Je préfère que ce soit le schnorkel qui tombe que vous. Ce n'est jamais qu'un morceau de ferraille.

Les équipages installèrent les schnorkels. Ceux-ci disposaient de quatre câbles de taille différente. Dans un premier temps, il fallait tourner le tube jusqu'à ce que chaque

câble soit en face de son attache. Ensuite, on fixait les crochets et on tendait les câbles. C'était un art que de positionner les schnorkels parfaitement droit et de régler les câbles pour qu'ils soient bien tendus mais pas trop. La pression de l'eau au franchissement pouvait faire tomber le tube et même péter un câble.

Les quatre schnorkels réglés, furent marqués, les attaches repérées pendant que les pilotes installèrent les supports sur les ailes arrière du char. Enfin on démonta le tout, les câbles furent rangés à l'intérieur des tubes, qui furent attachés sur leurs supports. La préparation terminée Lemeunier rendit compte au capitaine adjoint.

- Comment tu fais ? Les autres n'ont qu'un ou deux chars et ne s'en sortent pas.

- Je ne sais pas mon capitaine, mais je pense que Marquès et moi sommes les deux plus grands branleurs du régiment. Comme on n'aime pas travailler on le fait bien et une seule fois.

Nirven rigola. C'était un ancien sous-officier qui après le concours des majors était passé officier rang. C'était un officier très respecté par l'ensemble des cadres de l'escadron. C'était le doyen, il avait connu les débuts de l'AMX30 en Allemagne. Même Lemeunier ne connaissait pas le char comme lui. Son épouse était très amie avec Dominique l'épouse d'Alain. Les autres sous-officiers de l'escadron étaient soit célibataires, soit mariés à des Allemandes et même si madame Magne faisait ce qu'elle pouvait pour l'insérer, madame Nirven ne fréquentait pas les autres épouses.

Le reste de la semaine se déroula entrecoupée de périodes d'entretien sur les engins. Ils effectuèrent une dernière fois l'étanchéité, les niveaux, l'éclairage.

- Romain, il faudrait aussi démonter les crochets de remorquage et les graisser. Ce n'est pas une fois au bord du bassin qu'on se rendra compte qu'ils sont grippés.

- Ok, tu crois qu'il faut le dire aux autres pelotons ? On peut leur faire même s'il faut.

- Nan, même si le colonel veut que je partage mes trucs, ils connaissent leur boulot comme moi, alors ils se démerdent.

- Parfaitement d'accord avec toi.

Le lundi à huit heures, les neufs chars étaient alignés devant la sortie du régiment, moteurs chauds et gyrophares en place. Les

équipages se croyaient encore à Berlin. Au top donné par la Polizei, la colonne se dirigea vers la F40 (route fédérale le pendant de nos nationales). Ils traversèrent Ottweiler, contournèrent Neunkirchen et récupérèrent l'autoroute numéro un en direction de Pirmasens. Trois kilomètres après la sortie de l'Autobahn, ils traversèrent la frontière et arrivèrent à Bitche en début d'après-midi. Ils mangèrent un repas froid sur le parc à char puis allèrent prendre leurs quartiers.

Une heure après, le peloton Lemeunier était à nouveau sur les engins pour vérifier tous les boulons, car les vibrations pouvaient les avoir dévissés. Ils firent également les vérifications à la halte, retendirent une chenille et après avoir mis les plaques batteries en place sur la plage arrière ils rentrèrent au camp bâti.

- On ne bâche pas les panzers ? demanda Marquès.

- Ils vont passer une semaine sous l'eau alors ce n'est pas un peu de pluie qui va changer quoi que ce soit.

- J'espérais que tu dirais cela. On retire le lot de parc (pelle, hache, barre à mine ...).

- Ah ouais, bordel, t'as raison. On ne se le fera pas piquer et de toute façon on ne franchit pas avec. Et tu mets les manilles dans les coffres, je n'ai aucune confiance dans les autres pelotons. En punition, le capitaine a décidé que les nôtres ne monteront pas la garde cette semaine.

- T'as raison, ils sont où d'ailleurs ?

- Au bar j'imagine.

- Ouais, c'est à mon tour de te payer un coup.

- Un lait fraise pour moi.

- T'es chié.

Dés potron minet, les équipages embarquèrent dans les chars et se dirigèrent vers le lac d'Aspelschild. Les rives étaient encore dans la brume quand ils y arrivèrent. La température ne dépassait pas zéro degré. Les plongeurs qui dormaient au bord de l'étang étaient déjà en tenue et testaient les zodiacs et leurs équipements. Le char de dépannage AMX30D était là lui aussi, Alain ressentit l'adrénaline monter.

Pendant que les équipages refaisaient les dernières vérifications, les chefs de char furent rassemblés par le capitaine.

- Il est huit heures, dans les textes, il faut une heure pour préparer les chars je vous en laisse deux. A dix heures, le premier char, le lieutenant Talbach se présentera sur la

berge. La fermeture des hottes sera vérifiée par le chef Paistre, notre mécano et l'Adjudant Terron, le chef de l'atelier 30 tonnes.

- Mon capitaine, je préférerais que les hottes soient vérifiées sur tous les chars en même temps, disons à dix heures moins le quart et que les portes arrières soient scellées. On a trop vu des gens croire que les hottes étaient ouvertes et les ouvrir au lieu de les fermer.

- Qu'en pensent les spécialistes ?

- Je partage totalement l'avis de Lemeunier. Nous vérifierons les hottes en avance de phase et nous scellerons les portes arrières avec du fil à plomber. Avant chaque passage, il nous suffira de vérifier les plombs.

- Ok, on fait comme ça. Vous comptez m'interrompre souvent Lemeunier ?

- Je ne fais que suivre les ordres du colonel, mon capitaine.

- Bon, les chefs de peloton passeront en premier dans l'ordre, puis les subs 2, les subs 1 et les adjoints. Marquès vous ferez l'exercice de dépannage au deuxième passage, aux ordres du directeur de plongée.

- Ils ont intérêt à se dépêcher, pas comme la dernière fois. De France est resté au fond car ils n'arrivaient pas à accrocher les câbles.

- Si t'as quelque chose à me dire Romain, on se voit en tête à tête, dit le DP.

- Je ne suis pas sûr que vous aimeriez, mon **Lieutenant**, répondit Romain en appuyant bien sur le grade.

- Au boulot, je vous rappelle que nous travaillons ensemble pas les tankistes contre

les mécanos ou contre les plongeurs. Talbach, rendez-vous à dix heures.

- A vos ordres.

Chacun regagna les chars. Talbach s'approcha de Lemeunier et lui demanda.

- Je vais franchir avec votre char, je vous fais entièrement confiance, mais vous me permettez de faire la check-list avec vous ?

- J'en ferais autant mon lieutenant, bien sûr, je préfère même. Bon, chaque chef de char sur son panzer, vous avez les check-lists alors vous les suivez à la lettre. Si les autres pelotons veulent contrôler, ils le peuvent, mais c'est vous qui faites les opérations. On a deux heures alors, on a le temps.

Les équipages contrôlèrent la fermeture des trappes et volets et obstruèrent celles qui

étaient encore ouvertes. Les bouteilles d'air furent gonflées, les joints également, au top, les mécanos passèrent, les hottes furent fermées et les portes arrières scellées. Lemeunier rajouta du mastic noir tout autour de la sienne.

Il regarda les chefs de char qui devaient franchir avec son char et dit :

- Le premier qui enlève le mastic ou qui ouvre la trappe d'évacuation des eaux dans la tourelle, je lui pète la gueule.

- Pourtant on est censé le faire entre chaque franchissement.

- On prend plus de risque d'oublier de la refermer que d'abimer le char avec l'eau qui stagnera au fond. JE le ferais et JE la refermerais. De la même façon, personne n'éteint le compresseur. L'année dernière Defrance a coulé car il ne savait pas que son

prédécesseur l'avait coupé. Vous laissez l'hydraulique pour ne pas que la tourelle ne bouge et les joints gonflants résisterons au retour.

En tout dernier, ils montèrent les schnorkels.

A dix heures, l'équipage du chef du premier peloton avait perçu ses bouteilles d'air et se présentait sur la rampe d'accès. Ce site n'était pas considéré comme naturel. Dans les années soixante, le lac avait été vidé et une piste bétonnée délimitée par des plots en béton avait été construite. Ce franchissement correspondait au maximum que pouvait faire un AMX30 sous l'eau, tant au niveau de la longueur que profondeur. Les chars allaient franchir deux cent mètres de long à quatre mètres sous l'eau. Les engins étaient aveugles

sous le lac et étaient guidés par le capitaine Magne de la rive. La procédure prévoyait que le DP sur son zodiac pouvait à tout moment prendre les rennes et remettre les chars dans le droit chemin. Le risque majeur, outre un problème d'étanchéité, était que le char monte sur un plot. Bien sûr, il risquerait de rester bloquer mais aussi, il pencherait suffisamment pour que le schnorkel se retrouve sous la surface.

Le char démarra, à l'arrière les pots d'échappements étaient obstrués par un clapet mobile qui montait et descendait du fait de la pression des gaz. Plock, Plock, Plock fit l'ORDENER, le char d'Alain. Son cœur se serra.

- Fait pas de conneries lui dit Alain.

Marquès qui était à ses côtés l'entendit ;
« tu parles à ton char ? Je savais que t'étais
taré. »

- On est en symbiose lui et moi.

- Comme moi avec ma bite.

- Pareil.

- 10 ; contrôle radio, demanda le capi-
taine.

- 10

- 10 ; moteur 1500 tours, hydraulique
en marche, joints gonflés rendez compte.

- 10 ; moteur 1500, hydraulique en
marche, joints gonflés.

- Pilote première, en avant.

Le char commença à descendre lente-
ment jusqu'à ce que le volet pilote soit sous
l'eau.

- Pilote stop. Point mort, inverseur marche arrière. 2500, 10 rendez compte.

- 10 ; RAS.

- Pilote inverseur marche avant, première, en avant. Ok, la caisse est sous l'eau le joint de tourelle également. Stop ; Point mort, inverseur marche arrière. 2500, 10 rendez compte.

- 10 ; RAS.

- Pilote inverseur marche avant, première, en avant. Le char est complètement immergé, Point mort, inverseur marche arrière. 2500, 10 rendez compte.

- 10 ; RAS.

- Ok, on y va doucement, pilote inverseur marche avant, deuxième en avant.

Le char commença sa traversée, le capitaine rectifiait de temps en temps en disant bande droite ou bande gauche et non pas

droite ou gauche pour ne pas que le pilote interprète mal les consignes. Au bout de cinq minutes, il ressortit. Plock, Plock, Plock fit l'ORDENER et Alain put respirer normalement. L'équipage ouvrit les volets et le char prit le pont pour traverser le lac au sec et se remettre à la file. Alain récupéra son blindé, refit les vérifications, vidangea la tourelle en ouvrant la trappe d'évacuation des eaux et la referma immédiatement. Les chefs des deuxième et troisième pelotons passèrent et Alain se présenta à son tour.

- 40 ; contrôle radio.

- 40

- 40 ; moteur 1500, hydraulique en marche, joints gonflés rendez compte.

- 40 ; moteur 1500, hydraulique en marche, joints gonflés.

- Pilote première, en avant.

Alain sentit le char s'incliner, il rassura son pilote : « c'est bien Vincent pas de problèmes ».

- Pilote stop. Point mort, inverseur marche arrière. 2500, 10 rendez compte.

- Mon lieutenant, mon évêque central s'est décroché, je prends la douche.

- Tu peux le tenir avec les genoux.

- J'essaye, oui, j'arrive à le tenir mais ça coule encore.

- On fait demi-tour et on se prend la honte ou on continue comme ça ? A quatre mètres tu vas prendre un geyser.

- On y va comme ça.

- 40 ; RAS.

- Pilote inverseur marche avant, première, en avant. Ok, la caisse est sous l'eau le joint de tourelle également. Stop ; Point mort,

inverseur marche arrière. 2500, 10 rendez compte.

- Vincent comment ça se passe ?

- Ça va, hurla le pilote.

- 40 ; RAS.

Le capitaine et tout le monde sur la berge entendirent le pilote qui hurlait.

- 40 vous êtes sur ?

- 40 ; RAS.

Le capitaine jeta un regard vers son adjoint, qui lui fit signe de laisser le char continuer.

- Pilote inverseur marche avant, première, en avant. Le char est complètement immergé, Point mort, inverseur marche arrière. 2500, 10 rendez compte.

Le chargeur était maintenant assis sur le canon et regardait le haricot pour vérifier que l'eau ne rentrait pas par le compartiment

moteur. Une telle fuite noierait le char en quelques secondes.

- Ça va Vincent ?

- On y va vite.

- 40 ; RAS.

- Ok, on y va doucement, pilote inverseur marche avant, deuxième en avant.

- 40 j'accélère un peu.

- 40. Le capitaine comprit ce qu'il se passait.

Le DP prit la parole.

- 40 ici delta papa, comment ça se passe.

- Le pilote prend la douche, mais ça tient.

- 40.

Le char arriva sur la rive opposée et dans la montée l'eau passa du compartiment pilote à la tourelle. Le chargeur et le tireur

blêmirent en pensant à ce que Vincent venait de vivre. Celui-ci avait mis l'embout dans la bouche tellement le jet d'eau lui cinglait le visage.

- T'es un as Vincent.

- Je suis gelé.

Alain ouvrit la trappe d'évacuation des eaux et tout le monde put voir la quantité d'eau qui s'écoulait.

- 40 rendez compte.

- 40 l'évêque pilote s'est décroché mais est resté quand même tenue par les grenouillères. Juste un treillis mouillé et un pilote transit.

- 40.

Le char se remit en place, Alain demanda à Romain de bloquer l'évêque pilote avec du fil de fer à freiner. C'était normalement interdit car il fallait pouvoir le

décrocher pour passer le narguilé, mais une douche par jour suffisait et il y avait encore deux autres évêques. Vincent fut ramené au camp pour se changer et à son retour, Alain lui paya un bon café et deux pains au chocolat.

- T'as des couilles mon gars. Vous savez que j'ai le meilleur équipage du monde dit-il à ses hommes.

Les subordonnés deux passèrent et ce fut le tour à Poudret le Sub 1 du premier peloton. Quand la tourelle fut sous l'eau, le char recula à toute vitesse. Les mécanos allèrent voir quel était le problème et c'est le tourelleliste qui constata qu'une sangle sur la tourelle s'était bloquée dans le volet chargeur. Marquès clôtura ce premier passage.

L'après-midi se ferait le deuxième passage. Le maire de Bitche était venu voir les chars franchir en compagnie du chef de corps et du chef BOI. Il avait un rêve depuis des années et demanda au colonel de le réaliser. Colombophile, il souhaitait qu'un chef de char embarque une cage avec des pigeons pour qu'ils soient lâchés par le schnorkel quand le char se trouverait sous l'eau. Le colonel trouva l'idée géniale et imagina déjà la photo avec les oiseaux ouvrant leurs ailes dès la sortie du schnorkel. Le capitaine Magne rassembla les chefs de peloton, les mécanos et le DP pour savoir si cela était possible.

- Je ne vois pas d'objection si la cage est attachée dans le bulbe de la tourelle ; dit le DP. Il ne faudrait pas que la cage obstrue un volet au cas où le char coule.

- Pas d'objections non plus dirent les mécanos.

- Je veux avoir l'honneur de le faire dit Talbach.

- Il n'y a que moi qui a la tête sur les épaules ; dit Lemeunier. Vous avez vu le courant d'air qu'il y a dans le schnorkel ? Vous avez un moteur de 680 chevaux qui respirent par un tube de quarante centimètres de diamètre. Vous croyez que ces cons de pigeons arriveront à sortir ?

Le capitaine demanda l'avis du bourgmestre qui affirma que ses pigeons sauront se sortir de cette épreuve. Ce fut donc fait, Talbach embarqua une cage avec dix volatiles, mais pas dans le char de Lemeunier qui refusa catégoriquement. Il fut accusé de ne pas supporter que quelqu'un d'autre que lui attire l'attention.

Au milieu du lac, le char stoppa et le pilote mit le moteur à 2500 tours pour ne pas que l'eau rentre pas les pots d'échappement.

- Putain mais ils sont vraiment cons, ils augmentent le débit d'air.

Talbach attrapa deux pigeons avec l'aide du chargeur et les lança dans le schnorkel. Les pauvres bêtes furent aspirés par le courant d'air, sortirent du tube mais vers les bas, passèrent par le haricot et finirent leur vie dans le filtre à air du moteur V12 Hispano Suiza de 680 chevaux et de 24 litres de cylindrée.

- 10 ; mission annulée, je sors.

Tout le monde se demandait le pourquoi de cet échec et quand Talbach revint, le maire de Bitche fut effondré par la perte de ces champions. Quand ils eurent connaissance de ce qu'il s'était passé, les tankistes ne

purent réfréner un fou rire. Seuls les mécanos ne riaient pas car ils durent changer les filtres à airs et faire tourner le char sous surveillance pour s'assurer qu'aucuns débris n'étaient passés dans les chambres de combustion. Le char fut mis en réserve pour le restant du séjour.

Marquès se présenta pour son deuxième passage, le capitaine lui annonça qu'il le stopperait au milieu du plan d'eau et que le DP prendrait les rênes pour l'exercice de dépannage. Arrêté, le pilote mis le régime moteur à 2500 tours, le point mort et l'équipage attendit. Marquès rassurait ses hommes à sa façon, en les faisant rire.

- J'ai encore jamais baisé dans un char sous l'eau.

- Pourquoi, vous avez déjà baisé dans un char au sec.

- Ouais, pourquoi pas toi ?

L'AMX30D fut mis à l'eau et guidé par le DP. Pour savoir si le char était bien droit, un capitaine se fiait à l'axe formé par le schnorkel et le canon, mais le 30D n'avait pas de canon. Le DP s'aidait des bulles faites par les pots d'échappement. Quand les chars furent proches, ils reçurent l'ordre de mettre les moteurs au ralenti soit 1500 tours. Malgré cela, les bouillonnements étaient impressionnants vus de la rive. Les hommes grenouilles plongèrent, prirent les câbles de remorquage sur le char de Marquès et tentèrent de les accrocher au 30D. Cela faisait dix minutes que 43 était sous l'eau quand il annonça.

- 43, bougez-vous le cul, l'eau monte.

- 43 gardez votre calme, dit le DP.

- Faut vraiment être con pour croire que Romain à la trouille ; dit Lemeunier au capitaine Nirven.

Au bout d'un quart d'heure les plongeurs n'arrivaient toujours pas à accrocher les chars. On les voyait émerger et replonger sans comprendre où était le problème.

- 43, le pilote à de l'eau jusqu'aux genoux, dans cinq minutes je sors.

- 43, gardez votre calme.

- Je suis calme mais si vous pouviez faire votre boulot ça m'arrangerais.

Cinq minutes plus tard :

- Je sors annonça Romain, les plongeurs ayant entendu sur le haut-parleur du zodiac s'éloignèrent et le 30D également.

Le char de Romain sorti mais pas complètement. Il savait que l'eau risquait de

passer dans le moteur et péter les joints de culasse. Avant que le char ne soit totalement sur la pente, le chef de char ouvrit son volet et Marquès alla ouvrir la plage arrière. Une vague d'eau l'éclaboussa. En temps normal, il se serait fait engueuler car le char risquait encore de retomber à l'eau et se noyer, mais le DP n'avait pas le cœur d'engueuler Romain. Il refit le tour et se prit le bec avec le DP. Lemeunier s'interposa, le calma et tenta de ne pas trop charger les plongeurs. On ne sait jamais on pouvait avoir besoin d'eux « réellement ». Mais ça faisait peur.

En fin d'après-midi, les équipages aptes avaient fait deux passages sous le lac d'Aspelschild. Ils prirent un bon repas chaud et attendirent que la nuit tombe pour faire un passage dans le noir. Lemeunier alla voir le capitaine.

- Je peux vous parler mon capitaine ?

- Oui, bien sûr, quelque chose de grave ?

- Non je ne vous ais demandé aucune faveur pour moi depuis notre retour de Canjuers, mais je souhaiterais que vous m'en accordiez une, ..., et il exposa sa demande.

Le franchissement de nuit se déroula sans problèmes car pour les équipages être sous l'eau dans le vert foncé ou le noir cela ne changeait rien. La grosse difficulté était pour le guideur qui s'aidait de deux cialumes, un sur le schnorkel et un sur le canon. Quand Romain eu fini son passage, il alla rendre les bouteilles avec son équipage.

- Tu gardes ta bouteille pour un dernier passage, lui dit Alain, tu seras chef de char,

Pigeon vous serez le tireur et Rolland le chargeur.

- Et qui pilotera ? demanda Marquès.

- Moi ; c'était cela que Lemeunier avait demandé au capitaine. La mésaventure de son pilote de ce matin lui avait fait prendre conscience qu'il n'avait jamais connu cette expérience à ce poste. Il voulait voir ce que cela faisait d'être le seul de l'équipage à ne pas avoir de contact physique direct avec les autres membres à quatre mètres sous l'eau.

Ils firent donc ce passage bonus. Romain était un ancien pilote et savait ce que c'était, mais Lemeunier comprit l'angoisse que pouvait éprouver un appelé du contingent que l'on sort de son cocon familial et qu'on balance dans un cercueil d'acier au fond d'un lac dans l'hiver mosellan.

Le lendemain l'escadron fit un tir 12,7 et 7,62 sur le camp de Bitch. Pour cela il fallut déconditionner complètement les chars, ranger les schnorkels et rouvrir toutes les trappes. Ils mangèrent au niveau des champs de tir et à l'issue, le capitaine convoqua les chefs de peloton.

- Je vous ai réservé une surprise. Hier vous avez eu deux heures pour préparer vos chars au franchissement, aujourd'hui nous allons effectuer un passage tactique. Nous allons faire mouvement vers Aspelschild et à partir de notre arrivée, vous aurez une heure et pas plus pour reconditionner vos engins. Tout le monde est concerné, alors les équipages qui n'ont pas de char attitrés donnent un coup de main. Des questions ?

- Oui, mon capitaine, je demande à ce que l'on inverse l'ordre de passage, comme se

sont mes chars, je souhaiterais que mon peloton passe en premier, demanda Lemeunier.

- Accordé.

Tous mesurèrent le boulot et le risque d'oublier quelque chose. Lemeunier transmit les ordres à son peloton et on sentit la gravité de cette affaire au fait qu'il n'y eut aucune réflexion.

Arrivés sur place, Marquès répartit les tâches, les tireurs fermeraient les trappes en tourelle, les pilotes s'occuperaient des plaques batteries et des hottes sous la surveillance des chefs de chars en titre et les chargeurs aidés des équipages des autres pelotons monteraient les schnorkels. En quarante-cinq minutes les chars étaient prêts. Ne restèrent que les équipages détenteurs des chars qui refirent le listing complet. A H moins cinq minutes, ils perçurent leurs bouteilles d'air et

à l'heure précise, Lemeunier présenta son char devant la pente.

- 40, en mesure de franchir.

Tous les chars passèrent sans encombre à la satisfaction du capitaine Magne et au grand soulagement des équipages. Cet exercice eu comme effet immédiat d'avoir res-soudé la cohésion entre les pelotons qui s'était un peu émoussée depuis le stade C. Ils avaient œuvré ensemble pour un objectif commun qui n'était rien d'autre que leur survie dans un milieu hostile. Même les plongeurs furent à nouveau respectés et eux même félicitèrent les tankistes pour le travail accompli.

A l'issue, ils rangèrent définitivement les schnorkels et reconditionnèrent les chars pour le trajet retour vers Saint-Wendel. Après avoir fait trempette dans le lac, les équipages

durent refaire intégralement le graissage du train de roulement du char. Là encore tout le monde y participa et le soir le repas prit au camp bâti fut joyeux et déstressant.

A sept heures ce jeudi, les chars prirent la route en sens inverse vers Saint-Wendel et chacun fut ravi de reprendre pour peu de temps la vie monotone du quartier. Le vendredi eu lieu la cérémonie de remise des insignes de franchissement, un cercle de bronze armé d'un glaive au-dessus duquel saute un brochet. Les capitaines et le DP remirent les brevets et c'est avec fierté et émotion que s'acheva cette nouvelle séquence.

L'escadron n'eut que peu de répit car après seulement deux semaines consacrées essentiellement à la remise en état des chars amphibies et la réparation des autres, ils

partirent au complet dans un centre d'entraînement unique en Europe : Hohenfeld. Là, l'armée américaine avait mis sur pied un régiment mécanisé soviétique avec du matériel récupéré dans différents conflits au sein des armées équipés par le bloc communiste. La guerre des six jours entre Israël, l'Égypte et la Syrie mais aussi les conflits du Tchad et du Liban avaient pourvu à cet équipement. Les militaires US qui servaient dans ce camps vivaient comme des russes, s'habillaient comme des russes mais surtout manœvraient comme des russes. Les meilleures unités de l'OTAN, mais aussi les Israéliens venaient s'entraîner là et c'était la première fois qu'un régiment Français était « invité ».

Les américains étaient persuadés que les Français allaient prendre la pâté de leur vie en combattant contre cette force

surentrainée. Les AMX30 furent d'abord bardés de détecteurs et équipés d'un simulateur de tir de combat, envoyant un faisceau laser en lieu et place d'un obus. Quand eux même seraient atteints par un rayon laser, le char clignoterait et l'alimentation électrique serait coupée l'immobilisant totalement. Au bout d'un certain laps de temps, des arbitres équipés de fusils laser aussi, ressusciteraient les chars morts.

Durant les quinze jours que dura ce stage, le régiment Français essuya des pertes considérables. Après chaque séquence de combat, un débriefing réunissait les cadres et les arbitres dans un amphi digne de la guerre des étoiles. Entièrement informatisé, il permettait de revivre intégralement chaque phase. Les chars étaient modélisés sur une carte géante et on pouvait voir les erreurs et

parfois les coups de génie de chacun. « On ne gagne pas à Hohenfeld » leur avait dit le premier jour le colonel commandant la base. Mais après la première semaine, le colonel et les capitaines commandant avaient pris la mesure de leurs ennemis et de leurs méthodes stéréotypées. Les américains avaient une tactique et n'y dérogeaient jamais. Si les autres armées alliées des Etats-Unis travaillaient de la même façon, les Français eux cultivaient le système D et s'adaptaient en permanence. C'est alors, à la grande surprise des caincains que les Frenchies commencèrent à remporter des batailles, même si la guerre dans son ensemble ressembla plus à Waterloo qu'à Austerlitz.

Ce fut donc complètement éreintés, mais pleins d'expériences nouvelles que le régiment rejoignit la Saare. Encore une fois, ils

n'eurent que peu de temps pour se refaire une santé qu'ils partirent pour une manœuvre de quinze jours en terrain libre, « Champagne 89 » qui précéda une autre manœuvre de trois semaines à Mailly.

Champagne 89 fut le plus gros exercice militaire organisé sur le territoire national et en dehors des terrains de manœuvre depuis la seconde guerre mondiale. Les forces en présence étaient composées du premier corps d'armée d'Allemagne avec ses trois divisions blindées soit six régiments de chars AMX30, trois régiments d'infanterie sur AMX10P, trois régiments d'artillerie sur AMX30 AUF1 et trois régiments du génie sur AMX13, plus les éléments organiques, soit un régiment d'artillerie sol-air sur AMX30 Roland et un régiment de cavalerie légère blindée sur

AMX10 RC. Un Panzer bataillon et un Jaeger bataillon (infanterie) allemands renforçaient les unités Françaises. A cela s'ajoutait la logistique avec les trois régiments de commandement et de soutien et un régiment du train pour le ravitaillement en nourriture et munitions. L'ennemi était joué par la deuxième division blindée, la division Leclerc d'Orléans et la troisième division d'infanterie de Chalons en Champagne.

Parti de Commercy dans la Meuse le premier régiment de cuirassiers batailla jusqu'à Troyes le chef-lieu de l'Aube, traversant les villages et dormant à la belle étoile. Encore une fois, même si ce ne fut qu'un exercice fictif, il permit à l'escadron Magne d'engranger une expérience inestimable. Les équipages de chars étaient maintenant aussi à l'aise dans leurs blindés que dans le fauteuil

de leur salon. Bien entendu des chars tombèrent en panne et cela permit de jouer en grandeur nature toute la chaîne logistique pour la récupération du malade, sa réparation et son retour au sein d'une unité accrochée par l'ennemi. Ces journées furent aussi l'occasion pour la population civile de s'approcher de son armée, comme ce jour où une petite mamie s'approcha du char de Lemeunier et demanda timidement si elle avait le droit de leur offrir un café. Sur un plateau d'argent, elle avait disposé des tasses en porcelaine qui visiblement avaient une grande valeur. Alain sourit du contraste de ces tankistes crasseux sortant d'un char de quarante tonnes pour déguster un café délicieux dans des tasses aussi fragiles qu'un oisillon dans son nid.

Un autre jour, un péquenot ivre mort dans un bar vit passer un Léopard allemand

avec sa croix de Malte peinte en noir sur ses flancs. Le poivrot ne réagit pas sur le coup, mais au deuxième char, s'exclama : « putain les boches », alla chercher son fusil de chasse et tira sur les Panzer allemands. Heureusement cette anecdote provoqua plus de rires que de dégâts et le malheureux finit la journée chez les gendarmes, menottes aux poignets.

Le premier corps d'armée remporta la guerre du champagne et le régiment rejoignit le camp de Mailly. Durant trois semaines, ils continuèrent à s'entraîner et l'avant-veille du départ ils finirent par l'épreuve opérationnelle pour vérifier la capacité à combattre de l'escadron et au passage noter son capitaine. Cette note était pour lui extrêmement importante car elle le propulserait vers un avenir plein de promesse ou son enterrement

définitif au grade de capitaine. Magne ne fit preuve d'aucune pression et fort de ses expériences passées il guida son escadron vers la victoire contre l'ennemi fictif. L'exercice se termina par un combat de nuit qui les amena à l'aube au pas de tir ou ils firent le Stade D, soit, non plus un tir peloton, mais un tir avec les dix-sept chars au complet.

Lemeunier et les autres chefs de peloton n'avaient aucune pression pour ce tir, c'était le commandement du capitaine qui était noté. Comme d'habitude, il y avait du brouillard ce matin sur les plaines champenoises. A onze heures, la visibilité n'était que de mille cinq cent mètres et le colonel décida quand même de lancer le tir. Les séquences se succédèrent ponctuées par les déplacements des pelotons entre le pas de tir nord et le pas de tir sud. Tout le camp de Mailly était bloqué

pour ce tir et c'est pour cela qu'il fallait qu'il ait lieu quelles que soient les conditions. Cela ne se passait pas bien, même si la note principale était attribuée au capitaine sur ces commandements et sur la manière dont il répartissait les feux pour détruire son ennemi, la qualité du tir rentrait quand même en compte. A la dernière séquence, l'escadron n'était que Bravo et avait besoin d'un coup au but pour passer Alpha. Paradoxalement avec le réchauffement de la terre, le brouillard s'intensifiât. Les pelotons ne voyaient pas à plus de mille mètres. Les cibles se levèrent mais personne ne tira. Il ne restait plus que quelques secondes quand Lemeunier entrevu un carré vert. Il lui était impossible de télémétrer la distance mais rendit compte.

- 40 devant moi 1500 un char au croisement de la route vers Saint Ménéould.

- Comment peut-il voir cette cible et comment peut-il la télémétrer demanda le capitaine Lagache depuis la tour de contrôle.
« 40 Confirmez la distance ».

- 40 1500.

- 40 détruisez ordonna le capitaine Magne qui voyait sa dernière chance d'être classé Alpha.

- Daniel le char visé 1500 feu.

- Je ne la voie pas mon lieutenant.

- Tu vois rien ?

- Non, que dalle.

Lemeunier saisit la poignée prioritaire et fit feu sur un carré vert qu'il avait identifié comme une cible sur ce carrefour de piste dont il connaissait par cœur la distance.
« Pourvu que ce ne soit pas une illusion d'optique » pensa-t-il.

- But annonça la tour, à tous tir terminé, prenez mesures de sécurité.

Les chars prirent les mesures de sécurité et les officiers de sécurité passèrent l'inspection des armes. Les obus et munitions 12,7 furent réintégrés. L'escadron se rassembla au niveau de la tour au pas de tir sud et le capitaine Magne fit un briefing rapide, puis les équipages purent reconditionner les chars. La première chose à faire était de graisser les canons de 105 et les 12,7. Le nettoyage complet serait réalisé au quartier.

Les pilotes récupérèrent une canette de gas-oil dans un des réservoirs arrière pendant que les tireurs et les chefs de chars assemblaient les hampes et les brosses. Les chargeurs versèrent le gas-oil dans les tubes qui furent branlés pour retirer le maximum de

poudre. On laissât le carburant s'égoutter puis Marquès confectionna une mixture avec un tiers de graisse et deux tiers d'huile moteur. Le mélange fut à son tour introduit dans les canons de 105 pour ne pas qu'ils rouillent avant le retour au quartier. La mitrailleuse de 12,7 fut allègrement graissée, démontée du char et réintégrée à l'armurerie. Enfin, les chars furent préparés pour un embarquement sur les trains en vue du retour.

Le soir, à la popote, le capitaine Magne prit Lemeunier à part.

- Je vous dois le classement Alpha de l'escadron.

- Négatif mon capitaine, ce n'est pas mon dernier coup au but qui nous a classé Alpha, se sont tous les autres. L'escadron, votre escadron est un tout.

- Vous avez raison, mais comment vous l'avez vue, télémétrée et touchée cette cible.

- Un zeste d'expérience et beaucoup, beaucoup de chance.

- Et bien buvons à la chance.

L'escadron rentra au quartier, les hommes eurent une permission de trois jours et dès le retour passèrent leur temps à nettoyer et remettre en état les chars. La vie de garnison reprit son cours et c'était la première fois, depuis plusieurs mois que les tankistes n'avaient pas de rendez-vous majeur à préparer. Les appelés fêtèrent bruyamment le père cent, c'est-à-dire le fait qu'il ne leur restait que cent jours à tirer avant leur « libé », le retour à la vie civile. Pour changer un peu du char, du char et puis du char, le capitaine organisa un raid pédestre dans les Vosges.

Après la visite du Struthof, le seul camp de concentration Nazi en France, ils réalisèrent une marche de cent kilomètres en trois jours avec leurs sacs à dos au sein du massif. La marche fut plutôt agréable en ce début de printemps et ils découvrirent le lac blanc, le lac vert, les ballons et finirent la balade par une visite guidée de Riquewihr un des plus pittoresques villages Alsacien. Cette petite oxygénation redonna le sourire à tout le monde et c'est heureux qu'ils regagnèrent Saint Wendel.

La semaine suivante le capitaine Magne leur apprit que le chef de corps les avait désignés pour représenter le régiment au rallye Grand-Duc qui aurait lieu à Sarrebourg dans quinze jours. Le Grand-Duc, cet oiseau avec sa vue perçante, était le symbole des hommes

du renseignement et ce rallye était l'occasion de voir se confronter les régiments de la première division blindée dans ce domaine.

- Il faut que je désigne un peloton, aussi j'ai décidé que le chef de peloton serait le lieutenant Talbach, l'adjoint l'adjudant Lemeunier, le subordonné un le chef Belicourt et le subordonné deux, le maréchal des logis Mallet. Cela ne vous dérange pas de vous retrouver adjoint Lemeunier ?

- Non seulement cela ne me dérange pas, mon capitaine, mais cela me permettra de me mesurer au lieutenant Talbach, il faut que je montre au « bizu » qui est le meilleur.

- Tu peux toujours t'accrocher, répondit Talbach en rigolant.

- Ok, les enfants ; les coupa Magne, je vous laisse libre de choisir vos équipages mais rappelez-vous qu'il y aura un classement

équipage et chef de char mais surtout peloton, donc escadron, donc régiment. Le colonel ne veut rien d'autre que la première place au sein de la DB.

- CERTUM MONSTRAT ITER dit, Lemeunier, « il montre le droit chemin », la devise du régiment.

Lemeunier retourna à son peloton et annonça la nouvelle à ses cadres.

- J'espère que cela ne te dérange pas ? demanda-t-il à Marquès.

- Non, moi vos conneries d'identif j'en ai rien à branler. Je vois un char devant moi qui me fait face, je tire, je cherche pas à savoir si c'est un T54, 62 ou 72, et si c'est un ami, il avait qu'à pas se trouver là.

- La stratégie selon Marquès, j'aime bien.

- Ouais, en attendant il faut que tu foutes la pattée aux autres. Je te connais, je ne me fait pas trop de soucis, mais t'es capable de laisser gagner Talbach pour ne pas le ridiculiser.

- Non pas cette fois-ci, je vais réviser et faire bosser mon équipage pendant les quinze jours qu'il me reste. Je te laisse le commandement du peloton pendant ce temps.

- Tout le monde en quartier libre.

Lemeunier et Talbach prirent en charge les révisions et la formation des équipages en identification. Le premier s'occupa des aéronefs, avions et hélicoptères et le second préféra les matériels terrestres. Tout fut passé en revue, les chars, VCI, canons d'artillerie ainsi que les engins du génie. Les chefs apprirent également les radars et les tracteurs

d'artillerie. Lemeunier, titulaire du stage de chef de peloton anti-aérien, passé à Biscarosse, leur apprit tout ce qu'il savait pour reconnaître les avions et hélicoptères soviétiques mais aussi américains, allemand, anglais et Français. Alain était capable de reconnaître un aéronef rien qu'à un détail, à une couleur, une cocarde, un marquage et même au bruit. C'était sa passion et il avait chez lui plus d'une centaine de maquettes de ses oiseaux et insectes comme il les appelait.

Le jour J, ils se retrouvèrent à Sarrebourg en Allemagne sur le terrain de manœuvre du sixième régiment de Dragons. Chaque régiment de la division avait installé un stand où les équipes devraient reconnaître les engins qu'on leur montrerait. Les régiments de chars auraient un stand chars, les régiments d'infanterie, les VCI, le régiment

d'artillerie, les canons et le régiment du génie, les engins du même nom. Un régiment d'artillerie sol-air se chargerait du stand aéronefs et l'escadron d'éclairage, les véhicules de reconnaissance.

L'équipe du premier cuir passa d'abord au stand artillerie. Ils eurent vingt diapositives à identifier. Ce premier test identique pour les appelés que pour les cadres ne présenta pas de problèmes aux chefs de char. Le deuxième test à leur destination propre fut un peu plus dur. Lemeunier sortit avec le sourire. Ils avaient décidé en arrivant qu'ils ne discuteraient pas des résultats mais se concentreraient sur le test suivant. Ils firent ensuite le stand, génie, le plus dur pour les appelés tant il y avait d'engins différents, puis le stand reco. Ils arrivèrent enfin chez les artilleurs sol-air. Après quarante diapositives

plus ou moins simples, les cadres eurent un test auquel ils ne s'attendaient pas. On leur distribua des feuilles au format A4 avec des silhouettes d'aéronef. Si pour Alain c'était des formes connues, pour les autres c'était plutôt des chiures de mouches. A la sortie, malgré ce qu'ils avaient dit, ils commentèrent ce test avec des mots durs.

- Putain, les enculés ; dit Belicourt dans son langage fleuri. Mais c'était aussi l'avis des autres chefs de char. Seul Lemeunier rigolait.

- T'as tout trouvé Gino? lui demanda Yves.

- Je crois, les détails essentiels étaient visibles. Il faut se concentrer sur ce que l'on voit et pas sur sa colère. Ok ? En cas de guerre, vous ne verrez pas de diapositives d'avions se posant sur une piste

d'atterrissage, vous verrez des ombres à trois mille mètres dans le ciel.

- Vous avez raison dit Talbach. Bon on se remotive, les autres équipes vont voir les mêmes chiures que nous. On a encore nos chances.

Au stand chars, ils eurent également une mauvaise surprise, le test pour les cadres se limita à l'identification de traces de chenilles. Là encore, Lemeunier étant maquet-tiste, avait l'habitude de monter des chenilles maillons par maillons et avait eu le temps de savoir reconnaître leurs formes. Les chenilles soviétiques n'avaient pas patins en caoutchouc contrairement à celles des chars occidentaux. Cela faisait déjà un tri, ensuite le nombre de patins ou de crampons permettait de les différencier. Encore fallait-il s'y être intéressé. A dire vrai, un chef de char n'était pas

un pisteur Sioux et se foutait des traces au sol. Le test était-il réaliste, se demanda Lemeunier. Il se promit d'y réfléchir avec le capitaine Magne.

L'après-midi, du temps que les organisateurs analysaient les résultats, les concurrents eurent une démonstration de matériels réels. Ainsi ils purent observer les engins soviétiques que les américains possédaient à Hohenfeld et chaque nation de l'OTAN présente en RFA amena chars, VCI voire même hélicoptères. Si l'AMX30 français ne payait pas de mine au milieu des M1 Abrams US, Léopards germaniques ou autres Challengers British, c'était celui qui se camouflait le mieux. Cela confirmait ce que pensait Alain de ces armées. Il n'était rien de pire que de se croire invulnérable dans un cercueil d'acier.

A l'issue le général Cerilly commandant la première Division Blindée annonça les résultats. Le chef de corps, le chef du BOI et le capitaine Magne avaient rejoint les équipages.

- Nous commencerons les résultats par le classement régimentaire.

Equipe troisième : le seizième bataillon de chasseurs de Sarrebourg,

Equipe deuxième : l'escadron d'éclairage divisionnaire,

Equipe première : le premier régiment de cuirassiers.

- Putain on a battu l'EED, s'exclama Bellicourt.

- Classement équipages :

Troisième : Lieutenant Talbach du premier cuir,

Deuxième : Adjudant Lemeunier du premier cuir,

Premier : Lieutenant Schmitt de l'EED.

- Classement chef d'équipes ou chefs d'engins :

Troisième : Lieutenant Schmitt de l'EED, avec 17 sur 20

Deuxième : Maréchal des logis Thalman de l'EED, avec 18 sur 20

Premier : Adjudant Lemeunier du premier cuir, avec 20 sur 20.

Une clameur monta de l'ensemble des participants, c'était la première fois qu'un cadre n'appartenant pas à l'EED remportait ce challenge.

- On est déçus dirent Vincent et Daniel, on n'est pas le meilleur équipage.

- Vous êtes les meilleurs équipages char de la division. L'EED n'a pas fait la moitié des

activités que vous avez faites ces trois derniers mois. Eux, c'est leur spécialité le renseignement, la honte est pour eux. Ils auraient dû avoir toutes les premières places. Je suis fier de vous, leur dit Lemeunier.

Cela faisait quinze jours que l'escadron avait repris une vie pépère au régiment. Ils n'avaient pas d'autre rendez-vous majeurs jusqu'à la libération du contingent. Les jours passaient rythmés par les visites techniques des chars, des tirs au fusil et une sortie terrain par semaine. Ce midi Lemeunier était chez lui en train de manger. Il avait enlevé ses rangers comme tous les jours et déjeunait avec son épouse et ses enfants en pantalon de treillis, teeshirt et pantoufles. Ils entendirent sonner à la porte. Contrairement à la France, il n'y avait pas de démarchage à domicile en

Allemagne et les voisins n'avaient pas l'habitude de venir sonner à l'improviste. Lemeunier ressentit un picotement dans la colonne vertébrale quand Dominique alla ouvrir.

-Alain, c'est pour toi, c'est le boulot.

Le brigadier de semaine attendait à la porte, une feuille avec l'adresse de tous les cadres à la main.

- Mon lieutenant, il y a une alerte, il faut venir d'urgence. Le capitaine a dit que tous les cadres devaient être présent à treize trente dernier délais.

Il avait moins d'une demi-heure pour se préparer.

- Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda Dominique.

- Je ne sais pas, il faut que j'y aille, tu peux m'aider à récupérer mes sacs paquets à la cave ?

Alain avait en permanence deux sacs prêts avec du packaging en double en cas d'exercice d'alerte. Ceux-ci étaient fréquents au sein de l'armée, surtout en Allemagne du fait de la menace soviétique, mais elles avaient régulièrement lieu en pleine nuit, vers les deux ou trois heures du matin, mais surtout, on était au courant quinze jours à l'avance. Jamais une alerte n'avait été déclenchée à treize heures et par surprise totale. C'était ce que se disait Lemeunier en lançant ses rangers. Il embrassa son épouse, serra ses enfants dans ses bras et partit au régiment chargé comme une mule. En arrivant il enregistra son heure d'arrivée à la semaine et entra immédiatement dans son bureau.

- Quelqu'un sait ce qu'il se passe ?

- Négatif répondirent les maréchaux des logis. Le chef Marquès est déjà à la cave

avec les pilotes et prépare les lots de bord. Les autres finissent de faire leurs pacos.

- Bon, dans cinq minutes les chefs de peloton voient le capitaine et on en saura peut-être plus.

Il descendit à la cave et constata que Marquès avait un air grave qu'il ne lui connaissait pas.

- Toi aussi tu la sens cette odeur ? dit Romain.

- Ouais, mon petit doigt n'aime pas ça du tout.

Pendant ce temps, à Berlin, le lieutenant Masson était lui aussi en alerte, mais pour les tankistes du onzième chasseurs, il fallait évacuer le régiment en moins d'une demi heure. La DMI était déjà partie vers l'aéroport de Tegel et le reste s'appêtait à les

suivre. A dix kilomètres de là, en Allemagne de l'est, un régiment de lances roquettes multiples BM 22, lointain successeur des orgues de Staline qui décimèrent l'armée Nazi en 1942, se mettait en batterie. Les véhicules à roues s'arrêtèrent perpendiculairement à leurs cibles et les lanceurs pivotèrent à quatre-vingt-dix degrés. Un peu plus de cents roquettes de deux cent vingt millimètres furent éjectées de leurs containers et prirent la direction de Berlin Ouest. Deux minutes plus tard elles touchèrent et détruisirent complètement le quartier Napoléon. Pas un cavalier ou fantassin Français ne survécut à cette attaque. Simultanément, deux autres régiments détruisirent les implantations Américaines et Britanniques, pendant que les casernes de la Polizei étaient traitées par des canons d'artillerie classiques 2S3 de 122 mm

aussi. A check point Charlie, un régiment de char T72 enfonça la barrière tandis que douze hélicoptères de combat MI24 Hind détruisirent le peloton d'AMX30 qui se trouvait à Tegel d'une seule salve de missiles AT6 Spandrel. En quinze minutes Berlin fut vaincue et les civils ainsi que les familles des militaires n'eurent la vie sauve que grâce à la décision de Gorbatchev de ne pas utiliser d'armes chimiques. A treize heures ce 14 avril 1989, cinquante et une divisions soviétiques stationnées en Allemagne de l'est fonçaient vers son voisin de l'ouest appuyées par la National Volks Armée, les armées Populaires Tchèque et Polonaise au nord tandis que les armées Bulgares et Hongroises au sud, se dirigeaient vers l'Autriche. Ils devaient rapidement se rendre maître des ponts sur l'Elbe entre Lauenburg et Schnackenburg, la Werra et la

Saale et attendre l'arrivée du gros de l'armée soviétique forte de plus de deux cent divisions venue d'Ukraine, des pays Baltes et de la fédération de Russie. Le reste de l'armée resterait en retrait pour contrer une éventuelle riposte aéroportée de l'OTAN.

Parallèlement, la flotte de la Baltique et l'armée de l'air soviétique bombarderaient les pays scandinaves et tenteraient de bloquer les routes maritimes.

Les Etats-Unis et la Grande Bretagne enclenchèrent immédiatement l'opération REFORGER, return for Germany, qui consistait en un immense pont aérien et maritime pour transporter l'ensemble de leurs forces vers la RFA.

A Saint-Wendel, les Français n'avaient aucunes idées de ce qui se tramait à mille

kilomètres de là. Le capitaine Magne débrie-
fât ses chefs de peloton.

- Messieurs, pour l'instant je suis dans le même flou que vous. Je ne vous apprend pas que c'est la première fois qu'une telle alerte est déclenchée en milieu de journée et dans un tel secret. Nous devons donc considérer qu'elle est réelle. Je répète, réelle. En ce moment même, des bus se préparent à ache-
miner vos familles en France, ...

Ce fut un choc pour Alain et les autres cadres mariés.

- ..., nous avons six heures pour quitter le régiment en ordre de bataille, cela nous fait donc, ..., départ à sept heures pour notre zone de desserrement. Vous connaissez votre métier, j'ai entièrement confiance en vous alors faisons notre job. Pas de questions ?

Il n'y en eu pas, ils quittèrent les bureaux et rejoignirent les pelotons au parc à chars. Celui-ci était une véritable ruche. Chacun dans un ballet bien réglé accomplissait sa tâche, les pilotes garnissant les coffres de caisse et les chargeurs et tireurs parant les tourelles. Même ce qui n'était jamais amener en manœuvre trouva sa place dans les blindées. Au bout de deux heures, Lemeunier sentit les regards interrogateurs de ses hommes. Il les rassembla.

- Les gars, nous devons considérer que cette alerte est réelle. Tout le monde comprend-il bien le sens de ce que vient de dire ?

- Vous voulez dire que nous sommes en guerre ? demanda Vincent.

- Je veux dire que nous devons nous considérer en guerre, donc tout ce que vous faites doit être fait de la manière la plus

professionnelle possible. Si nous partons ce ne sera pas pour trente-six heures sur le terrain de manœuvre.

- Quand saurons-nous si c'est pour de vrai ? demanda Daniel.

- Nous sommes à H moins trois heures, à H moins deux, ils devraient nous livrer les munitions. Cela ne s'est jamais produit pour un exercice, on verra bien.

Romain prit à part Lemeunier et lui demanda :

- Tu peux pas téléphoner à la DGSE, ils te renseigneront.

- Je vais essayer.

Il alla dans le bureau du capitaine et lui expliqua ce qu'il souhaitait faire.

- Allez-y, même le colonel en second est dans le flou, le chef de corps est parti en

réunion à Trêves au PC de la DB. Il ne rentrera pas avant une heure.

Lemeunier composa un numéro que lui seul connaissait.

- Commandant Jaurel.

- Mon commandant, c'est Lemeunier savez-vous ce qu'il se passe ?

- Vous n'êtes pas sur une ligne sécurisée, je ne peux rien vous dire.

- Mon commandant, avec tout le respect que je vous dois, allez-vous faire foutre, dans une demi-heure nous allons parer nos chars en munitions, alors est-ce que je dois faire mes adieux à ma famille ou est-ce que ce soir je dormirais dans mes draps.

Magne n'en revenait pas du ton utilisé par Lemeunier.

- Allez embrasser votre famille, le commandant Jaurel raccrocha.

Lemeunier était blanc, il s'assit.

- C'est vrai ?

- Oui, quand pourrons-nous dire adieu à nos proches ?

- Je suis dans le même cas que vous Lemeunier, pour l'instant je vous demande de tenir cela secret. Il ne faut pas affoler les hommes, ce ne sont que des appelés du contingent. Pouvez-vous le faire ?

- Bien sûr, mon capitaine, mais avec ou sans votre autorisation je ne botterais le cul d'aucun russkov sans avoir embrassé ma femme et mes enfants.

- Je vais arranger cela.

Lemeunier retourna au parc à char et vit les hommes débarquer les munitions.

- Alors c'est pour de vrai dit Vincent ?

- On les débarque et après on verra si on les sort de leurs cocons pour les embarquer à bord. Mais même là, cela ne prouvera rien.

Marquès s'approcha.

- Je te connais mieux que toi-même, tu ne sais pas mentir, alors c'est pour de bon ?

- On aura droit à aller embrasser nos familles.

Romain accusa le choc sans montrer quoi que ce soit. Il aurait été un excellent joueur d'échecs.

L'ordre arriva à H – une heure trente d'embarquer les munitions. Le capitaine Magne vint chercher les cadres mariés et un mini bus les conduisit dans la cité cadres. Alain vit Dominique et ses enfants qui attendaient de monter dans des cars en direction de la France. Elle semblait calme, plus que lui en tout cas. Il se jeta dans ses bras et

l'embrassa de toutes ses forces puis chacun de ses enfants.

- Ça va aller ? demanda-t-il doucement.

- Pas le choix, répondit-elle, pourquoi t'as choisi ce métier ?

- Aujourd'hui, les civils ne sont pas plus à l'abri que nous. Mais ne t'en fais pas je vais les arrêter les méchants.

- A toi tout seul ?

- Ouais.

- Je t'aime.

- Je t'aime aussi.

Ils montèrent dans le bus et les cadres retrouvèrent leurs hommes. En un seconde ils se transformèrent en guerriers redoutables. Les popovs devraient leur passer sur les chenilles avant de rentrer en France.

A H moins trente minutes, les moteurs étaient chauds, l'armement individuel perçu

et ils se dirigeaient vers la sortie du régiment réservée aux chars. La Polizei était là, mais pas les voitures des civils, ils étaient confinés chez-eux jusqu'à nouvel ordre. Cette nuit serait réservée au déplacement des troupes. Arrivés à Dirmingen, le site de desserrement du régiment, ils s'installèrent en coup d'arrêt et attendirent les ordres pour une contre-attaque ou un blocage de zone.

Ils entendirent un bruit assourdissant. Le ciel fut rempli de F111 américains, des bombardiers stratégiques.

- C'est parti ; dit Lemeunier.

- Qu'est-ce qu'on va devenir ? demanda Daniel.

- Les gars, vous l'avez compris, nous sommes en guerre. Vous êtes les meilleurs hommes avec lesquels je n'aurais jamais espérer partir. Je vous fais une promesse, je

ferais tout pour vous ramener vivants à vos familles.

Marquès monta sur le char de Lemeunier et lui demanda.

- C'est combien déjà la durée de vie d'un char en cas de guerre ?

- Deux jours.

- Ok, je te donne rendez-vous dans 49 heures.

- T'as intérêt à y être car moi j'y serais.

Livre 2

Cela faisait maintenant deux heures que l'escadron du capitaine Magne était en guerre. Comme en 1939, ils stagnaient dans une attente que l'on qualifia à l'époque de « drôle de guerre ». On a vu ensuite ce que cela donna. Installés en coup d'arrêt, les chars français attendaient une éventuelle percée d'un élément soviétique ou d'un tout autre pays du pacte de Varsovie. De toute façon ils étaient équipés du même matériel et suivaient la même doctrine. Comme disait Marquès, quand ils pointeraient leur nez, on ne leur demanderait pas leur nationalité mais on leur offrirait un obus à charge creuse volant à 1400 mètres par seconde. Ils passèrent la nuit sur les hauteurs de Dirmingen sans savoir

que le dispositif complet des forces de l'OTAN se mettait en place.

La première division Blindée de Trêve à laquelle appartenait le 1^o régiment de Cuirassiers constituait la partie nord du dispositif Français en Allemagne. Plus au sud, la 5^o et la 3^o division Blindée avaient elles aussi rejoints leurs lignes de desserrement. La 8^o division d'infanterie de Lille fermait le dispositif vers les frontières Belges. Les 5 autres divisions blindées et les 3 autres divisions d'infanterie compléteraient le mur d'acier qui ferait de son mieux pour arrêter la progression de l'ennemi. Sa doctrine à lui était simple : atteindre l'océan atlantique dans les 15 jours. Le problème était qu'entre l'Allemagne de l'est et l'atlantique, il y avait la France.

Cette nuit-là, également, les paras de la 11^o division parachutiste furent largués bien

en avant du dispositif de coup d'arrêt, le long de la frontière avec la RDA et la Tchécoslovaquie. La 9^o division d'infanterie de marine ainsi que les 6^o et 9^o divisions légères blindées, avec leurs unités de légion étrangère, rejoignirent en marche forcée le centre de l'Allemagne pour, dans un premier temps éclairer le dispositif Français et dans un deuxième temps, freiner la progression des hordes bolchéviques.

Le soleil pointât ses rayons dans le paisible matin de printemps Allemand. Aucun bruit n'évoquait le fait que le monde était entré en guerre. En fait il n'y avait aucun bruit. C'est la réflexion que se faisait Alain. Les seuls à troubler le silence absolu étaient les oiseaux. Au moins ils n'étaient pas encore sous le coup d'une attaque chimique, car dans

ce cas, même les oiseaux seraient morts. Guerre ou pas, les soldats durent se raser à tour de rôle et même Alain et Marquès se relayèrent pour assurer l'écoute radio. Vers 7h30, l'escadron fit mouvement vers la bourgade d'Idar Oberstein, ville de naissance de Bruce Willis. Dans un silence radio total, les mastodontes d'acier empruntèrent des routes séparées, laissant en permanence un minimum de 500 mètres d'écart entre chaque engin. Il ne fallait pas que les dix-sept chars soient rayés de la carte par une seule salve de lance-roquettes multiples soviétique, les fameuses orgues de Staline. A tour de rôle le 1^o et le 3^o escadron prenait la tête du dispositif du régiment qui avait adopté la configuration dite du triangle pointe en avant. Alain en déduisait qu'ils n'étaient pas encore au contact des forces ennemis sinon ils se retrouveraient

en triangle, base en avant pour que deux escadrons de chars alignent leurs canons.

Au bout de deux jours très stressants d'avancée à la recherche de l'avant-garde russe, le régiment fut remplacé par le 1^{er} régiment de chasseurs de Verdun et put enfin prendre une journée de repos en dehors des engins blindés.

- Ça fait 48 heures et nous sommes toujours vivants ; dit Romain en rejoignant Alain dans une clairière.

- Ouais, que les gars mangent, fassent un peu de toilette, mais il faudra vérifier les panzers.

- A vos ordres, répondit Romain.

Ordinairement il aurait rajouté une vanne bien pesée, mais là il était extraordinairement sérieux. C'est ce qu'aimait Alain en lui, sa capacité de passer de la jovialité la plus

extrême au professionnalisme qu'exigeait la vie de tankiste.

- Je vais aux ordres et essayer de savoir où en sont nos camarades popovs.

Alain salua son capitaine.

- Comment vos hommes prennent-ils la chose ? demanda le capitaine Magne.

- Comme des hommes, justement, mon capitaine ; ils balisent comme des malades mais font leur boulot. Ils savent que leurs vies en dépendent.

- Savez-vous qu'on a déjà des désertions ?

- Non, dans quel peloton ?

- Le peloton de soutien, mais également au sein du P2.

- J'imagine que cela vient des connards qui faisaient les fiers au quartier.

- Bien évidemment. Je vais réunir tous les cadres dans le gymnase que voici sur la carte, cela vous direz de leur faire un topo sur les intentions de notre ennemi.

- Oui bien sûr, mon capitaine.

- Ok, on se voit à 16 heures.

A quatre heures de l'après-midi, Alain avec ses chefs de char se dirigèrent vers le gymnase indiqué par le Capitaine. La garde était assurée par le peloton de protection de l'escadron constitué essentiellement par la fanfare du régiment. Arrivé sur place il constata que tous les cadres du régiment étaient présents. Magne ayant évoqué auprès du colonel son idée de topo, ce dernier décida que les autres escadrons pouvaient en profiter.

Quand tout le monde fut là, le chef de corps s'adressa à ses cadres.

- Messieurs, vous le savez tous maintenant, l'union soviétique et le pacte de Varsovie ont franchis la frontière de la RFA, de l'Autriche et de la Finlande il y a deux jours. Nos camarades de Berlin ont été les premiers sacrifiés de la guerre. Le quartier Napoléon que nous avons quitté il n'y a pas si longtemps n'est plus qu'un champ de ruine. Heureusement, dans sa grande mansuétude, Michail Gorbatchev a laissé les familles et l'ensemble de la population quitter la ville. C'est la raison pour laquelle nous pensons qu'ils ne sont pas prêts moralement à utiliser l'arme chimique ni à pratiquer une destruction systématique des agglomérations qu'ils traverseront. Je pense que la plupart d'entre vous se demandent ce qu'il va nous tomber dessus dans ces prochains jours. C'est pour cela qu'en l'absence de notre officier renseignement, au PC

de la division, j'ai souhaité que l'Adjudant Lemeunier vous fasse un topo. La parole est à vous Lemeunier.

- Merci mon colonel, je suis honoré.

Mon colonel, messieurs les capitaines, camarades. Je n'ai rien préparé, je n'ai pas de notes aussi je vous demanderais la plus grande indulgence si parfois mes propos ne seront pas parfaitement ordonnés.

Bon, partons du général. Les plans de l'Union soviétique sont simples : en cas d'attaque du bloc de l'ouest, rejoindre l'océan atlantique en quinze jours. Je ne vous fais pas un dessin, entre eux et l'océan il y a nous, il y a la France, il y a nos familles. L'OTAN a également des plans pour contrer cette attaque. Depuis deux jours, les armées américaines, anglaises et allemandes ont fait sauter tous les ponts le long du rideau de fer, minés

toutes les routes, mis en place des obstacles du génie dans tous les champs. Les premiers éléments soviétiques qui passeront iront rejoindre leurs ancêtres. Les Etats-Unis ont mis en place un pont aérien géant pour acheminer le plus gros de leur armée, ainsi que par voie maritime.

Mais ça, les russes le savent. Leur premier objectif est de prendre la Norvège. Leur aviation n'est pas en mesure d'atteindre l'océan et de faire demi-tour pour ravitailler, aussi utiliseront-ils la Norvège comme un immense porte avion. A partir de là ils essaieront couler le maximum de bateaux US et abattre le maximum de leurs avions. Dans le même temps, ils attaqueront la Grande Bretagne car les USA utiliseront leurs bases pour attaquer les colonnes soviétiques.

Concernant la partie terrestre, l'armée soviétique est un immense rouleau compresseur. Ce n'est pas qu'une image. Ils avancent et ne s'arrêtent jamais. S'ils tombent sur un obstacle ou une armée ennemie, ils la contournent et continuent à avancer. Les divisions de chars seront en tête. Je rappelle qu'une division soviétique ou équivalente du pacte de Varsovie est composée de trois bataillons. Deux bataillons de chars et un bataillon d'infanterie. C'est l'inverse pour les divisions de fusiller motorisés. Cette structure ternaire se retrouve à tous les échelons. Un bataillon de char est composé de deux régiments blindés et un régiment mécanisé. Un bataillon méca est composé de deux régiments de fusiliers motorisés et un régiment blindé. Un régiment de char comprend deux compagnies blindées et une compagnie méca,

et inversement pour les régiments de fusiller motorisés. Une compagnie blindée est composée de trois sections de chars à trois chars, idem pour la compagnie méca. A tout cela s'ajoute à tous les niveaux, un appui artillerie, un 122 millimètres par compagnie, trois 152 mm par régiment, une compagnie d'artillerie par bataillon et un régiment par division. Vous pouvez faire le même calcul pour le génie, le ravitaillement, les mécanos et la reconnaissance.

Parlons-en de la reco, car c'est elle qui nous tombera sur le râble en premier. La mission de la reco russe, est-allemande ou tchèque, quelle que soit celle que nous rencontrerons, est simple, nous obliger à nous montrer. Ils ne nous passeront pas à coté sans se montrer, ils nous rentreront dedans pour que nous leur dévoilions notre

dispositif. Il y a fort à parier, vu que nous sommes au nord du dispositif de l'OTAN, que nous aurons à affronter un bataillon de reconnaissance est-allemand. Ne les prenez surtout pas à la légère, à côté d'eux, les SS Panzer Bataillons étaient des enfants de cœur. En 1947, à la création de la RDA et de la NVA, les popovs ont recrutés d'anciens SS pour constituer ces éléments.

Bon parlons maintenant en détail de ce qui nous attends. Comme dirait Marquès, on s'en branle de savoir s'ils sont russes, moldaves ou allemands, si on voit un char avec le canon tourné vers nous, on lui fout un pétot de 105 dans le cul.

Les tankistes rirent aux propos de Le-meunier.

Ce qu'il faut retenir, si on voit des roues, on aura des roues, si on voit des chenilles, on

aura des chenilles. Si vous apercevez dans vos lunettes un BRDM2, à roue c'est que l'on a un régiment de fusiliers motorisés avec du BTR en face de nous. Si vous voyez un BMP reco, à chenille c'est que nous sommes en face d'un régiment blindé. Mais attention chaque section reco est composée soit de deux BRDM2 et un char soit de deux BMP et un char. Ce n'est pas le char qui fait la différence mais bien l'engin de reco. Concernant ces chars, nous aurons à faire face soit à du T62 pour les russes ou plus certainement du T55 pour les allemands, tchèques ou polonais. Ces engins ont un canon de 100 mm d'une portée réduite de mille mètres. Mais achtung, les pays satellites ont développé le T55 Kladivo, qui veut dire « transformé » en russe. Le Kladivo tire un missile AT5 Spandrel d'une portée de

trois mille mètres. Il en va de même des BRDM ou des BMP.

Donc la reco va se pointer, nous chercher et nous forcer à nous dévoiler. Ne vous faites pas d'illusion, ils vont mourir pour que le gros des troupes qui les suivent, sachent s'ils ont à faire à un peloton, un escadron ou un régiment. Une fois qu'ils le savent, ils pilonnent à l'artillerie et envoient leurs T72. Ceux-ci ne s'arrêtent pas, les fantassins nettoient ce qui reste et ils continuent. Si on résiste et on résistera, ils nous contournent et continuent leur progression. Nous serons traités par un bataillon d'artillerie à longue portée, des 2S7 de 203 mm tirant à trente km ou leur aviation et leurs hélicoptères. Bien évidemment, toute attaque sera précédée d'un pilonnage massif d'artillerie, d'un bombardement aérien et leurs chars seront

accompagnées d'hélicoptère de combat Mi24 et Mi17.

L'adjudant Cernela du 4^o escadron n'y tient plus et interrompt Lemeunier.

- C'est censé nous rassurer ou nous faire flipper ton intervention. Si on t'écoute, la guerre est perdue d'avance.

- Je comprends votre angoisse à vous tous, mais c'est en connaissant son ennemi que l'on peut le mieux le combattre.

- Ah oui, alors tu préconise quoi ?

- Ce n'est pas à moi de vous expliquer comment le colonel va nous emmener au combat.

- Ça ne fait rien, dit le colonel Forez, j'aimerais connaître votre avis Lemeunier, car apparemment, vous vous êtes mis dans la tête des russes depuis bien longtemps.

- Mon colonel, chers camarades, il n'y a que deux moyens d'être encore en vie dans quinze jours. DISCRETION et VITESSE. Dans un premier temps nous allons devoir être discrets, cela veut dire respecter un silence radio total, de plus je vous rappelle qu'au moins un char par peloton devra éteindre complètement sa radio pour la préserver en cas d'attaque nucléaire. Ensuite discrétion dans notre observation. Il faut revoir totalement nos schémas. Cela fait trente ans que l'on nous apprend à poster nos quatre chars en défilement d'observation, il faut arrêter avec ces conneries. Un char se met en observation les autres restent en deçà de la crête ou de la lisière. Observez à pied à la jumelle. Ne pas se dévoiler tel va être notre challenge tant que nous ne serons pas au contact. Quand nous y seront, là c'est la vitesse

qui comptera. Ceux qui ne seront pas touchés par la première vague devront faire un bond en avant ou en arrière le plus rapidement possible. Pas de 500 mètres ou même d'un km, mais au-delà de la portée pratique d'une compagnie d'artillerie. Tout déplacement inférieur à trois km nous exposera aux coups ennemis. En cas de freinage, là encore on nous a appris à mettre nos tubes à six heures pour reculer. Ce sont des foutaises, le chef de peloton laisse sa tourelle à midi, assure la direction et les autres pilotes le suivent. Une fois la crête ou aura lieu le coup d'arrêt passée, franchissez là, remettez vos tubes à midi et remettez-vous à défilement. Je vous mets au défi de tirer en site négatif avec vos tubes à 6 heures.

Tout en parlant Lemeunier expose ses points de vue en dessinant le mouvement d'un peloton de char sur un tableau à craie.

- Je partage pleinement les visions de Lemeunier concernant cette façon de progresser, dit le colonel.

- Alors pourquoi ce n'est que maintenant que l'on nous les expose ? demanda Pigeon.

- Peut-être parce-que nous sommes en guerre, mais croyez-moi, ces tactiques ont fait l'objet de multiples mémoires en haut lieu et je sais qu'elles devaient être mises en place avec l'apparition du futur char Leclerc.

- Bon écoutez-moi, dit le colonel, vos capitaines, le chef opération et moi-même allons nous réunir pour faire le point de situation. Je vous laisse entre vous, mais je veux que vous fassiez votre les techniques que vous

a exposées Lemeunier. Répondez à toutes leurs questions et rassurez-les quant au nombre résiduel d'ennemis que nous aurons à affronter s'ils franchissent les obstacles de l'OTAN dont vous avez parlés en préambule. Ensuite messieurs reposez-vous, rassurer vos hommes car demain on repart en première ligne.

C'est Talbach qui ouvrit les hostilités.

- Lemeunier vous avez dit que les russes devaient atteindre l'océan Atlantique en moins de quinze jours, mais que se passera-t-il s'ils n'y arrivent pas.

- J'aurais préféré que vous ne posiez pas la question. Au bout de 10 jours, si le pacte de Varsovie craint de ne pouvoir atteindre ses objectifs, ils utiliseront l'arme nucléaire

tactique. S'ils n'ont pas déjà envoyé les gaz avant.

- La bombe ? Ils utiliseront la bombe ? Tu es sur de ce que tu dis ? demanda Aubert du 2^o escadron.

- Oui, nous avons tous appris à reconnaître les lanceurs SCUD, FROG ou SS21 en pensant que nous ne les verrions jamais car ils seraient bien en arrière, sauf que si nous nous trouvons imbriqués dans leurs arrières à force d'avoir été contournés, nous pourrions très bien nous trouver nez à nez avec ces engins.

- Quelle est ta conviction profonde ? Demanda Belicourt.

- Gorbatchev n'a pas utilisé l'arme chimique à Berlin, il a laissé les civils partir. Nous n'avons pas affaire à un boucher. L'union soviétique est au bord de l'implosion.

Ils nous ont envahis, mais ils auraient très bien pu à l'inverse ouvrir le mur de Berlin et abandonner le communisme. Je pense que le pacte de Varsovie joue ses derniers atouts. Si on était aux échecs, je dirais qu'il a déjà perdu ses fous, ses chevaux sont en mauvaises positions et ses tours sont bloquées. Les russes sont d'excellent joueur d'échec et ils savent qu'à ce jeu on a aussi la possibilité de se coucher.

Avant que les forces du pacte arrivent sur nous, elles auront perdu au moins la moitié de leurs troupes et les meilleures, alors que le renfort des américains sera à son apogée dans une semaine. Il faut garder espoir. Rien n'est perdu, s'il faut que nous recreusions les tranchées de Verdun, nous le ferons, mais nous ne troquerons pas notre béret contre une chapka. Il n'y a plus d'ours en

France, en revanche le coq y chante tous les matins.

Notre salut repose en nos hommes, sans eux, nos chars n'avanceront pas et les obus resteront dans leurs paniers. Retournez avec vos hommes, rassurez-les. Il y aura des morts, bien sûr, mais à la fin nous devons vaincre, on n'a pas le choix.

Tout le monde retourna à son bivouac.

- Et bé, je t'avais jamais entendu parler comme ça. Lui dit Marquès.

- J'avais encore jamais fait la guerre auparavant.

- Si on s'en sort je vote pour toi aux prochaines élections.

- Lesquelles ?

- Toutes, même celle de miss France.

- Bonne idée.

De retour dans son peloton, Alain exposa à ses hommes la nouvelle façon de manœuvrer entre les chars.

- Avec tout le respect que je vous dois mon Lieutenant, c'est quand même moins con que ce qu'on faisait avant. Enfin, nos chefs se décident à devenir intelligents. Il aurait fallu qu'il y ait une guerre plus tôt ; dit Vincent.

- Tu dis que des conneries ; lui rétorqua Marquès.

- Bé non, chef, c'est vrai que c'est moins con.

- Ça, c'est vrai, mais ça vient pas de nos chefs d'en haut, c'est notre adjudant qui leur a imposé cette tactique.

Bien sûr, Romain exagérait quelque peu la vérité, mais voyant la fierté dans les yeux

de ses hommes, Alain n'eut pas le courage de démentir. S'ils pouvaient mettre cette fierté dans leur volonté de se battre, peut-être que cela les aiderait à finir cette guerre en vie.

L'adjudant, continua Marquès, nous a exposé la tactique des russes et nous a expliqué comment les renvoyer à Moscou sans leurs culottes. Je vais pas vous répéter tout ce qu'il a dit, mais sachez que dans quinze jours tout sera finit.

Les hommes se réjouirent de ce qu'ils venaient d'entendre. Romain connaissait bien la mentalité des hommes et savait toujours trouver les mots simples et efficaces pour leur parler.

- Allez, on bouffe, leur dit-il, Rolland tu t'occupes de nous récupérer ça avec tes hommes.

Tandis que les hommes s'occupaient de mettre en place une salle à manger improvisées avec les caisses à munitions vides, Alain regarda Marquès :

- On fait quand même un sacré binôme, toi et moi, je ne voudrais d'aucun autre adjoint que toi.

- Ce que tu ne sais pas c'est que c'est moi qui t'ai choisi comme chef de peloton. T'es un intello cool, t'es pas fainéant et tu me supports, qu'est-ce que je voudrais de mieux.

- Bon je suis sûr que t'as une binouze quelque part.

- Pourquoi une ?

Après le repas, ils se couchèrent dans leurs duvets en assurant à tour de rôle l'écoute radio et en maintenant les moteurs chauds.

Le lendemain les choses sérieuses commencèrent, le régiment se plaça en première ligne du dispositif Français aux abords de Francfort. Le peloton de Lemeunier se plaça à l'extrême gauche du dispositif du régiment sur les hauteurs de Bad Homburg. Comme il l'avait annoncé, Alain fit monter Rolland en défilement d'observation et laissa ses trois autres chars en deçà de la crête. Alain fit une reconnaissance à pied avec ses chefs de char. De là où ils étaient, ils avaient une vue imprenable sur les abords de la ville. Fort heureusement, comme toutes les citées bâties sur un fleuve, elle était plus longue que large ce qui leur permettait de voir, à dix kilomètres toutes les voies d'accès. Le génie allemand et américain n'avait pas chômé. L'autoroute était défoncée sur plus d'un kilomètre et tous les ponts n'étaient plus qu'un amas de tôles et

de béton enchevêtrés. Au bout de cinq minutes de stupeur Alain secoua ses cadres.

- Bon, les gars on se la joue comme à l'aéroport de Berlin. Notre secteur d'observation se situe entre la tour de télévision à l'ouest et ce parking de supermarché à 5000 mètres. On se le répartie et vous me faites des croquis. Nul ne sait combien de jours nous allons rester là et si nous ne transmettrons pas ces dessins à une autre unité.

- Moi qui croyais que ces croquis n'existaient que pour occuper les équipages pendant les manœuvres, dit Marquès.

- Et non, l'adjoint, ils servent pour de vrai, dans la vraie vie et la vraie guerre.

- On pourrait pas retourner jouer et faire comme si on avait déjà gagné ?

- Mais on fait comme si qu'on va gagner, mon petit Romain. Allez, au boulot. Vos hommes sont en écoute radio ?

- Oui papa.

Les plongeurs du génie français étaient considérés comme les meilleurs au monde. Des équipes du 17^o régiment de génie parachutiste de Montauban furent donc détachées en renfort de la 241^o Pionnier Brigade allemande. Un de leurs chefs, l'adjudant-chef Pankovitch, issu d'une vieille famille de Russes blancs, immigrés en France en 1917, préparait les mines antichars sur la rive du Main.

Il faisait très froid ce matin-là, et une brume recouvrait la rivière. C'étaient pour ces plongeurs des conditions idéales pour effectuer leur mission sans se faire repérer par des

éventuelles unités de reconnaissance soviétiques. En outre, les berges étaient gardées par les groupes de protection des compagnies de combat. Pankovitch fut le premier à se mettre à l'eau. Bien qu'ils aient revêtu des combinaisons Néoprène de sept millimètres, les plongeurs sentirent la griffure du froid. L'eau à deux degrés devait s'infiltrer sous la combinaison pour prendre la température du corps. Seulement à ce moment-là, il leur serait agréable de nager.

Lorsque l'eau leur arriva à la taille, les plongeurs trempèrent leur masque pour éviter la formation de buée. Ensuite ils enfilèrent leurs palmes et s'immergèrent totalement. Le chef d'équipe régla sa montre pour ne pas être surpris par le temps. Bien qu'ils ne soient pas en eau profonde, ils devaient garder les bons

réflexes et éviter, autant que faire ce peu, de se retrouver au fond avec des bouteilles vides. C'est alors que commença la reconnaissance du site. Ils avaient déjà une bonne idée sur l'endroit idéal pour faire traverser des chars, mais ils devaient quand même vérifier que l'endroit était propice au franchissement.

Au bout d'une demi-heure, ils acquirent la certitude que le site était viable. Quatre plongeurs restés à terre mirent le Zodiaque à l'eau et le chargèrent de mines avec détonateurs à traction. En fait, le passage pour les chars n'excédait pas trente mètres de large et il leur serait donc facile de le «polluer» avec les mines. Les quatre nageurs commencèrent donc à poser les mines et à les piéger. Si la première opération était facile, la seconde l'était beaucoup moins. Le problème

était de rendre le bouchon de mines irrelevable. Pour ce faire, avant de les enfouir, ils vissèrent sur le côté, des allumeurs à traction. Ils enterrèrent les «galettes» et relièrent les allumeurs à du fil piège qu'ils maintinrent à l'aide de petits piquets dans le sol, piquets étant faits d'une matière non métallique, bien entendu. Le top du piégeage était de fixer un de ces allumeurs sous la mine, la faisant exploser au moindre soulèvement. Après avoir fait un relevé très précis du bouchon de mine, les plongeurs quittèrent le site, non sans avoir vérifié qu'ils ne laissaient aucune trace.

La deuxième compagnie du troisième bataillon du 123^o régiment de chars soviétique fut la première à aborder les berges du Main. Bien entendu, le bataillon de

reconnaissance avait déjà franchi cette rivière et après avoir constaté que l'ennemi ne se trouvait pas à proximité, et avait continué sa route sans laisser d'élément de sauvegarde. Le point pouvait donc être à nouveau tenu par l'OTAN depuis le passage de la reco. La compagnie de T72 attendit donc que les fusillés motorisés arrivent à leur hauteur et tiennent la zone pour franchir la coupure.

Les BMP2 arrivèrent vingt minutes après les chars. Aussitôt la première section fit débarquer ses hommes et commença la reconnaissance des berges. Quand ils eurent acquis la certitude que celles-ci n'étaient pas minées, ils prirent la décision de traverser. La deuxième section qui était postée en retrait entama donc la procédure de franchissement.

Les équipages des véhicules

descendirent de leurs tourelles et commencèrent à faire le tour des engins. Ils vérifièrent que toutes les portes et les tapes de tir étaient bien fermées. Le pilote déploya la jupe pare lame et la fixa à l'étrave avant. Après cela, ils rembarquèrent et abordèrent la rivière en file indienne.

Le premier VCI se mit à l'eau. Il était toujours remarquable de voir des engins blindés, de presque vingt tonnes, flotter. Le pilote enclencha ses hydrojets et dirigea son « vaisseau » jusque sur la berge suivante. Pendant ce temps, les autres engins restés sur la rive entamèrent une série de tirs « à priori », dans le but de détruire des éventuels éléments retardateurs ennemis et de faire exploser les mines qui seraient implantées sur la berge opposée.

Prudemment le BMP se maintint à l'eau, à l'approche de la berge et quand les tirs d'appuis furent terminés, il fit débarquer ses hommes qui abordèrent la rive à pied. Après une nouvelle reconnaissance, les VCI franchirent tous dans la foulée. Vint alors le tour des T72. Pour maintenir leur potentiel de combat au complet, ceux-ci n'avaient pas entamé leur procédure d'étanchéité. Maintenant que la rive opposée était tenue par la compagnie mécanisée, ils devaient se dépêcher de faire franchir les chars pour consolider la tête de pont. Ce n'est qu'une fois cet élément en place que la division enverrait ses moyens de franchissement lourds et ferait traverser le gros des troupes.

Au top radio, les équipages blindés débarquèrent et entamèrent un ballet bien réglé

qu'ils avaient déjà répété maintes fois à l'entraînement. Le pilote s'occupa de la caisse tandis que le tireur et le chef de char, de la tourelle. Le pilote ferma donc la prise d'air du moteur qui serait alimenté en air, durant le franchissement par le schnorchel fixé sur la tourelle. C'est ce que firent le tireur et le chef. Ils prirent le schnorchel, à l'arrière de la tourelle et le déployèrent avant de le mettre en place sur la trappe d'accès du tireur. Les dernières vérifications effectuées, chacun retourna à sa place et le premier char se présenta pour traverser.

Les chars ne flottaient pas, naturellement, ils traversaient les coupures sous l'eau. Etant aveugles, une fois totalement immergé, ils étaient guidés de la rive opposée par le commandant de la compagnie d'infanterie.

Le pilote entrât progressivement dans l'eau et entama sa traversé.

- Tout droit, tout droit; commandait le chef de site; compte rendu de situation ?

- RAS, camarade capitaine; répondit le chef de char.

Sous l'eau, le char approchait de la zone minée. La chenille de gauche frôlât une première fois une mine, sans que celle-ci n'explode. Les plongeurs français avaient mis aussi bien des mines de chenilles, c'est à dire qui explosent par le poids du char, que des mines sismiques et magnétiques. Deux mètres plus loin, le char grimpa sur une mine, mais celle-ci s'enfonça dans la vase. Bien qu'il ne faille qu'une pression de soixante-dix kilos pour exploser, les mines devaient être posés sur un sol un tant soit peu dur. Enfin, il passa

juste au-dessus d'une mine à action ventrale. Celle-ci s'arma grâce aux vibrations du sol et lorsque la masse métallique de l'engin fut détectée, la charge d'explosif fut mise à feu. Cette charge eut pour effet de fondre et projeter le plateau métallique de la mine. Celui-ci transformé en boule de métal en fusion traversa le fond du char et instantanément, les munitions et le carburant explosèrent.

Le capitaine, sur le bord de la rive s'apprêtait à faire obliquer légèrement le char sur la droite lorsqu'une gerbe d'eau émergea avec à son centre une gigantesque flamme qui sortit du schnorchel. Le plus traumatisant, fut l'absence presque totale de bruit.

La compagnie de chars stoppa toute manœuvre de franchissement et les engins blindés reprirent leurs dispositions de

combat. Le commandant de l'unité envoya immédiatement un message pour faire parvenir à l'avant une compagnie du génie. Celle-ci arriva une heure plus tard et commença la reconnaissance du site.

- Peut-être aurions-nous du commencer par cela; songèrent les membres de la section auquel appartenait le char détruit.

Un groupe de plongeurs du génie entra dans l'eau et en ressortit une demi-heure plus tard. Leur bilan n'était pas réjouissant. Les mines à action ventrale étaient irrelevables et les mines de chenille, piégées. La décision fut donc prise de faire traverser des T62 équipés de dispositifs de déminage KMT5. Les KMT5 étaient des socs de charrue jumelés avec des rouleaux placés à l'avant des chenilles du char. Les socs déracineraient les mines

piégées et les feraient exploser et les rouleaux rouleraient sur les mines à action ventrale pour le même résultat.

Deux T62 KMT5 entrèrent donc dans l'eau, après une période de préparation. Au fur et à mesure de leurs avancées, des gerbes d'eau les précédaient, preuve de leur efficacité. Des repères furent tracés sur les berges pour s'assurer que les rouleaux avaient bien parcouru chaque millimètre carré du site. Le problème résida au niveau du char détruit qu'il fallait pousser pour dépolluer totalement le lit de la rivière. On fit donc entrer dans la rivière un BRM, qui à l'aide de sa pelle avant poussa le T72 jusque sur la rive opposée. Par chance, pas d'autre mine n'explosa pendant cette opération. Au bout de deux

heures, le site de fut de nouveau exploitable et le franchissement put se dérouler.

Après bien des heures perdues, la compagnie de chars établit enfin la tête de pont et un bataillon du génie détaché de la division put entreprendre la construction d'un pont, tandis qu'une compagnie sol-air assura la couverture aérienne. Quatre heures après, la division au complet avait traversé et se dirigeait de nouveau vers Frankfort. Arrivée à dix kilomètres, elle fut prise sous un véritable déluge d'obus de 155 millimètres qui la décimèrent presque totalement.

- Les 10, nouvelle situation : un bataillon de chars soviétique vient de prendre position à l'est de Francfort. Nous savons qu'ils ne vont pas s'éterniser dans la ville, ils vont la

laisser à leur infanterie. Notre mission est de nous porter sur les hauteurs de la ville et d'empêcher son contournement. Pour cela, je veux dans un premier temps faire mouvement sur les berges du Main, 11 en tête, 12 et 13 formeront la base du triangle, 14 vous assurer le flanc garde vers le sud. Une fois sur place, 12 à gauche, 13 à droite, 14 vous avez l'initiative. Parlez ;

- 11 ; 12 ; 13 ; 14.
- Déplacement dans 15 minutes, briffez vos hommes.

Lemeunier rassembla tous ses hommes, à l'inverse des autres chefs de peloton qui ne discutaient qu'avec leurs chefs de chars.

- Bon les gars, cette fois-ci on y est. Les popovs sont à vingt kilomètres devant nous.

Apparemment, ils ne savent pas que nous sommes là, sinon, ils nous auraient déjà pilonnés avec leur artillerie. Notre mission : dans un premier temps se déplacer en direction des mouvements de terrains que vous voyez là à environ trois kilomètres. L'escadron sera en triangle base en avant avec le peloton Talbach en tête.

- Mon lieutenant, vu que nous avons prouvé que nous étions les meilleurs, ça serait pas plutôt à nous d'être en tête ? demanda Vincent.

- Perso, je préfère laisser les autres se faire tirer par la reco soviétique, mais ne vous inquiétez pas, le pit (capitaine) nous a donné la mission principale, nous assurons la couverture de l'escadron. Donc disais-je, nous serons en flanc garde à l'extrême droite du dispositif. Ce n'est pas une mission de tout

repos, il faudra observer attentivement. OK les gars.

- Oui mon lieutenant.

- Bon les gars, je vous ai toujours dit que je vous autorisais à me poser toutes les questions que vous vouliez mais là, on est en guerre. Si vous avez des questions cela doit concerner la mission sinon, je vous demande de me faire confiance. Je n'aurais pas toutes les réponses à vos questions, je me fierais très souvent à mon instinct. Alors on se fera du souci quand on sera au contact. Restons cool et on restera peut-être en vie. On est plus en compétition avec les autres pelotons, les vrai ennemis n'ont pas les mêmes chars que nous. Les chefs de char, une fois sur place, le vieux nous donne carte libre pour nous poster, là j'attendrais de vous toutes les idées, même les plus farfelues. Le seul ordre que je vous

donne tout de suite est de ne pas vous faire tuer. Embarquer, moteurs en route, silence radio jusqu'à ce que je l'ouvre. Vous connaissez la chanson, nous sommes au stade C, mais là les cibles répliquent. A cheval.

Le quatrième peloton de l'adjudant Lemeunier se mit en branle. Alain en tête, suivi de Rolland, Pigeon et enfin Marquès. Alain senti une boule se former dans son estomac. Elle grandit au point d'appuyer sur son diaphragme et de lui bloquer la respiration. Bien sûr il avait peur de mourir et de ne plus revoir sa femme et ses enfants, mais il redoutait tout autant de perdre ses hommes.

Arrivé sur le mouvement de terrain, le peloton Talbach se mit en position, avec à sa droite celui du sous-lieutenant Doucet et à sa gauche celui de l'aspirant Mota. Lemeunier à

environ mille mètres au sud du dispositif de l'escadron cherchait une position parfaite. Alain fit arrêter ses chars et fit avancer l'Ordener dans un sous-bois à mi-pente du fleuve. Le coin lui plut, il envoya son radio-chargeur pour récupérer les autres chars. Marquès arriva le premier et un sourire lui barra le visage.

- T'as vraiment le chic pour te foutre là où personne n'ira te chercher.

- C'est le but, non ? Il se martelât la tête avec le poing, signal qui voulait dire : ralliement au chef.

Les chefs de chars débarquèrent et rejoignirent Lemeunier.

- D'ici, nous avons des vues sur toute la vallée et les camarades Yvan ne se douteront jamais que nous sommes là. Allez chercher

une position adéquate à pied et faites avancer vos chars sur la pointe des chenilles. Il est hors de question de se faire repérer par un élément de reco un peu moins con que les autres.

Chacun rejoignit son char et expliqua à son pilote la manœuvre. Nul doute que ces derniers effleuraient la pédale d'accélérateur pour ne pas provoquer un nuage de fumée visible à des kilomètres ? Après avoir posté son char et laissé le tireur en écoute radio Alain partit voir les positions de ses subordonnés. Il fut agréablement surpris de voir que chacun s'était trouvé un emplacement idéal. Voir sans être vu, pouvoir tirer, ils respectaient parfaitement la base de leur apprentissage de chefs de char. Après leur avoir donné le point central d'observation et répété

la consigne de silence radio et défini la manière de communiquer aux fanions, il rejoignit sa tourelle.

- Bon, les gars, cette fois-ci c'est la bonne, j'ai une question à vous poser, est-ce que ça vous dérange si je vous tutoie ?

- Bien sûr que non répondit Djamel, le chargeur. D'ailleurs on se demandait tous quand vous alliez vous déridier un peu. Tous les autres chefs de chars tutoient leurs hommes alors pourquoi vous ne le faisiez pas ?

- Je suis toujours parti du principe que je ne tutoyais que les gens que j'autorisais à me tutoyer. Vous avez certainement remarqué que je ne tutoie pas Rolland et Pigeon.

- Moi je trouve au contraire que ça donne une impression de barrière que vous mettez

entre eux et vous, repris Daniel. On ne vous connaîtrait pas, on croirait que vous êtes pincé du cul. Avec tout le respect mon lieutenant.

- Je suis content que vous me disiez cela. Vous savez que j'aime mes hommes et que je les respecte plus que tout.

- On le sait, mais ça aussi, ça fait flipper. Vous répétez sans cesse que vous nous aimez, encore fois on vous connaîtrait pas on croirait que vous êtes pédé.

- Pourquoi, t'es mignon Daniel et tu tires tellement bien avec ton gros calibre.

Tous rigolèrent un bon coup.

- Et vous, comment vous voulez m'appeler ? Je ne peux pas vous laisser me tutoyer ou m'appeler par mon prénom. Alors c'est quoi mon surnom au peloton ?

- Vous avez pas de surnom, mon lieutenant, mais faut bien dire que mon lieutenant c'est chiant, si on pouvait vous appeler chef, on préférerait.

- OK pour moi, mais c'est réservé à vous, les autres continueront à me donner du lieutenant, après tout ça me fait bander.

- C'est vrai chef ?

- Mais non c'est pas vrai, le seul nom auquel je tiens par-dessus tout, c'est quand mes gosses m'appellent papa.

- Ça doit être cool d'être père, dit Vincent.

- Vous pouvez pas imaginer. Au fait, vous avez pu joindre vos familles ?

- J'ai eu mes parents continua Vincent et par chance ma fiancée était chez moi à ce moment-là.

- C'est prévu pour quand le mariage ?

- On devait prendre la quille en avril, donc se marier en mai.
- Dis-toi que ce n'est que partie remise, Ok ? Tu te marieras et je viendrais en personne chanter l'Avé Maria de Gounod.
- Quoi parce que vous chantez en plus.
- Bé ouais. Et toi Daniel ?
- J'ai pas pu appeler mes parents car ils sont divorcés et que je n'avais droit qu'à un seul coup de fil. Je ne voulais pas privilégier l'un ou l'autre. Je leur ai donc écrit une lettre. Même dans cette période grave, ils n'ont pas fait l'effort de se réunir pour que je puisse leur parler. J'espère survivre assez longtemps pour leur dire ce que je pense de leur égoïsme.
- On n'a qu'un père et qu'une mère Daniel, promets-moi que si tu les revois tu leur diras que tu les aimes et rien d'autre.

Daniel ne répondis pas. Il serra les dents et des larmes pointèrent à ses paupières.

- Promets le moi.
- Promis chef.
- Et toi Djamel ?
- J'ai eu mes parents et je leur ai dit que je les aimais. J'ai pas pu appeler mes cinquante gonzesses.
- Il n'y en a pas une qui compte plus que les autres ?
- Non, moi je les aime toutes, mais avec un préservatif.
- Tu vois, t'auras appris quelque chose à ton service militaire.

A dix kilomètres à l'est, le peloton du lieutenant Schmitt observait la mise en place

du PC d'une division de chars renforcée par des éléments d'artillerie. A l'aide de ses olifants, des radars détecteurs de mouvements, il présumait que de gros engins étaient en train de se mettre en place. Mais si l'olifant permettait de savoir combien et où les engins se situaient, il ne permettait pas à coup sûr de savoir de quel type de matériel, il s'agissait.

- Thalman, vous et votre patrouille, vous allez vous approcher des hauteurs ici sur la carte et observer ce que vous voyez. Comme nous sommes en silence radio, vous reviendrez me faire votre compte rendu.

- A vos ordres.

Thalman parti avec sa jeep P4. En se camouflant au maximum et en utilisant les itinéraires à couvert, il tentât de s'approcher de l'objectif assigné. Son conducteur avait été bien formé et pilotait son véhicule tout

terrain de marque Peugeot de main de maître. En fait la P4 était un châssis Mercedes auquel on avait collé un moteur increvable de 504 Peugeot. Cette Jeep avait succédé dans l'armée française aux bonnes vieilles Willis de l'armée américaine. Manœuvrant de points d'observations en points d'observations, ils arrivèrent en vue d'un pôle d'artillerie.

Au guidon de sa moto, Vladimir Borissovitch Plechiakov, suivait au loin un VTT Français. Celui-ci se dirigeait tout droit vers le bataillon d'artillerie. Membre des spetnatz, les troupes d'élite soviétiques, il était équipé du tout dernier cri en matière de transmissions vocales. A l'aide de son laryngophone, il put communiquer en clair la position de son ennemi. La transmission fut cryptée et envoyée directement au commissaire politique de la

division. Il en référa au général commandant et décidèrent d'un commun accord de le laisser s'approcher puis de le suivre sur le retour pour détruire l'élément de reconnaissance de la division blindée adverse.

Thalman découvrit le pôle d'artillerie, des 2S7, déjà en position de tir. Ne pouvant rendre compte par radio, il fit faire demi-tour à son pilote et rejoignit à la hâte son chef de peloton. Il ne vit pas la moto qui le suivait à même pas cinq cent mètres. Il rejoignit le lieutenant Schmitt, lui fit part de son observation et ce dernier transmis à la DB une demande urgente d'appui aérien.

Vladimir avait déjà récupéré son unité d'élite et dès que la Jeep eu fait la jonction avec son chef d'élément et les autres

patrouilles, ils furent détruits par un feu nourrit de lance grenades de quarante millimètres AGS17.

Pendant qu'ils discutaient, Alain et Daniel gardaient leurs yeux rivés à leur lunette respective.

- Daniel, à une heure.
- Je le vois, un BMP ?
- Oui, je le télémètre.
- Djamel, sort le fanion rouge, fais le tourner une fois au-dessus de ta tête et dirige le vers la cible.
- Un T62 à sa droite.
- Vu, c'est une bonne nouvelle, si ça avait été un T72 on aurait eu le bataillon de reco de la division. Là on a affaire à une section de reco de régiment. Derrière

eux il doit y avoir trois T72 ou 64. On verra.

- « 14 »
- « 14 »
- « 14 une section reco de compagnie char à la lisière du pont brisé 4000 mètres ».
- « 14, les autres Charlie Roméo (compte rendu). »
- « 11, 12, 13 »
- Chef y a un truc bizarre qui se pointe.
- T'as déjà oublié les cours d'identif, Daniel. C'est un pont automoteur. Pour traverser la rivière ils vont en mettre une bonne dizaine à l'eau.
« 14 PMP à 5000 mètres. On va se prendre un tir d'artillerie sur la gueule ».

- Les 10, on recule, je répète, on recule, hurla le capitaine.
- Les 14 on dégage à fond, je répète à fond, ne réfléchissez pas, à fond.

Vincent avait déjà passé l'inverseur marche arrière et écrasait l'accélérateur. Le char AMX30 développa ses 680 chevaux propulsant l'Ordener à travers les bois. Le train de roulement encaissait les chocs tandis que l'arrière du panzer écrasait les arbres.

- On va pas assez vite, rocade à gauche et remet toi en marche avant.

Marquès eu la même idée et réussit à dégager son char. Rolland et Pigeon n'eurent pas cette présence d'esprit. Alain les voyait dans les évêques de son tourelleau.

- Braque, putain braque hurla-t-il à ses jeunes chefs de chars pour qu'ils tournent

leur char et mettent le maximum de chance de survie de leur côté. Une salve d'obus tomba très prêt de l'Ordener. Alain entendit les éclats cogner contre son blindage. Il continuait à parler à Vincent pour qu'il ne panique pas et ne stoppe pas le char au milieu de ce déluge. Malheureusement, deux obus tombèrent sur les tourelles de ses subordonnés. Beaucoup moins blindés sur le dessus, les deux chars explosèrent simultanément. Les munitions embarqués et le carburant se mêlèrent à la boule de feu ne laissant aucun doute sur le sort des équipages. Daniel et Djamel étaient sidérés de ce qu'ils venaient de voir. Alain ne put que leur tendre un bras réconfortant, il ne fallait pas que Vincent sache pour ne pas qu'il flanche. Leur survie, pour l'heure dépendait entièrement du pilote.

Les pelotons n'eurent pas le temps d'obéir à l'ordre de capitaine Magne, une compagnie de 2S7 soviétique stationnée à trente kilomètres de là avait déjà largué une volée d'obus de 203 millimètres. Les berges du Main explosèrent anéantissant d'un seul coup le premier peloton ainsi que cinquante pourcent des trois autres.

Au même moment, sur la base de Ramstein, des F16 décollèrent suivis par des A10 Thunderbolt. Les radars de contre batterie du 19^o régiment d'artillerie de Trêves, avaient détecté les départs de coup et donné l'alerte, un peu tardivement au régiment de char en tête du dispositif. Deux patrouilles de deux F16 Falcon emportant des bombes guidées laser et des missiles antichars Maverick se lancèrent à la chasse de l'artillerie soviétique. En

quelques minutes, les deux premiers F16 survolèrent la batterie de 2S7, donnant la position exacte aux deux autres appareils qui firent immédiatement leur ressource, se lançant dans un mouvement ascensionnel. A la verticale de l'objectif, ils piquèrent et larguèrent leurs bombes guidées laser, illuminées par les pods des deux premiers appareils qui n'avaient pas perdu des yeux leurs cibles. A leur tour, ceux-ci effectuèrent une boucle serrée et se retrouvèrent au-dessus des canons ennemis, ils larguèrent leur bombes de 500 kg chacune tandis que ceux qui avaient déjà bombardé illuminaient les objectifs.

La batterie soviétique se désintégra non sans avoir pu lancer deux salves d'obus mortels sur les Français. A ce moment-là, les A10, avions chasseurs de chars américains, se

chargèrent du gros des forces soviétiques qui tentaient de traverser les berges du Main. Tout ceci ne fut possible que grâce à la supériorité aérienne conquise par les chasseurs F15 américains, ainsi que les Mirages 2000 Français.

L'escadron Magne se regroupa en arrière du régiment tandis que les autres escadrons avaient lancé une contre-attaque.

Alain sauta de son char et furieux se rua vers les AMX10 PC du régiment. Il invectiva le chef du bureau opération et son adjoint, le capitaine Lagache, officier renseignement.

- Putain de merde, ils foutent quoi l'escadron d'éclairage. Ils éclairent leur cul bordel. A cause de leur incompetence, deux de mes chars ont été détruits. Je veux la peau de leur capitaine et de l'officier renseignement de la division.

S'ils sont pas foutu de faire leur job correctement, qu'on mette des professionnels à leur place, au moins on aura qu'un seul ennemi à combattre.

- Calmez-vous Lemeunier, lui répondit le capitaine Lagache.

- Me calmer, me calmer, est-ce vous qui venez de perdre huit de vos hommes. Est-ce vous qui allez devoir écrire à leur famille pour leur expliquer qu'ils sont morts par l'incompétence de leurs camarades. J'étais responsable de ces hommes, je leur avais promis de les ramener chez eux.

- Je comprends cela, Lemeunier, j'ai commandé un peloton au Tchad, j'ai perdu une automitrailleuse, je sais ce que vous ressentez. Mais sachez une chose, le peloton du Lieutenant Schmitt a été décimé pour nous donner l'information et nous permettre de

vous prévenir. Sans ce sacrifice, vous seriez tous morts à l'heure actuelle. Ce n'est pas que votre compte rendu qui nous a fait réagir, il est arrivé en même temps que celui de l'EED.

Les trois autres escadrons détruisirent l'avant-garde de la division de char ainsi que les éléments du génie détachés du corps d'armée soviétique. Le peloton d'appui défense constitué de la fanfare du régiment fit des prisonniers qui seront interrogés et on l'espère donneront des renseignements précieux quant à la suite des opérations ennemies.

Le soir venu, le train de combat numéro deux (TC2) arriva sur les lieux de la batailles pour, entre autre récupérer les morts et les rapatrier au pays.

L'équipage d'Alain était effondré. Ils avaient perdu en quelques secondes de bons

camarades avec lesquels ils avaient partagé leur vie depuis le début de leur service militaire.

Vincent alla trouver Lemeunier qui était en train de discuter avec Marquès.

- Chef, avec les autres on veut rendre un dernier hommage à nos amis morts cet après-midi. On ne veut pas qu'ils partent comme ça sans qu'on ait pu leur dire au revoir.

- Je comprends, je vais en parler avec le capitaine et on va organiser quelque chose. Ce qu'il faut que vous compreniez, c'est qu'on ne vous les laissera pas voir les dépouilles.

- Ça on sait, ils ne doivent pas être présentables. Promettez-nous que leurs dépouilles vont être remises à leurs familles.

- Ça je peux vous le promettre. Cela fait partie malheureusement de la guerre. Pour

que le soldat accepte de risquer sa vie pour son pays il doit avoir l'assurance que s'il est blessé, tout sera mis en œuvre pour le soigner et s'il est tué, sa dépouille sera traitée avec tout le respect qui lui est dû.

Vincent s'éloigna et rapporta à ses camarades ce que venait de lui dire son chef de peloton.

- Ils t'appellent chef maintenant, ou t'as été dégradé ?

- C'est entre eux et moi, seul mon équipage aura ce privilège. Pour toi se sera toujours Alain, alors gare. Alain fit un clin d'œil à Romain qui, pour l'heure était plus son ami que son adjoint. Je vais voir le vieux.

- Mon capitaine, puis-je vous parler ?

- Bien sur Lemeunier, vous serez toujours le bienvenu dans ma tente ? Comment vont vos hommes.

- C'est justement à leur demande que je suis là. Mais avant tout je voudrais m'excuser pour ma réaction de tout à l'heure.

- Pas besoin, on comprend très bien, nous traversons tous un moment délicat. Que veulent vos hommes ?

- Ils veulent rendre un dernier hommage à leurs camarades avant que les dépouilles ne repartent en France. Il va sans dire que je suis de tout cœur avec cette requête.

- Evidemment, je souscris à cette demande. Demain matin nous organiserons cela avec la fanfare. J'en profiterais pour vous faire part de la réorganisation de l'escadron. Le trois a eu pas mal de pertes également et leur capitaine est mort dans la bataille. Nous

allons donc recréer un escadron avec ces deux éléments.

- Pourrais-je choisir mes sub ?
- Non j'ai déjà décidé avec l'aval du chef de corps et du chef ops. Mais dormez sur vos deux oreilles, vous allez être ravis du choix que j'ai fait pour vous.
- A vos ordres.
- A demain Lemeunier.

Le lendemain, le régiment, mis au repos pour vingt-quatre heures, se rassembla devant les chars alignés. Devant eux, le service de santé avait aligné les cercueils de métal que l'on avait drapé du drapeau tricolore. Beaucoup des soldats ne purent s'empêcher de pleurer et Alain et même Marquès

écrasèrent une larme naissante. La fanfare joua la sonnerie aux morts puis la marseillaise. Enfin c'est au son de la marche consulaire que les cercueils quittèrent la zone et furent mis dans des camions réfrigérés.

La cérémonie fut simple mais elle fit du bien aux soldats. Le capitaine Magne prit la parole pour rappeler qu'au-delà du chagrin, ils avaient une mission à accomplir, défendre la patrie et leurs familles. Il ne fallait pas que le sacrifice de leurs camarades soit vain en laissant les barbares soviétiques pénétrer le sol national. Enfin il informa ses hommes et le restant du 3^o escadron, de la volonté du chef de corps de les rassembler pour recréer un 1^o escadron. Le 3 renaîtrait avec l'arrivée de nouvelles recrues et de chars neufs tout droit sortis des usines GIAT de Rouanne.

- A l'appel de vos noms, vous viendrez vous aligner devant moi par pelotons et équipages.

Le capitaine égreña le nom des chefs de pelotons, des chefs de chars et de leurs équipages. Dans la mesure du possible quand celui-ci était encore complet, il le laissait intact.

- Enfin le quatrième peloton : chef de peloton, adjudant Lemeunier avec son équipage, adjoint, chef Belicourt avec son équipage, sub 1, chef Marquès avec son équipage et sub 2, MDL Poudret avec son équipage. Les pelotons aux ordres de leurs chefs, je les vois dans cinq minutes.

L'instant était trop grave pour que quiconque conteste les décisions du capitaine. D'ailleurs, celui-ci avait fait preuve de psychologie, comme d'habitude et avait mis

ensemble des hommes s'entendant bien et qui donneraient le meilleur d'eux même pour protéger le char de droite et de gauche. Belicourt et Marquès étaient les meilleurs amis de Lemeunier et Poudret avait énormément de respects pour ces trois-là. Le peloton ainsi recréé formait ce qui se faisait de mieux dans le régiment actuellement. Ils se complétaient tous tellement que Lemeunier n'aurait quasiment aucun ordres à donner. Ils agiraient en symbiose parfaite comme mus par une force télépathique.

- Ça te dérange Romain que je sois l'ad-joint ? demanda Belicourt à Thierry.

- Pas du tout, à toi la merde de la logistique, moi je vais me contenter de faire des trous dans ces putains de chars russes.

- Je vais voir le vieux dit Alain. Belicourt tu vérifie que tous les chars sont parés et que les hommes ont quelque chose dans le ventre.

C'était la première réunion pour le nouvel escadron reconstitué. Le Premier peloton était maintenant commandé par le lieutenant Deru, son adjoint le chef Maréchal était ami avec Lemeunier et Belicourt, ainsi que le chef Lefevre adjoint du sous-lieutenant Achour, chef du deuxième peloton. Survivants comme Alain de l'attaque soviétique, le sous-lieutenant Doutet et le chef Mustier formaient désormais le troisième peloton. Au moins, les adjoints étaient des anciens et sauraient réagir en cas de nouveau coup dur.

- Messieurs, d'abord je souhaite la bienvenue à nos camarades de l'ex troisième escadron. Désormais, vous appartenait au

premier ce sera donc la dernière fois que j'y ferais allusion. Pendant que nous nous reconstituions, les deuxièmes et quatrièmes escadrons ont repoussés les russes au-delà du fleuve. Il y en a marre d'attendre, le colonel et le général sont d'accord la dessus. Avec l'accord du général commandant le corps d'armée et de l'OTAN, notre régiment avec à sa tête le premier escadron sera à l'avant garde d'une percée en direction de la frontière est-allemande. Désormais, nous avons les blancs, c'est nous qui dicterons à l'ennemie la marche à suivre. Nous ne subirons plus, nous allons inverser le cours de cette guerre.

Les cadres se regardèrent avec gravité mais également un contentement non dissimulé.

- Notre mission est de franchir le Main devant nous et de nous porter vers la ville de Marien Born, que nous connaissons déjà, même si nous ne l'avons traversé qu'en train.

Le génie, appuyé par les pionniers Allemands, a déjà déployé des ponts Gillois. Dans deux heures nous devons avoir atteint la sortie de Frankfort. Actuellement, des MLRS US (multiple launch rocket system, lance-roquettes multiples) sont en train d'arroser les abords de la ville et l'aviation va nous ouvrir la route vers la RDA. Nous nous attendons à avoir devant nous des poches de résistance composées des restes du bataillon de chars. Lemeunier vous voulez nous en dire plus. Ah oui, pour les nouveaux, Lemeunier est notre expert en matière de tactique soviétique.

- Quand les russes ne peuvent plus avancer ils constituent des pôles de défense. Sur vingt mètres carré, vous pouvez trouver du char, du canon antichars 100T12, je rappelle que le 12 veut dire 1200 de portée et que ce canon de 100 millimètres peut tirer des missiles AT5 d'une portée de 3 km. Ne vous faites pas d'illusions, notre artillerie, même les MLRS ne les auront pas tous détruits. Ces hommes sont les descendants de ceux qui ont défendu Stalingrad alors, s'enterrer fait partie de leurs gênes. A cela on peut rajouter de l'infanterie avec toutes les armes légères que nous connaissons, du BMP et du SA7 antiaérien. Au moindre doute, vous arrosez avec de l'explo, du canon de 20 et de l'éclairant car je vous rappelle que c'est du phosphore. Ils ne vont pas se découvrir à l'inverse de leur reco, ils vont nous laisser avancer et nous détruire

à courte portée. Notre seule chance est de les trouver avant. Au moindre doute, vous les arrosez. Mieux vaut être en manque de munitions que morts. Ne vous approchez pas des pôles, leurs abords seront très certainement minés. Laissons les finitions à l'infanterie.

- Merci Lemeunier, bien entendu je valide ce qui vient d'être dit. Vous embarquez, dans trente minutes. Deru vous décollez en tête. P2 à gauche, P3 à droite, espacement deux cent mètres entre chaque char, cinq cent entre chaque peloton. P4, comme d'habitude je vous laisse choisir votre emplacement, sans vous hier, nous serions tous morts. Silence radio total. Nous communiquerons aux fanions. Pour ceux qui auraient oublié leur alphabet, vous avez jusqu'au déploiement pour réviser. Cette remarque visait les deux

premiers pelotons car Magne savait que l'ancien capitaine du trois de croyez pas du tout à cette forme archaïque de communication.

Lemeunier rejoignit ses hommes. La mayonnaise semblait avoir pris entre les anciens et les nouveaux du P4.

- Dans une demie heure nous contre attaquons. Nous allons franchir le fleuve sur des bacs Gillois et foncer vers la frontière est allemande. Fini de nous terrorer et de trembler c'est aux russes de faire caca dans leurs culottes. Nous allons traverser un véritable champ de mines intelligentes. L'ennemi sera enterré comme en 14-18 mais mieux armé. Chaque membre d'équipage a la responsabilité de son char, au moindre signe anormal, de la terre d'une couleur différente, une

ombre, un mouvement, une absence de mouvement, des feuillages différents, tout cela sera peut-être dû à la main de l'homme. Une fois sorti du bivouac, les chargeurs vous mettent un anti-char, mais vous aurez un explo à portée de main. Si quelque chose vous chatouille les narines, vous balancez ce qu'il y a dans le tube et vous redoublez avec un explo. Si vous avez la certitude que vous êtes face à un trou de défense, vous avez l'autorisation de tripler avec un éclairant car c'est de l'incendiaire, et vous nettoyez avec toutes les armes de bord. Pas de pitié pour ceux qui ont tué nos camarades. On est d'accord ?

- Oui mon lieutenant répondirent-ils en cœur.

- On communique au fanion, les chefs de char vous coupez vos radio, si je meurs,

Belicourt tu allumes la tienne. Dans l'immédiat, embarquez, moteurs en route dès que prêts, fanions verts. Les comptes rendu d'observation se feront au coup de canon. On ne s'approche pas de l'ennemi à moins de cinq cent mètres à cause des mines. Une fois la rivière franchie, comme d'habitude, je choisirais l'itinéraire en fonction de mon instinct. Désolé Belicourt et Poudret, mais vous avez trente minutes pour vous habituer à ma façon de combattre.

Une demi-heure plus tard, le capitaine Magne franchissait les ponts Gillois à la tête de son escadron. En temps normal, il serait passé derrière le troisième peloton, mais nous n'étions pas dans un temps normal. Les soldats du génie qui balisaient le passage des mastodontes d'acier avaient la mine grave. Ils

savaient quelle était la mission des cavaliers du Turenne Cavalerie. Justement, le char du capitaine du premier escadron était le Turenne, le premier général à avoir commandé le régiment sous Louis XIV.

La rivière franchie, les pelotons s'étirèrent et le capitaine s'intercala entre le deuxième et le troisième peloton mais au même niveau que ses hommes. Quatre paires d'yeux supplémentaires ne seraient pas de trop pour franchir le coupe jarret préparé par la défense soviétique. Les deux premiers kilomètres s'effectuèrent à vingt kilomètres heure. Cela peut paraître lent, mais quand vous avancez vers la mort c'est bien assez rapide. Lemeunier se déplaçât à l'extrême droite de l'escadron, mais pas à cinq cent mètre comme l'avait demandé le capitaine, mais plutôt à mille

mètres. Le dispositif de l'escadron s'étalait sur un mouvement de terrain formant une coupole très faiblement bombée.

- « Si j'étais eux, ou me serais-je mis » ? se demanda Alain. De là où il était, il voyait parfaitement la vallée qui séparait Frankfort de Würzburg. Il traversa les carcasses fumantes du bataillon soviétique qui avait été stoppé sur ce terrain par l'artillerie et l'aviation alliée. Le reste de la division blindée avait contourné la cité germanique par la droite, soit sa gauche. Il avait également été laminé par les bombardiers américains et allemands. Des unités terrestres de ces deux pays faisaient la même chose qu'eux actuellement pour « finir » les ennemis. Les restes fumant du bataillon de chars T72 étaient encore

visibles à trois mille mètres. « Si j'étais eux, je serais là au milieu des fumées ».

Alain indiqua à ces hommes d'accélérer le mouvement et de se mettre en colonne derrière lui.

- Vincent, tu vois la petite carrière à mille mètres ?
- Oui chef.
- Tu te diriges droit dessus, tu ne fais pas de fumée et tu t'arrêtes au niveau de la flaque d'eau compris ?
- Oui chef.

Vincent s'exécuta et le reste du peloton suivit. A l'approche de la carrière, Lemeunier agita son fanion de gauche à droite pour indiquer à ses chars de se mettre en ligne. Ses subordonnés avaient compris la manœuvre avant même que leur chef leur dise quoi que

ce soit, par fanion interposé. Dans cette position, le quatrième peloton se retrouvait pédi-culaire à la marche de l'escadron. Dans son char le capitaine Magne avait compris également les intentions de son adjudant. Les quatre chars, espacés de deux cent mètres commencèrent à gravir le léger mouvement de terrain formé par l'ancienne carrière qui avait servie aux romains à bâtir la cité du saint empire germanique. Avançant au pas, Marquès aperçu un départ de missile en direction de l'escadron. Il n'y a pas cinquante façons de lutter contre un missile, il faut empêcher le tireur de maintenir la visée et de guider son engin de mort. Romain pris la commande prioritaire de sa tourelle et balançât au jugé un obus anti-char dans la direction de l'éclair. Par chance, le vecteur du missile était un BMP et l'obus à charge creuse

plutôt que de se planter dans la terre fit exploser le VCI.

- Putain c'est plus marrant qu'à Canjuers dit son chargeur en mettant un explo comme avait indiquer le chef de peloton plus tôt.

Le tireur, pendant ce temps avait eu le temps de repérer le pôle de défense et le fit exploser avec son obus de 105 comprenant 10 kg de TNT entouré de métal.

A la droite du peloton, un canon anti-char 100T12 avait vu la scène et riposta sur le char de Poudret. Par chance, l'obus perforant ricochât sur la plage avant inclinée du char. Le tireur donna un grand coup vers la droite et tira son obus sans même viser. Mais comme il n'y a que dans les films qu'un homme continu à viser quand on lui tire dessus, le canonnier soviétique baissa la tête en

voyant le char Français riposter. Cela laissa le temps au chargeur de Poudret de mettre à son tour un explo et le tireur cette fois-ci s'appliquât et au vu des étincelles venant du pôle, détruire la pièce anti-char et ses munitions.

Mus par la peur et contrairement à ce qu'avait énoncé Lemeunier, les soldats russes, plutôt que d'attendre que les chars Français soient à portée de leurs canons, ouvrirent le feu, en tirant missiles et obus.

Le capitaine Magne rompit le silence radio, « les 10 feux à volonté ».

Alain agita son fanion orange indiquant à ses hommes d'allumer leur radio. Les dix-sept chars de l'escadron ouvrirent le feu avec toutes les armes de bord. Les pelotons étant mélangés, certains avaient des 12,7 et d'autres des canons de 20 mm. Ces derniers

approvisionnés eux aussi en obus explosifs firent un véritable carnage dans les bunkers ennemis. Au bout d'une heure qui sembla durer toute la journée, le silence se fit et les autres escadrons du régiment passèrent en tête pour permettre au premier de réapprovisionner.

Le peloton Lemeunier se regroupa au TC2 et les équipages débarquèrent. Quand Alain se rapprocha de ses hommes, ils les trouvèrent hilares, à l'exception du pilote de Poudret qui n'en menait pas large.

- Poudret, ça va tes hommes ? Pourquoi ces rires ?

- Tout va bien, mon lieutenant, c'est juste le pilote qui s'est chié dessus quand l'obus nous a frappé.

Alain s'approcha du pilote et malgré l'odeur, enlaça son homme et lui dit des mots de réconfort. A leurs tours, chacun vint le réconforter. Il fut emmené à la douche et une nouvelle combinaison lui fut donnée.

- J'ai beau te connaître, tu me surprendras toujours, lui dit Romain. Qu'est-ce que tu lui a dit ?

- Que se faire tirer dessus, ça fait chier.

Tous éclatèrent de rire et cela leur fit du bien après ces épreuves.

Le soir, ils prirent un repas chaud et purent dormir au sec. La bataille avait changé de sens et maintenant, c'étaient les russes qui s'étaient mués en défenseurs alors que les forces alliées leurs menaient une guerre acharnée. Pour l'heure, les Français étaient

placés en réserve, ayant subi des pertes conséquentes.

Au réveil, ils furent surpris de voir un manteau neigeux recouvrir la campagne prussienne. Le ciel était bas et un brouillard à couper au couteau empêchait de voir au-delà de deux cents mètres. Marquès et Belicourt s'approchèrent de Lemeunier.

- Tu penses à la même chose que moi, leurs T72 ont une caméra thermique et pas nous.

- Ouais, mais y a pas que ça, j'ai bien peur que nous n'ayons pas droit à une couverture aérienne si ça pétait vraiment.

- Si ça pétait vraiment, tu trouves que jusque qu'à présent ça n'as pas pété vraiment ?

- C'est pas ce que je veux dire. Les popovs sont acculés.

- T'en a des ces mots, moi j'aurais dit enculés.

- Soit sérieux cinq minutes, Romain, ils sont sur la défensive, jusqu'à hier ils ne pensaient qu'à nous foutre à l'eau de l'océan atlantique, aujourd'hui, ils doivent craindre pour leur pays. Un chien qui a peur est plus dangereux qu'un loup qui ne se méfie pas. Ce brouillard est idéal s'ils veulent nous gazer. Une batterie de BM30 ou pire deux roquettes de SCUD chargées à l'ypérite et on a plus besoin de désodorisant.

- Tu crois qu'ils oseraient ? demanda Bellicourt.

- On a toujours mal jugé les russes. On a toujours crus qu'ils nous attaqueraient un jour pour étendre le communisme sur le

monde. Ils n'en ont rien à branlé du communisme, socialisme ou autre Léninisme. Là ils nous ont attaqués car c'était la dernière façon pour Gorbi de sauver sa peau et celle de l'Union Soviétique. S'ils pensent que la Sainte Russie est en danger, ils n'hésiteront pas une seconde à utiliser tous les moyens pour se défendre, TOUS.

Pendant ce temps, un message flash arriva au PC de la première division avec pour mention « yeux seuls général commandant ». A la lecture de ce message, le Général Cerilly convoqua ses chefs de corps, commandant ses régiments. Une heure après le Colonel Forez convoqua à son tour les capitaines, ainsi que tout son PC opération. Le TC2 étant en silence radio, une estafette arriva au premier

escadron pour demander au capitaine Magne de rejoindre au plus vite le PC.

- Emmenez avec vous l'adjudant Lemeunier, lui dit l'estafette, c'est un ordre du colonel.

Magne et Lemeunier arrivèrent dans la tente PC, tous les capitaines étaient là, le lieutenant-colonel Marchal et le Capitaine Lagache également. A l'entrée de Forez, Marchal mis tout le monde au garde à vous.

- Repos. Je viens de recevoir un message Flash du PC DIV. J'ai immédiatement demandé à vous voir, sans même en référer à mon chef ops. Comme vous pouvez le constater j'ai demandé aussi à ce que Lemeunier soit là. Il est notre meilleur connaisseur de la pensée russe et malheureusement notre meilleur chef de peloton également, ce qui fait que je

ne peux pas le détacher de sa mission. J'en sais parmi vous que ça chatouille les roustons mais qu'ils se grattent une bonne fois pour toute, car sans lui, nous ne serions peut-être plus là aujourd'hui.

Venons-en au fait. Comme vous le constatez la météo est en train de nous jouer le plus mauvais tour qui soit. Nous ne pouvons obtenir de couverture aérienne et avec leurs caméras thermiques et le froid ambiant, les russes vont nous voir venir de très très loin. Par une source plus que fiable, dont vous n'avez pas à connaître l'origine, nous savons que dans deux jours, au lever du soleil, les russes vont lancer un frappe nucléaire tactique à l'aide d'une batterie de SS21 qui est actuellement en route. Vous imaginez bien que la batterie sera hyper protégée, empêchant nos unités des forces spéciales de l'anéantir.

Malgré cela, le général chef d'état-major de l'armée de terre a déjà envoyé des ordres pour que le convoi soit harcelé en permanence. La onzième division parachutiste se regroupe actuellement chez nos camarades de Lebach et ce qui reste de la neuvième division d'infanterie de marine ainsi que de la sixième division légère blindée n'ont plus qu'une mission, trouver les SS21 et les suivre pour nous renseigner. Bien entendu, les américains et les allemands vont participer à la chasse, mais c'est à nous Français que le commandement de l'OTAN a donné l'ordre d'anéantir les bombes nuc. Actuellement l'OTAN est occupée au nord pour reconquérir les pays scandinaves et au sud, pour protéger la Grèce et la Turquie. Si la Turquie tombe, l'ennemi aura le champ libre pour envahir les pays du golfe et mettre la main sur le pétrole qui nous

approvisionne. Et ce d'autant plus que l'Algérie est passé du côté des russes et a fermé son oléoduc en direction de Marseille.

Voilà la situation, mais ce qui est le plus fou c'est qu'on nous demande à nous de réfléchir au moyen d'éviter la catastrophe nucléaire. Il est hors de question de se replier, cela ne ferait que retarder l'échéance et rapprocher les bombes du territoire Français. Quant à la météo, l'anticyclone des Açores est planté justement sur les Açores et ce temps pourri va durer une semaine au moins.

- J'ai une idée, dit Lemeunier à son capitaine.
- Quoi ?
- J'ai une idée, mais il me faut une carte de la région.

- Lagache, pouvons-nous approcher de la carte au tableau.
- Bien sûr Marc, approchez.
- Vous pensez à quelque chose Lemeunier demanda Forez.
- Mon colonel, je souhaite réfléchir cinq minutes et vous donner ma réponse après réflexion.

Des sourires apparurent dans l'assistance.

- Si parmi vous quelqu'un a une idée, qu'il me la soumette, sinon fermez-là et continuez à réfléchir.

Lemeunier, Lagache et Magne s'approchèrent du tableau.

- Mon capitaine, si vous le permettez, partons d'abord en sens inverse, essayons de

déterminer où sont les SS21 aujourd'hui. Le SS21 n'est rien d'autre qu'un SS18 sur châssis GAZ. C'est un dérivé des V2 allemands de la deuxième guerre mondiale. Les russes ont pour obsession d'utiliser ce qui marche et de le modifier au fur et à mesure. Leur portée est de 200 km, 350 s'ils rajoutent un moteur supplémentaire, mais je ne crois pas qu'ils aient le temps de faire les transformations. Elles ne sont possibles que sur des vecteurs fixes, pas sur les camions mobiles. Donc ils vont tirer de là.

- Pourquoi là ?
- Parce que si l'on trace un cercle de 200 km de rayon entre nous et eux, regardez à cet endroit, nous avons des routes praticables pour un camion super lourd sans pour autant être visible comme une autoroute.
- Pas con, continuez.

- Nous savons qu'ils vont tirer dans maintenant quarante-quatre heures.
- Vous partez du postulat que nos renseignements sont exacts ?
- Premièrement nous n'avons pas d'autre choix et secondement, je connais personnellement les agents que nous avons de l'autre côté du mur. J'ai participé à l'évaluation de certains. On peut leur faire confiance.
- Il faut quatre bonnes heures pour alimenter le missile nucléaire en carburant. Le propergol étant très volatile et hautement inflammable, ils ne roulent pas chargés. Donc disons qu'ils vont arriver sur zone dans trente-neuf heures. Le SS21 roule à 30 kilomètres heures maximum. Quelqu'un a une calculatrice ?

Marchal prêta sa calculette à Lemeunier.

- Le châssis a une autonomie de cinq cent kilomètres. Il faut environ trente minutes pour faire le plein. Ils vont donc perdre une heure trente. Gageons qu'ils vont utiliser plusieurs équipages et qu'ils ne s'arrêteront pas pour manger ou dormir. Cela nous fait, trente-sept heures multiplié par trente, soit environ mille kilomètres. Ils sont là. Alain pointa du doigt une ville de l'Allemagne de l'est. Si on veut les intercepter avec nos chars, sachant que nous ne pourrons pas refaire le plein en terrain ennemi, disons qu'on les boussille à quatre cent kilomètres soit deux cent avant leur aire de lancement. C'est l'idéal car ils seront suffisamment fatigués et leur attention aura un peu baissé à l'approche du but.

- Mais vous les interceptez comment ?
demanda Magne.

- Faites-moi confiance une dernière fois, de tout façon nous n'avons pas le choix. Mon colonel puis-je vous exposer ma théorie ?

Forez se tourna vers Lagache en espérant un regard approbateur, celui-ci ne répondit que par une moue dubitative.

- Mon colonel, sauf si vous le souhaitez vraiment, je ne vais pas réitérer mon raisonnement, mais je me propose avec mon peloton d'intercepter et de détruire la colonne de SS21 ici. Alain indiqua le lieu sur la carte.

Il y eu encore une fois du brouhaha dans l'auditoire.

- Certes, je ne vous demanderais pas de me dire comment vous avez calculé le point, mais dites-moi comment vous comptez vous y rendre.

- En faisant du quarante kilomètre heure, il me faudra dix heures pour rejoindre le point, appelons-le si vous le permettez, « Ithaque ». J'aime bien. Il me reste donc trente heures pour transformer 4 AMX30B en T72. Nous sommes une section renforcée qui a survécu à l'attaque impérialiste et nous nous efforçons de rejoindre des amis en allant vers l'est. Nous n'avons pas de carte et seul le lieutenant ancien a un poste radio, qui marche quand il veut. Je ne vais pas détailler comment, mais je peux le faire et si vous me l'ordonnez, je le ferais. Le seul moyen d'y arriver c'est que cela soit impossible. L'ennemi ne se doutera pas que la plus petite entité de combat, le peloton puisse y arriver.

- Marchal, Lagache, vous avez trente secondes pour me dire si c'est possible ou pas.

- Possible mon colonel répondit Lagache immédiatement. Il va le faire, mais il va mourir.

- Possible, répondit Marchal, c'est à toi mon colonel de prendre la décision et je n'aimerais pas être à ta place.

Magne et les autres capitaines étaient mués. Putain, bien sûr que c'est possible, mais c'est un suicide.

- Adjudant Lemeunier, je vous donne l'ordre de transformer vos chars, d'intercepter et de détruire les SS21 soviétiques au point Ithaque. Je veux que tous les moyens du régiment soient mis à disposition du peloton Lemeunier. Et je vais de ce pas expliquer au général nos intentions. Vous aurez peut-être la responsabilité de ma relégation au grade de

Maréchal des logis. Mais je ne vois pas d'autres solutions pour atteindre ces bombes.

De retour au bivouac, Lemeunier rassembla son peloton.

- Les gars, je viens de nous foutre dans la merde la plus noire que vous n'aurez jamais imaginée dans vos pires cauchemars.

- On va être obligé de regarder le club Dorothee à la télé ; dit Romain.

Un éclat de rire s'éleva.

- Pire, on va se transformer en force rouge. Soyons sérieux, je me suis porté volontaire et vous avec moi pour une mission suicide à l'intérieur des lignes ennemies. Il y a de fortes chances pour que ne nous revenions pas vivants. Dans quarante-huit heures nous serons certainement morts. Alors avant que

je ne continue et que je vous expose la mission, s'il y a parmi vous des hommes qui ne veulent pas me suivre, vous êtes libres de partir. Je ne vous en voudrais pas.

Personne ne bougea, au bout d'une minute interminable, c'est Marquès qui prit les devants.

- Bon on va pas rester ici à se regarder le blancs des yeux, levez la main ceux qui veulent suivre l'adjudant.

Il leva la main aussitôt.

Tous les gars levèrent la main même si certains hésitèrent une seconde ou deux.

- Vous êtes surs les gars, Dominique, tu viens de te marier, et toi Vincent tu te maries dans deux mois.

- Fais pas chier, repris Belicourt, tu viens de nous mettre dans la merde alors fais pas ta mijoré et dis-nous c'est quoi la mission.

- Ok, à partir de maintenant ce que je vais vous dire est très, très secret. On part dans trente heures, donc pendant trente heures, on fait ce qu'on a à faire mais on ne cause pas, même à votre meilleur ami, et surtout pas au téléphone. Nous serons surveillés en permanence par des gars de la sécurité défense, alors attention à vous. Dans quarante-huit heures, Frankfort va être la cible d'un tir nucléaire Tactique, et toute la division, voire le corps d'armée sera détruit. Le commandement a décidé de ne pas reculer car cela rapprocherait les têtes nucléaires de la France. Je vous ai appris à tous à reconnaître les camions transportant les missiles SS21. C'est de cela qu'il s'agit. Comme vous le voyez, la météo ne permet pas aux avions de prendre l'air et nos alliés de l'OTAN vont combattre ailleurs, et croyez-moi, c'est tout aussi

important. Nous, quatrième peloton, allons détruire les SS21.

Personne ne parla, même Marquès ne fit pas d'humour.

- Bizarre, je m'attendais à une réflexion. Comment nous allons y arriver ? Simple, en nous transformant en T72. Nous avons trente heures pour modifier suffisamment l'aspect de nos chars pour que les russes y croient s'ils nous voient. Alors, tout le monde va nous aider et je dirigerai la manœuvre. Au boulot les gars, pour les questions inévitables qui vont arriver, la version officielle et que nous allons détruire le PC de leur corps d'armée à la frontière tchécoslovaque. Allez au boulot.

Le chef de l'atelier caisse l'adjudant Terron et celui des tourelles, le chef Walter arrivèrent ainsi que le Chef Vasseur de l'atelier trans.

- On nous a dit de faire tout ce que tu nous diras sans poser de questions. On fait quoi ? demanda Terron au nom des autres chefs d'atelier.

- Nous allons faire une mission au-delà des lignes ennemies. Pour cela, il faut transformer mes chars en T72. Faites tout ce que je demanderais même si c'est écrit dans aucun manuel. Terron tu fais démonter les protèges optiques, tout ce qu'il y a sur la plage arrière et tu envoies une équipe me récupérer des jupes sur les T72 calcinés, ensuite tu les fais souder sur les caisses. Si c'est cabossé, c'est tant mieux. On ne sort pas de la place

rouge, mais d'un champ de bataille. Walter, tu fais démonter les coffres arrière, scier les paniers de tourelle et enlever les manchons anti arcure. Nous en conserveront un pour le mettre au milieu. Les chars seront repeints en vert patate et il faudra dessiner de faux manchons sur le tube. Tes gars en sont capables ?

- Pas de problèmes.

- Envoie aussi une équipe récupérer des coffres sur les épaves, des DREB et les petits caissons sur les tourelles. Le chef de fanfare est-il là.

- Je suis là.

- Allez, avec vos hommes, me chercher des casques russes et des uniformes, si possible. Je sais que c'est une mission éprouvante que je vous demande mais c'est indispensable.

- Vasseur, tu démontes les antennes de mes chars et les embases. Tu fais reboucher comme tu veux mais on ne doit pas voir ce qu'il y avait avant. Ah oui, la fanfare, il me faut des cornières métalliques, huit cornières, un mètre de long pour deux doigts d'épaisseur.

Les équipes s'affairèrent sous la surveillance et les conseils de Lemeunier. Les équipages récupérèrent des tenues dans un état presque correct, ne posèrent pas de question sur les anciens propriétaires et entreprirent de reconstituer les chars en munitions et carburants. Une fois enlevé tout ce qui devait l'être, les chars au camouflage trois tons OTAN, vert pomme, marron et noir furent repeints dans un mélange de vert qu'Alain concocta lui-même avec les différentes teintes

qu'on lui apporta. Avec ses chefs de char, ils regardèrent le résultat.

- Qu'en pensez-vous demanda Lemeunier.

- De nuit dans le brouillard et de loin c'est ressemblant.

- Allons, s'exclama Alain, un peu d'optimisme, que diantre. Je ne demande pas grand-chose, seulement l'impossible, pas un miracle.

La nuit tombée, un canon à air chaud fut emmené pour faire sécher la peinture. Les équipages allèrent dormir, du moins pour ceux qui le purent. Alain écrivit une lettre, peut-être la dernière à son épouse et à ses enfants. Ensuite il pria.

- T'y crois vraiment à ces conneries ? lui demanda Romain.

- Quoi ?

- La religion, Dieu, Jésus, tu l'appelles comme tu veux, t'y crois vraiment ou c'est juste pour te rassurer.

- Là tout de suite c'est pour me rassurer, mais on sait jamais, s'Il existe, pourquoi se passer d'un coup de pouce, et s'il arrive quelque chose, ça te plairais pas à toi de savoir que quelqu'un va s'occuper de ta famille ?

- Tu m'apprends ?

- T'as dix ans devant toi ?

- Pas tout à fait, non. Balance l'essentiel, on verra après pour les détails.

- Un jour un homme appelé Jésus a dit des choses magnifiques. Il a parlé d'amour, de respect, de partage, alors que ce soit le fils

de Dieu ou du charpentier du coin, je m'en branle. Je crois en cet homme, je crois en la bonté des hommes.

- La force opposée au côté obscur, tout ça.

- T'as tout compris. Il y a sur terre des hommes qui feront tout pour te détruire et d'autres pour t'aider. Concentre-toi sur les deuxièmes et élimine les premiers. On ne fait rien d'autre en ce moment.

- C'est ça la religion ? Mais le reste, aime tes ennemis, tends la joue gauche, t'y crois à ça ?

- Je le fais tous les jours. Je respecte le peuple russe et c'est comme ça que je peux mieux les combattre, je tends la joue gauche et je vais même vers la main qui me la donne. C'est ce qu'on va faire demain.

- Donc si je comprends bien c'est affaire d'interprétation.

- Le christianisme, c'est simple, le matin quand tu te regardes dans la glace si tu vois un mec bien, t'es un chrétien, si tu vois un connard, t'es pas un chrétien. C'est la même chose pour toutes les religions, pour toutes les philosophies et pour toutes les politiques. On croit combattre le communisme, mais c'est faux, ce sont les dirigeants soviétiques que l'on combat, le communisme, c'est comme la religion, c'est une utopie. Une utopie est quelque chose de magnifique mais irréalisable.

- Là tu commences à dire des mots compliqués. Lâche du lest.

- Tout le monde aspire à être gentil, mais c'est difficile. C'est ça une utopie.

- Et qu'une meuf m'aspire le gland, c'est une utopie ?
- Non, c'est un fantôme.
- C'est ça ma religion. Sérieux, tu peux dire une prière pour moi et pour ma famille.
- Notre père qui est aux cieux,

7h00

Le lendemain, les équipes de l'atelier régimentaire s'affairèrent pour finir les préparatifs. Les caissons furent soudés, des réservoirs de gaz-oil furent rajoutés au cul des chars, les schnorkels furent sciés pour ressembler à ceux des chars russes.

- C'est pourquoi faire les cornières métalliques demanda Terron.
- On va les souder à l'avant en V pour simuler les pales lames des T72.

Alain rajouta la dernière touche, il peignit une étoile rouge sur les côtés des tourelles, les marquages furent inscrit en blanc et il rajoutât en écriture manuscrite cyrillique : За родина « pour la patrie » sur son char et des noms de bataille, Kursk, Volgograd et Moscou sur les autres. Puis il rajouta une patine noire et rouille sur des endroits choisis pour que les chars n'aient pas l'air neuf. Les équipages avec Romain et Belicourt en tête les salirent copieusement avec la terre rouge du champ de bataille et en effet, de loin dans le brouillard et de nuit, les « AMX 72 » faisaient illusion.

Walter s'approcha de Lemeunier.

- Sans manchons anti arcure, l'espérance de vie de tes tubes est de dix coups au max.

- Je m'en doutais, mais si on arrive à tirer les dix coups en question ce sera déjà bien.

- Je t'ai installé un poste de radio russe dans ton char et je l'ai couplé à ton VP13; dit Vasseur, pour le moment j'ai laissé la fréquence qui était affiché. Tu verras bien ce que tu peux en faire. J'ai piqué la boîte de jonction du capitaine du quatre, quand il va le voir il va être furax.

- C'est pas grave. T'es un vrai ami. Si je ne reviens pas, occupe-toi de ma famille, je sais que nos femmes s'entendent bien.

- T'inquiètes, tu vas revenir. On a l'habitude de tes exploits maintenant.

Les préparatifs étaient terminés avec une heure d'avance. Le colonel Forez et le capitaine vinrent s'adresser au peloton.

- Garde à vous dit Lemeunier.

- Repos les gars, repos, ce n'est pas le colonel qui vient vous voir, mais le frère d'armes. Vous pouvez encore renoncer à cette mission.

- On suivra notre chef jusqu'au bout dit Daniel.

- Je n'en doute pas. Je vous ai réservé une surprise, le chef Veyseirre vous accompagnera avec une moto russe. Après tout, pourquoi pas, il a insisté, et cela fera plus vrai. Il ouvrira votre itinéraire. Prenez cette carte, on vous a tracé le chevelu pour que vous empruntiez au maximum les couverts. Bien que vous ressembliez à des chars russes, moins vous vous ferez voir, mieux ça vaudra. Le 21^o régiment d'infanterie de marine est au contact de la colonne de SS21. Ils les jalonnent à dix kilomètres de distance. Malgré cela, ils sont harcelés en permanence par les flancs

garde ennemies. Ils vous donneront la position des lanceurs à 5 heures Zoulou. Vous avez également les fréquences radio et les codes pour les contacter. Rien ne garantit qu'ils seront encore vivant dans 11 heures.

- Faisons comme si, mon colonel.

- Vous avez raison. Je ne vais pas vous dire de ne pas prendre de risques, la vie de nous tous dépend de la réussite de votre mission. A l'aube je mettrai tout le monde au courant de la situation pour que nous prenions les mesures de protection. Cette nuit nous allons faire route vers l'est en faisant le plus de bruit possible sur route et sur les ondes. Cela occupera leur reco et vous donnera peut-être du répit. Et si ça peut nous éviter de nous prendre un tir direct. Bon, à cheval.

Lemeunier remis le peloton au garde à vous et salua son colonel. Magne lui donna une accolade et ils embarquèrent. Le chef de la fanfare apporta quelque chose à Lemeunier.

22H00

Veyseirre se cola au char d'Alain.

- Je vais te précéder de cent mètres, je donnerais des coups de freins en blackout pour que ton pilote voie mes feux stop. Il est en IL (intensificateur de lumière) au moins ?

- Evidemment, et j'ai moi-même fait monter des Il en tourelle comme ça on risquera pas de t'écraser. Sinon, il faudra nettoyer les chenilles de tes tripes. Ce serait dégueulasse.

- On t'a déjà dit que t'avais un sens de l'humour de cuvette de chiotte.

- Romain me le dit tous les jours. T'as la carte ?
- Evidemment, par contre je n'ai pas de radio donc si on change de direction on fait comment ?
- Je donnerais un coup de sirène et tu viendras à mes côtés.
- On fait comme ça. Allez, j'y vais.
- Tchouss Got.

Veyseirre partit comme il l'avait dit cent mètres en avant des chars. Le peloton Lemeu-
nier progressait à vingt mètres de distance. Pour l'heure ils n'étaient pas français, mais russes, et les russes ne laissent pas comme nous des centaines de mètres en eux. Ils n'étaient pas censés craindre l'artillerie ennemie.

A deux cent kilomètres de là, une équipe de Spetnatz s'était installée en observation. Leur mission était de signaler une éventuelle incursion d'éléments de reco ennemis dans leur dispositif. On ne leur avait pas dit pourquoi cette mission était primordiale, ce n'était pas dans les habitudes de l'armée soviétique de mettre la chair à canon, la piétaille aux faits de la stratégie. En revanche, ils savaient qu'en cas d'échec, ils finiraient leurs vies dans un Goulag.

Le capitaine commandant l'équipe de cinq parachutistes était particulièrement ambitieux. Il voulait passer rapidement major pour intégrer le KGB et en finir avec ce travail de pousse caillou. Il s'estimait trop intelligent pour vivre avec des soldats au QI à peine supérieur aux moujiks d'avant la révolution. Pourtant, les Spetnatz étaient recrutés parmi

l'élite, physique et intellectuelle des troupes aéroportées russes. Il n'y avait pas de natifs des républiques satellites et encore moins de tatares ou de tchéchènes, dans cette équipe. Le capitaine Anatoli Boukakov était particulièrement raciste et ne supportait que des russes de pure race blanche, sans aucune religion et dotés d'une solide expérience au combat. Malgré ses exigences, on lui avait affecté une nouvelle recrue. Le sergent Vitali Béliakov était le fils d'un apparatchik important tout droit venu de Moscou. Déjà membre du parti, il avait un avenir tout tracé dans le système politique de l'URSS. Cela déplaisait énormément à Boukakov, ce bleu incompetent risquait de lui faire rater sa mission, et en plus il n'avait pas le droit de lui faire subir le bizutage traditionnel existant dans ces troupes. En temps normal, Béliakov aurait

déjà était passé à tabac par ses camarades, voire plus car cela faisait maintenant plus d'un mois qu'ils n'avaient pas touché une femme. Ce que d'autres présentaient comme des méthodes barbares, renforçait la cohésion et permettait de mieux gérer le stress des missions périlleuses qu'ils accomplissaient, toujours au péril de leurs vies.

Djamel, le radio chargeur de Lemeunier tournait les boutons du poste radio russe comme le lui avait indiqué son chef de char. Il ne comprenait rien aux inscriptions cyriliques du cadran, mais obéissait aveuglement car ce dernier leur avait prouvé à plusieurs reprises qu'il parlait couramment le russe. Comme sur les radios françaises, il y avait un bouton pour les mégas hertz et un pour les kilos hertz. A chaque passage d'un méga hertz,

il testait méthodiquement les mille kilo hertz espacés de 10 en dix, et écoutait trente seconde entre chaque graduation. Il n'aurait pas assez des dix heures de trajet pour faire toutes les fréquences, aussi Alain comptait-il sur la chance pour tomber sur une fréquence utilisée par les russes. Pour peu qu'ils respectent eux même le silence radio, ils ne trouveraient certainement aucune correspondance. Malgré cela il fallait essayer car cela pourrait leur sauver la vie.

Les quatre chars progressaient au maximum dans les couverts, utilisant la moindre vallée et les moindres bosquets pour ne pas être découverts par la reco soviétique, tout en maintenant une vitesse moyenne de quarante kilomètres par heure. Veyseirre faisait remarquablement bien son travail et

balisait la route. Les cinq premières heures se passèrent parfaitement bien et Alain se payait même le luxe d'une pointe à cinquante kilomètres heure. Mais depuis dix minutes, il ne voyait plus le char de Romain.

- Vincent stop, donne un coup de sirène.

Vincent s'exécuta et Veyseirre se porta à son niveau.

- T'as de nouvelles coordonnées ?

- Non, mais je suis inquiet, j'ai perdu Romain, tu peux aller en arrière et voir ce qui se passe ?

- Kein problèm.

Veyseirre était moniteur de sport au régiment et sa spécialité était l'apprentissage de la natation. Il était particulièrement apprécié des enfants de la garnison dont il s'occupait

tous les mercredi après-midi à la piscine municipale. Il était lui-même père d'une petite fille. Il se refusait à toute aventure extra conjugale. Mais sa particularité principale était qu'à son arrivée au régiment, il exerça le métier de chef de char pendant quatre années. C'est pourquoi aujourd'hui, il pouvait accompagner le peloton de Lemeunier, connaissant très bien leur métier. Un sportif tankiste, quoi de mieux pour ouvrir la route aux chars.

En deux minutes, il fut de retour.

- Son char chauffe, rien de trop grave, mais il est sur Sulzer secours, ce qui fait qu'il ne peut pas se permettre de trop gros coup d'accélération. Il va suivre les crêtes pour ne pas avoir à pousser trop son moteur en montant et descendant les courbes de niveau comme nous.

- Ok, va lui dire que s'il se fait tuer, je le tue.

- Compris.

Le peloton se remet en route et Alain ne ralentit pas l'allure.

- Vincent, tout va bien coté température moteur ?

- 80°, pourquoi ?

- Le char du chef Marquès, est sur secours.

- On devrait pas ralentir un peu ?

- C'est trois millions de degrés qui nous attendent si on ne réussit pas notre mission.

- C'est sûr.

A la septième heure, Lemeunier se trouvait encore à deux-cent kilomètres de son but.

Béliakov observait depuis maintenant plus d'une heure avec ses jumelles à intensification de lumière. Il ne voyait que du vert et ne distinguait pas les reliefs. En temps normal, il aurait dû être remplacé au bout de vingt minutes car après cela la vue se fatigue et on n'est plus assez performant, mais il avait vite compris que son capitaine voulait lui donner une leçon et cette longue faction faisait partie du jeu de son intégration au sein de l'équipe. Aussi décida-t-il de ne pas se plaindre. Soudain il devina plus qu'il ne le vit un char, apparemment un des leurs, un T72.

- Camarade capitaine, j'ai cru voir un T72.

- Tu as cru voir, camarade sergent ?

- Oui camarade capitaine c'était furtif, mais j'ai vu un char, ça c'est sur et j'ai cru que c'était un des nôtres, un T72.

- Reprenons du début camarade. Où, par où, quand comment. Il était où ton char, venait d'où, allait vers où ?
- Il était dans cette direction, sur la crête à deux mille mètres et se dirigeait vers l'est.
- Sache que la reco française ne possède pas de chars, tout au plus des engins à roue équipés de canon. Il avait des chenilles ton char ?
- Oui camarade capitaine, il avait toutes les caractéristiques du T72.
- Et que foutrait un char ennemi sur une crête, aux vues et au sus de tout le monde, un char qui se dirige dans notre direction, seul sans protection, si ce n'est pas un des nôtres. C'est certainement un de ces connards qui s'est pris la pâtée hier et qui rentre la queue entre les jambes. J'espère qu'il sera fusillé pour ne pas être mort en combattant.

- On devrait peut-être rendre compte au PC ?

- Toi un sergent, tu veux que moi, capitaine rompe le silence radio pour avertir le général qu'un de nos chars, seul, se dirige droit dans la gueule du loup ?

- Si vous ne le faites pas capitaine, je veux que cela soit consigné dans le registre politique et j'irais en référer au commissaire à notre retour.

- Ok, t'as gagné, mais si j'ai raison, je te ferais muter à la frontière chinoise, là où les combats d'artillerie font rage depuis des années.

Le capitaine Boukakov rendit compte à son PC de leur observation non sans ajouter que c'était une requête d'un membre du parti, à laquelle il ne souscrivait pas.

Le colonel de permanence au PC des forces spéciales entendit l'appel.

- Vérifions quand même ce que fait un T72 si prêt du futur site de lancement.

A bord de l'Ordener, Djamel entendit une voix dans la radio russe.

- Chef je capte une transmission en russe.

Alain bascula son commutateur radio du poste Français au poste Russe.

- Reco, ici le général Pléchiakov, on nous signale un T72 revenant du front, vous voyez quelque chose ?
- Négatif camarade, attitude si on l'aperçoit ?
- On le détruit.

Alain prit le micro russe : « Господин гэнэрал здесь поколник Горбачёв, général (l'interlocuteur utilisa le terme de gaspadine, qui veut dire monsieur, et non camarade pour montrer sa supériorité au niveau du parti), ici le colonel Gorbatchev ». L'information qu'avait transmis le chef de la fanfare à Lemeunier était qu'ils avaient retrouvé sur le champ de la bataille la dépouille du colonel Gorbatchev, à première vue le fils du dirigeant soviétique. Il pensa que cette information pourrait être lui utile et c'était le cas. « Je rentre de Frankfort avec trois de mes chars, ne tirez pas, je répète, ne tirez pas ».

Immédiatement, le général commandant le corps d'armée ordonna de ne pas tirer sur les T72 venant à leur rencontre, le fils du camarade président du soviet suprême étant

du nombre. Personne ne se demanda comment se faisait-il qu'il ne soit pas mort à la tête de son régiment. En fait, il n'avait pas la réputation d'être un officier courageux. Il était rentré dans l'armée pour servir les intérêts de son père, pas par conviction et surtout pas pour le goût de la bataille. Il avait plus utilisé les bancs des réunions politiques que le siège de son char.

Lemeunier donna un coup de sirène. Veyseirre se porta à sa hauteur.

- Dis aux autres chars de se rapprocher de moi, j'ai pris contact avec le bataillon soviétique et nous avons un sauf conduit pour rentrer dans leur bercail.

- T'as fait quoi ? Moi qui croyais que c'était une légende tout ce que l'on raconte

sur le fait que tu parles russe, et ton attitude à Berlin.

- Bon va transmettre.

Les faux T72 se rapprochèrent à cinquante mètres de distance, et continuèrent leur progression à la vitesse du char de Marquès. Avoir un char en difficulté ajoutait du réalisme au scénario. Cent kilomètres plus loin Alain reçut un appel radio de l'élément du 21° Rima qui jalonnait les lanceurs nucléaires soviétiques.

05H00

- Bravo Zoulou ici Québec Lima, parlez ;

- Bravo Zoulou.

- Bravo Zoulou identification : Montréal.

Alain avait emmené avec lui un carnet d'identification radio. En fonction de l'heure

de la demande, son correspondant lui donnait un mot et Alain devait chercher le mot correspondant dans son carnet.

- Bravo Zoulou : Dentiste.
- Bravo zoulou, je suis en 621-332 face à nous 10 km nord, en 632-334, 8 réséda, je répète 8, 4 plus 4. Impossible pour vous de rigoler à Ithaque, je répète impossible. Même si vous êtes Merlin l'enchanteur, au premier flirt vous serez invité par beau-père. Vous ne pourrez jamais boire. Parlez ;

Alain prit le temps de déchiffrer les codes.

- Bravo Zoulou.
- Quels sont vos ordres.
- Bravo Zoulou Attendez.

Alain s'arrêta, débarqua et fit signe de la main pour que les autres chefs de char le rejoigne.

- Bon c'est la LEM (loi de l'emmerdement maximum). Un régiment de T64 protège 8 lanceurs SS21, pas 4, mais 8. Même si nous approchions assez prêt pour tirer un coup de canon chacun, et que nous fassions but à coup sûr, il resterait encore 4 SS21 et les T64 ne nous laisseraient pas le loisir de redoubler.

- Bé oui Gino, t'es con ou quoi ; dis Belicourt ; tu croyais vraiment que nous pourrions faire notre affaire en disant aux russes, ne vous dérangez pas pour nous, on fait que passer.

- Dis-moi que t'as un plan ; demanda Marquès.

- Vous vous souvenez de ce cours rapide sur le tir d'artillerie dont je vous ai parlé à Canjuers ? Et bé on va le mettre en pratique.

- Tu veux que j'appelle le munitionnaire pour que je lui demande un abaque de tir, car je te rappelle qu'ils sont collés sur les caisses de 105.

- Homme de peu de foi, dit Alain, en sortant de sa poche une fiche cartonnée.

- Y en a qui ferais mieux de fermer sa gueule ; dit Romain en regardant Belicourt.

- Tu crois que des biffins savent régler un tir d'artillerie ? demanda Alain.

Il monta sur sa tourelle brancha la radio.

- Bravo zoulou ;

- Bravo Zoulou ;

- Vous savez régler l'antenne ?

- Attendez.

- Il nous demande si on sait régler un tir d'artillerie. Dis le caporal radio à son chef de section. Ils ont quand même pas emmené avec eux des 155.
- J'ai entendu dire que les AMX30 pouvaient faire du tir d'artillerie jusqu'à 11 km, mais je ne le croyais pas. Répondez qu'on va s'occuper de leur réglage.
- Bravo Zoulou, La fiancé se marie dans l'heure.
- Bravo Zoulou, demande accueil et une place à table.
- Bravo zoulou.
- Ok, on se déplace jusqu'à être à 10 km de l'ennemi.

06H00

Le soleil se levant à l'est, plus ils avançaient, plus ils se rapprochaient de l'aurore, et c'était une légère clarté entre bleu nuit et vert foncée qui les accueillit quand ils arrivèrent sur le site du tir.

- Ok les gars, j'ai les coordonnées exactes des SS21. Etant donné les risques avec le carburant liquide des roquettes, ils vont les espacer de 200 mètres. Pas plus car sinon ils auront du mal à les protéger. La distance létale d'un explo de 105 est de 100 mètres. Encore une fois, à cause du carburant la moindre étincelle à 50 mètres à la ronde les fera exploser. Vu l'heure, ils doivent être en train de les remplir. Il ne faut pas tarder. Mettez les engins en ligne, alignés au mien. 100 mètres de distance, je vais régler mon char, vous enverrez vos chargeurs avec un papier et

un stylo pour prendre les repères en azimut et site. On n'est pas au mètre prêt. Nous comptons sur la chance alors si un obus tombe 100 mètres à coté de ce qui est prévu, mais que l'ennemi n'est pas là ou on pensait, ce sera bon.

- Putain comme j'aimerais pas vivre dans ta tête. Dis Romain.

- Allez, en place dans cinq minutes. Expliquez aux hommes que nous serons peut-être vivants ce soir.

- Quand je vous éclairerais avec ma TL, en rouge, cela voudra dire prêt à tirer, quand vous aurez allumé les vôtres, je donnerais un coup de sirène, là, vous enverrais chacun un explosif. Après quoi vous attendrez mes ordres. Veyseirre tu prendras contact avec les marsouins du 21 qui devront assurer notre sécurité.

Avec l'aide de Veyseirre, Alain prit les repères avec sa boussole et planta deux barres à mine pour matérialiser la direction du nord de façon à afficher un azimut par rapport à la direction de l'ennemi. Puis avec l'aide du Tireur qui transmettait ses consignes au pilote, ils alignèrent le char et surtout la tourelle avec les deux jalons, et le moteur fut éteint. Puis Alain monta dans sa tourelle après avoir demandé à Veyseirre de vérifier l'alignement des autres chars et de garder les chargeurs en arrière car il allait faire un ou deux tirs de réglage.

- Djamel, tu enlèves l'obus anti char et tu mets un explo.
- Déjà fait chef.
- Vous savez comme je suis fier de vous les gars ?

- Nous aussi chef.
- Ok Daniel ; Azimut correct, site 41°, il sortit la tête.
- Veyseirre donne déjà ces coordonnées aux autres.

Il prit la radio :

- Bravo zoulou.
- Bravo zoulou.
- Réglage.

- Daniel Feu.

L'obus explosif de 105 mm s'éleva, Alain pouvait voir son traceur briller pendant quelques secondes. Quand il s'éteint, l'obus n'était qu'à cinq mille mètres. Alain avait compté le temps de vol et dix secondes plus

tard une explosion se fit entendre et des flammes oranges typique de l'inflammation du propergol étaient visibles de leur emplacement.

- Bravo Zoulou, efficacité, je répète efficacité. Putain il a un cul de cocu cet enfoiré, il a fait but du premier coup ; le radio avait oublié de couper sa radio avant de parler à son chef de section.

Alain sortit la tête alluma une lumière rouge avec sa lampe TL 122.

Les chargeurs voyant cela, embarquèrent dans leur char. A tour de rôle, les tourelles s'illuminèrent de leur lumière rouge. Un coup de sirène retentit et les quatre chars envoyèrent la sauce.

Sur le site de lancement des SS21, le colonel Evgueni Milikin commandant les missiles était nerveux, la phase de remplissage du carburant liquide était plus que délicate. Ce dernier était maintenu sous pression à l'intérieur des camions citernes pour assurer son refroidissement et accélérer le transfert. Le moindre joint défectueux et c'était l'explosion, la moindre erreur de branchement et c'était l'explosion, le moindre connard qui allumait une cigarette et c'était l'explosion, la moindre étincelle à cause d'une radio, d'une clé de contact tournée, d'une lampe allumée, et c'était l'explosion. Il avait sa propre police militaire, tous membres du GRU, qui assurait la sécurité pendant le roulage des engins mais aussi et surtout pendant cette phase.

Cela faisait maintenant trois heures que le remplissage était en cours. Il y en avait encore pour une heure. Si les dangers dus aux joints ou branchements semblaient maintenant oubliés, c'était le moment où l'attention baissait et où l'on faisait tomber un outil ou qu'un de ses connards de moujiks, le ventre plein de Vodka, car il le savait ses hommes buvaient pour oublier le stress de ce boulot de merde, aurait une envie intenable de fumer. C'était un travail de merde car, non content d'être le plus dangereux de l'armée de terre, quand tout se passait bien, c'était pour envoyer une bombe atomique et avoir sur la conscience la vie de centaines de milliers d'hommes, fussent-ils des ennemis. Mais c'était aussi le commandement qui vous assurait la plus rapide progression, d'autant plus

qu'il fallait obligatoirement être membre du parti pour servir dans l'artillerie nucléaire.

Son attention à lui aussi était en train de baisser, le jour semblait vouloir se lever, mais ce putain de brouillard lui foutait le ca-fard. Il s'approchait d'un de ses missiles quand une explosion créa une boule de feu de plusieurs mètres de diamètre. L'onde de choc le propulsa contre sa jeep, ses tympans se percèrent et une grosse coupure à l'arrière de la tête macula son palto (redingote) de rouge. Hébé-té, il se dirigea vers le lieu de l'explosion pour voir, non pas si quelques-uns de ses hommes étaient encore vivant, ça il s'en mo-quit, mais la raison de cet incident ? Par chance les autres lanceurs étaient séparés par des monticules de terre et aucune étincelle n'avait été projetée.

Un capitaine à bord de son MTLB, engin de reconnaissance de l'artillerie, détecta grâce à un radar de contre batterie, que l'explosion provenait d'un point situé à dix kilomètres de là et vraisemblablement d'un tir indirect. Il rendit compte au PC du corps d'armée qui décida d'envoyer sur le champ son bataillon de reco appuyé par un régiment de chars. Les moyens étaient quelque peu sur évalués, mais la protection des missiles était sa priorité.

Les quatre AMX30 tirèrent deux salves d'obus explosifs. Deux minutes plus tard l'équipe du 21 appela Alain :

- Bravo Zoulou, mission accomplie, je vous conseille de dégager au plus tôt, je détecte un bataillon renforcé qui fonce vers

vous, ils se croient dans un grand prix de formule 1.

- Chef, les russes parlent à la radio.
- Colonel Gorbatchev, parler.
- A vos ordres, général ;
- Il semblerait qu'une unité d'artillerie ennemie soit à proximité de votre position. Elle est en train de détruire nos missiles tactiques, pouvez-vous les détruire.
- Bon je t'explique, popov, je ne m'appelle pas Gorbi, je suis à la tête d'une division blindée et tu te l'ais prise dans le cul. On se revoit sur la place rouge. Vincent on dégage, met ta sirène à fond et on part en avant.
- En avant ?
- Oui, ils vont bombarder tout le thalweg, ils ne s'imagineront jamais qu'on va se diriger sur eux.

Le peloton imita son chef, à peine furent-ils partis que l'artillerie soviétique arrosait la vallée comme l'avait prédit Alain. Deux mille mètres plus loin, il obliqua vers la gauche et fonça vers l'ouest. Le char de Marquès rendit l'âme. Veyseirre prévint Lemeunier.

- Vincent demi-tour. On va chercher le chef Marquès.

Au passage, il s'arrêta au niveau de Belicourt,

- Tu prends Dominique et tu rejoins le régiment à fond de cinquième.
- On ne te laisse pas ;
- C'est un ordre, tu es mon meilleur pot alors tu fais ce que je te dis, moi je vais chercher mon frère.

Milikin arriva sur le site de l'explosion du premier SS21. Il avait mis son masque à gaz car les émanations du propergol tuaient aussi sûrement qu'une balle de fusil. Il avait déjà été le témoin d'incidents de remplissage avant qu'il ne commande la batterie, soit bénins, juste une fuite qui tua néanmoins dix hommes, soit avec explosions. Lorsqu'il vit le cratère, il sut que ce n'était pas un accident, ils avaient reçu une frappe directe. Il se précipita vers les autres sites d'approvisionnement quand il entendit le hululement caractéristique d'un obus en l'air.

La première salve détruisit deux autres lanceurs. Les explosions combinées dégagèrent une telle chaleur que malgré les merlons de cinq mètres de haut, un troisième missile explosa du simple fait de la chaleur. Pour le

malheur de ses servants, il n'y eut pas le souffle du à l'obus et du carburant enflammé se propagea à des dizaines de mètres à la ronde. A la stupeur de perdre les bombes nucléaires, se mêla l'horreur des hommes brûlant et hurlant qui se précipitaient sur leurs camarades dans l'espoir d'être sauvés. Il de notoriété que les torches humaines ne ressentent plus la douleur au bout de quelques secondes, quand les terminaisons nerveuses du cerveau sont détruites par la chaleur. C'est un de cela qui entra dans la tente de son capitaine et enflamma un jerrican d'essence qu'il gardait pour son utilisation personnelle. Le camp se transforma rapidement en un brasier gigantesque quand la deuxième salve arriva.

Le colonel Milikin hurla d'arrêter la phase de chargement, de débrancher les

camions et de les évacuer le plus rapidement possible. Un major du GRU s'interposa et ordonna de continuer la procédure, le lancement des bombes tactiques était prévu dans une heure, et dans une heure, il montrerait aux capitalistes que l'URSS ne se laisserait pas envahir sans avoir auparavant vitrifié la totalité de l'Allemagne. Comme le colonel ne se laissait pas impressionner, le Major lui déchargea la totalité du chargeur de son Makarov dans le dos. En fait c'est nerveusement qu'il continua à vider son chargeur quand il se transforma en boule de feu, Milikin ayant arraché un tuyau de propergol. Un cinquième lanceur venait d'exploser quand quatre obus explosifs de 105 fracassèrent les trois derniers.

Pendant ce temps, le général commandant le corps d'armée avait ordonné un tir de contre batterie à ses canons 2S3 de 152 millimètres. Celle-ci était prête depuis longtemps, mais dans l'armée soviétique on n'a jamais appris à agir sans ordres. Lemeunier eu provisoirement la vie sauve grâce à un manque d'initiative d'un colonel.

Lemeunier repéra assez rapidement le char de Marquès, un nuage de vapeurs s'élevait au-dessus de la plage arrière.

- Vous avez pas vu un porte-avions dans les parages ? C'était une phrase tirée du film Top Gun où Maverick vient chercher son ami incapable de rentrer au bercail seul.

- Qu'est-ce que tu fous là bordel ? Va-t'en les russes seront sur nous dans quelques minutes.

- Justement, si tu dépêchais de monter, je suis garé en double file et Gorbatchev a interdit à ses chars de se garer en double file.

L'équipage embarqua dans le char de Le-meunier.

- Tu sais qu'un char n'est pas fait pour embarquer huit hommes ?

- Tu crois qu'on va se faire engueuler ? S'ils t'embêtent je dirais que je t'ai forcé.

- Intérêt oui, je tiens à passer Adjudant moi aussi. T'imagines sur mon dossier, vingt jours d'arrêt pour avoir fait du stop en pleine bataille.

- Dis donc t'as pas grossi ?

- Un peu, on respire à tour de rôle ?

Malgré la gravité de la situation, ces deux-là ne pouvaient se départir de leur sens de l'humour.

- Vincent tu nous sors de là au plus vite.

Le pilote fit hurler le moteur du char et dans un nuage de fumée lança le mastodonte dans une course effrénée avec un bataillon de reco sov. Alors qu'il franchissait un goulet d'étranglement, Alain eu juste le temps d'apercevoir l'embuscade tendue par le 21^o Rima aux russes qui les poursuivaient. Il franchit le mouvement de terrain suivant, fit demi-tour et plaça son canon en direction de l'ennemi.

- Romain, fait débarquer tes hommes.

L'équipage de Marquès couru se mettre à l'abri quand la bataille commença. Les

premiers BMR ou BMP reco qui passèrent le vallon furent mis en pièce par les missiles anti chars Milans. Le reste de la colonne, dans la précipitation de vouloir rattraper les chars Français se mirent eux même dans la nasse et furent détruits méthodiquement. Alain eu quand même la satisfaction de cartonner un T62 avant que son canon ne rende l'âme. Le chef de la compagnie antichar vint trouver Lemeunier.

- Il faut qu'on dégage, nous avons eu leur avant-garde, mais le gros de la troupe arrive et il nous faudra plus qu'un régiment pour les stopper.

- Vincent on dégage.

- Chef, la température est au-dessus de cent vingt, j'ai déjà mis Sulzer secours

pendant que vous batailliez, mais ça ne descend pas.

Sur ces entre faits, Romain arriva au volant d'un BTR.

- Taxi ?

- T'as trouvé une casse dans le coin ?
T'aurais pu prendre un modèle un peu plus en rapport avec mon rang.

- Si ton altesse veut bien se bouger le popotin, j'ai rendez-vous chez mon traiteur sur les champs Élysées.

- Djamel, récupère la radio, Daniel prends les panneaux air sol et les fanions.

Le chargeur démonta le VP13 et l'équipage embarqua à l'arrière du BTR. Alain s'assis à côté de Romain.

- Y a pas la clim ?

- Putain, t'es chié toi, t'es pas content je te débarque, j'avais Claudia Schiffer qui faisait du stop et j'ai pas voulu la prendre.

- Mais moi aussi je t'aime. Fonce. Djamel et Daniels, vous vous démerdez comme vous voulez, mais vous me branchez le poste radio, sinon, si les russes ne nous ont pas tués, nos amis le feront.

Le BTR, véhicule transport de troupes à roue de l'arsenal soviétique ressemblait un peu au VAB Français. Engin à huit roues, il embarquait 10 hommes dans la caisse et un chef d'engin et un tireur à l'avant. Son tourelleau était armé d'une mitrailleuse de 14,5 mm et d'une de 7,62. Il était décliné en trois versions, 60, 70 et 80, le chiffre correspondant à la décennie de la mise en service. C'est dans un BTR 60 que les deux équipages évacuaient

le champ de bataille. Marquès, ancien pilote AMX30 était capable de conduire tout ce qui roulait sur terre.

- Y a écrit quoi, là sur le tableau de bord ?
- Sais pas, demande à Claudia.
- T'es con quand tu t'y mets. Y a écrit quoi ?
- Ce sont les phares.
- Si je tourne à gauche je mets pleins phares ?
- Non à droite comme nous. C'est pas parce que ce sont des cocos, le tableau de bord est généralement conçu pour des droitiers, même en Russie, ils roulent à droite.
- Ok, alors plein phare, comme ça les copains hésiteront à deux fois avant de nous tirer dessus, jamais un ennemi ne leur foncerait dedans en plein phares.

- Mais t'as un cerveau dit donc.
- J't'enmerdes.
- Soit poli, ça me ferait chier d'expliquer à ton épouse que tu peux pas faire ton devoir conjugal car t'es au gnouf.
- Si tu me prends par les sentiments.
- Chef ? appela Vincent.
- Oui ?
- Avec les pots, on aimerait que vous soyez un minimum sérieux, ça fait flipper d'avoir deux chefs qui déconnent en permanence.
- Non pas quand je baise, répondis Marquès, et toi ?
- Moi non plus, reprit Alain.
- Chef ? appela Daniel
- Oui ?
- La radio marche.

- Bien, vous êtes sérieux vous, alors pourquoi il faudrait que je le sois ? Passe-moi le combiné.

- Bravo Zoulou, parlez ; (silence)

- Bravo Zoulou, parlez ;

- Bravo Zoulou, ici Papa Charlie (PC du régiment), contents que vous soyez vivants. A première vue vous avez réussi votre mission ?

- Affirmatif, nous avons été quelque peu occupés et on a pas pu faire notre compte rendu. Nous arrivons en BTR60 PB phares allumés.

- Répétez.

- Bravo Zoulou, nous arrivons en Bravo Tango Roméo tous phares allumés. Ne nous tirez pas dessus, ça foutrait mal sur le rapport.

- Bravo Zoulou, bien pris, que pouvons-nous faire pour vous ?

- Un coup de main ne serait pas de refus, une binouze pour Marquès et puis tient, 8 binouzes pour tout le monde.
- Bravo Zoulou, Belicourt et Poudret vous attendent, le reste du régiment est en coup d'arrêt en 540-132.
- Désolé, j'ai oublié ma carte dans mon panzer. Derrière nous il y a un bataillon complet de reco sov, l'artillerie en moins. Demande appuie feu, attendez ; (Alain calcula de tête la position du bataillon russe par rapport aux lanceurs SS21) ; en 641-335, dans trente secondes, Parlez.
- Attendez ; le colonel se tourna vers Magne. On peut lui faire confiance ? Il dit qu'il n'a pas sa carte.
- Mon colonel, je pense qu'il nous a prouvé que oui. Je suis sûr qu'il a mémorisé

la carte dans son cerveau. Allez-y, les yeux fermés.

- Bravo Zoulou, appuie feu dans trente seconde.

La reco soviétique était à vue du BTR, un BRDM2 tira une rafale de mitraille 14,5.

- Putain c'est quoi ça ? hurla Marquès

- On vient de se prendre une rafale. Heureusement on dirait qu'ils ont tiré sur les portes des turbines. Accélère et zigzague. Accrochez-vous derrière, ça va ?

- Oui chef.

Marquès accéléra et donna des coups de volant. Belicourt qui arrivait à la rencontre du BTR avec Poudret à ses côtés, détruisit les premiers engins russes. Rapidement, leurs canons furent hors d'état, continuèrent leur

feu de barrage à la 12,7 pour Belicourt et canon de 20 pour Poudret. Quand Alain et Romain arrivèrent à leur hauteur, un déluge de feu s'écrasa sur le bataillon ennemi.

- J'aimerais bien voir le feu d'artifice, mais j'ai jamais eu confiance dans les artilleurs, on se casse, dit Alain à la radio.

Les chars firent marche arrière, se retournèrent et suivirent le BTR en le protégeant de leur blindage. Au bout de quatre heures, les moteurs des chars capitulèrent à leurs tours et les équipages embarquèrent dans le BTR.

- Bravo zoulou, nous sommes 16 dans un engin prévu pour dix. Dites à la circu (circulation, genre de police de la route militaire) de ne pas nous mettre une amende ou je leur mets une prune.

- Bravo Zoulou, on vous envoie le peloton de protection.

- Qu'ils oublient pas la binouze, hurla Marquès.

A midi, le BTR fut à court de carburant.

- Bravo zoulou, panne sèche.

- Bravo zoulou, ici papa deux fois, vous êtes ou ?

- Romain envoie un fumigène.

- Bravo Zoulou, nous sommes à mille mètres, on arrive.

- J'aurais jamais cru être heureux de voir ces petcouilles de la fanfare. Dit Romain.

Les trois VAB s'arrêtèrent au niveau du BTR. Ils n'embarquaient que les équipages en tourelle et deux lance-roquettes anti-char au cas où.

- Vous avez pris des coups dans le cul on dirait.

- Ouais, répondit Marquès, mais il est pas né celui qui réussira à m'en mettre un dans le fion. Vous avez la binouze ?

- Oui, mais elle doit être chaude.

Marquès récupéra un extincteur sur un des VAB et le vida sur le pack de bière. Contenant du CO₂ prévu pour refroidir les flammes d'un incendie, il fit le même effet sur les Kanterbrau.

- A la vôtre, les gars.

A quatorze heures, les VAB franchirent le dispositif de coup d'arrêt du régiment, à leurs passages, ils actionnèrent tous leur sirène. Le colonel accueillit en personne Le-meunier et ses hommes.

- Messieurs, je vous félicite, vous venez de sauver la vie de tout un corps d'armée et de peut-être faire basculer le cours de la guerre. Vous avez bien mérité 48 heures de repos, en revanche pour vous Lemeunier c'est débriefing.

Lemeunier se retrouva dans une mairie réquisitionnée par une équipe des forces spéciales.

- Lemeunier laissez-moi vous présenter,
...

- Pas besoin, mon colonel je connais ces messieurs, ça ira plus vite. Que me vaut cet honneur mon commandant.

- Bonjour Lemeunier, dit le commandant Jaurel de la DGSE, ravi de vous savoir en vie.

- Comme d'habitude, vous venez quand le travail est terminé.

- Vous savez que notre rôle n'est pas de nous impliquer directement sur le champ de bataille, d'ailleurs, nous allons vous faire profiter de ce que l'on sait de l'évolution de la situation en URSS.

- Et maintenant que j'ai torché le bébé, vous venez le récupérer. A vous les honneurs j'imagine.

- Lemeunier, vous parlez à un commandant, je vous le rappelle, malgré toute l'affection que je vous porte.

- Laisse Magne, entre l'Adjudant et moi, c'est une longue histoire. En effet, j'ai par le passé profité des renseignements que Lemeunier avait glanés pour nous quand il était en mission à Paris. Mais nous ne pouvons pas révéler que vous en étiez la source. Votre vie et celle de votre famille en dépendait. Sachez qu'à l'heure actuelle une équipe est

devant la résidence où vivent votre épouse et vos enfants pour assurer leur sécurité. On n'apprécie pas en haut lieu au Kremlin que vous soyez à l'origine de la mort du fils Gorbatchev.

- J'ai reçu le message et je vous en sais gré. Qu'est-ce que je fais là au lieu d'être avec mes hommes ?

- On veut savoir comment vous avez eu les SS21 et ce que vous avez observé.

- J'ai eu les SS21 par un tir indirect à 10 km. Neuf pélots de 105 explosifs et bada-boum. Mais vu, je n'ai rien vu. Comme je vous l'ai dit, j'étais à dix kilomètres. Mais j'avais un observateur sur place, du 21° Rima. D'ailleurs, j'aimerais bien le rencontrer. Sans lui, la mission se serait soldée par un carnage, le nôtre, car j'aurais tout tenté pour détruire ces bombes.

- Il est là avec nous, dit le colonel Forez, je vous présente l'adjudant-chef Serafini.

- Mon adjudant-chef, je vous dois la vie et celle de mes hommes.

- Non, mon adjudant, c'est nous qui vous la devons. Sans vous plus personne ici ne serait là, sauf les planqués de Paris. Je partage votre opinion sur ces barbouzes. C'est nous qui faisons le sale boulot. J'ai connu un caporal Lemeunier en 76.

- C'était mon frère.

- Alors, considérez que vous êtes notre frère également.

- Bon, assez de mélo, dit le commandant Jaurel. Qu'avez-vous vu Serafini ?

- Je pourrais vous décrire en détail toute la phase de chargement du carburant des SS21, c'est d'ailleurs grâce à cela que la mission a été un franc succès. Putain, vous auriez

vu cette boule de feu quand un obus touchait un bunker. Le pied putain.

- Merci, merci, pour cette éloquence. Bon, la situation à Moscou : quand Gorbatchev a appris par l'intermédiaire de notre ambassadeur la mort de son fils, confirmée par votre petit message Lemeunier, il a perdu toute motivation pour continuer cette guerre qui n'avait pour but que de redorer son blason face aux ultras nationalistes. Ces derniers ont voulu faire un coup d'état, mais l'armée régulière s'est opposée aux régiments de la garde stationnés à Moscou. Le putsch a eu l'effet d'un pétard mouillé. Le maire de Moscou, Boris Eltsine a alors pris le pouvoir tandis que Gorbatchev s'est enfuit dans sa Datcha en Crimée. A cette heure, je peux vous affirmer que la Russie, j'ai bien dit la Russie, a auto déclaré l'armistice et a demandé la paix

auprès de l'OTAN. Les quatorze autres ex républiques socialistes soviétiques en ont profité pour proclamer leur indépendance et demander la protection de l'Organisation atlantique. La guerre est finie, messieurs.

Lemeunier entama la Marseillaise et tous la reprirent en cœur au garde à vous. A l'issue, le colonel prit Magne et Lemeunier par le bras et les entraîna à l'écart.

- Lemeunier, j'ai demandé une citation à l'ordre de la nation pour vous. Le président de la république vous remettra la légion d'honneur en personne dans la cour des invalides.

- Je refuse mon colonel.

- Quoi ?

- Je n'accepterais que si mes hommes sont cités également.

- Pourquoi je m'attendais à cela ? Vos hommes et vous auront la médaille de la valeur militaire, la croix de guerre, ...
- Et la médaille militaire pour mes cadres et à titre posthume pour mes hommes morts.
- Vous m'enmerdez Lemeunier, accordé. Allez rejoindre vos hommes et annoncez leur la bonne nouvelle.
- Mais laissez-moi le dire à l'escadron, lui dit Magne.

Lemeunier salua et en partant alla ouvrir un frigo qu'il avait remarqué en entrant. Il prit deux bouteilles de champagne, dit : « trésor de guerre » et sortit.

Il retourna auprès de ses hommes dissimulant les bouteilles dans sa combinaison.

- Qu'est-ce qu'ils te voulaient encore demandèrent Marquès et Belicourt en même temps.

- Vous êtes des jumeaux et vous me l'aviez jamais dit ?

- T'es vraiment con dit Belicourt.

- Qu'est-ce que tu caches ? demanda Marquès.

- Pas de la binouze en tout cas, Poudret va chercher les mecs.

- Ne me dit pas qu'on va encore partir en mission pour sauver le monde ?

- Tu me prends pour le Capitaine Flamme ou quoi ?

Les équipages arrivèrent.

- Les gars j'ai encore quelque chose à vous dire et je vais encore vous demander de garder le secret quelques temps. Alain prit

son temps pour réfléchir à la manière d'annoncer la nouvelle à ses hommes.

- T'accouches ou quoi, lui dit Marquès.
- Ou est Veyseirre ? Poudret va chercher Veyseirre.

Veyseirre arriva.

- Qu'est-ce qui se passe, on repart ?
- On ne part plus, je vous la fait courte, l'URSS n'existe plus, la Russie a demandé la paix, la guerre est finie. Et il sortit les bouteilles de champagne. Qui veut du roteux ?

Les hommes tombèrent dans les bras de leurs cadres.

- Vous nous l'aviez promis, mon lieutenant lui dit Vincent, vous nous l'aviez promis.
- Et je t'ai promis autre chose, tu t'en souviens ?

- Non.
- Si tu le veux toujours, je viendrai chanter à ton mariage.
- Y a intérêt, avec votre respect.
- Quand tu seras rendu à la vie civile, j'espère qu'on sera amis pour la vie ?
- Pas de problèmes et je pourrais vous tutoyer ?
- Evidement.

Ils burent le champagne au goulot et Marquès lança un feulement de tigre.

- Gesundheit dit Lemeunier.
- Rassemblement de l'escadron vint leur dire le Lieutenant Deru.
- Les gars on y va.

L'escadron fut rassemblé, le Lieutenant le présenta au capitaine et celui-ci prit la parole.

- Messieurs, il y a maintenant neuf jours que nous avons quitté notre garnison de Saint Wendel à cause de la volonté d'un homme de réduire notre pays, notre population, vos familles en vassaux de l'URSS. Michail Gorbatchev, pour assoir son autorité au sein du parti communiste soviétique nous a déclaré la guerre. Pouvions, nous le laisser faire et renoncer à nos valeurs, nos traditions et surtout notre liberté ? Non. C'est pourquoi nous avons tout mis en œuvre pour que notre pays reste indépendant et vous avez accomplis votre devoir, au-delà de ce que pouvions attendre de vous. Nous avons perdu des camarades et des amis, nous ne les oublierons

jamais. Grâce à vous tous, mais aussi grâce à nos alliés, aujourd'hui l'URSS n'existe plus. Le gouvernement de la république de Russie a officiellement demandé la paix au commandement interallié de l'OTAN et a cessé unilatéralement le combat.

Personne ne réagit à cette révélation, la troupe est partagée entre incompréhension et stupéfaction.

- La guerre est finie, reprit Magne.

Et là, les hommes hurlent leur joie et se congratulent les uns les autres.

La soirée se passa calmement, peut-être un homme ou deux abusèrent-ils de la bière, mais personne ne leur tint rigueur.

Les jours suivants furent consacrés à vider les munitions des véhicules restant

encore en état, les hommes eurent le droit de prendre de vrais douches bien chaudes et reçurent un paquetage neuf. Le peloton de Lemeunier aida leurs camarades, n'ayant plus de chars à s'occuper. Des psychologues de l'armée se chargèrent de faire parler ceux qui en avaient besoin, pour éviter qu'ils ne développent un stress post traumatique au retour dans leurs familles. Lemeunier encouragea, força même ses hommes à y aller, et c'est en pleur que certains sortaient de la consultation. Mais c'étaient des larmes salutaires. Alain se plia lui-même à cette règle et vida son cœur lui aussi. La perte de ses hommes le hanterait définitivement, mais il devait aller de l'avant car il allait bientôt retrouver sa famille. Marquès fut le plus difficile à convaincre mais cet ours de Chalons en champagne ressortit lui aussi les yeux rougis.

C'est en camion qu'ils rejoignirent la garnison de Saint Wendel. Les familles avaient déjà été informées des événements et celles qui le souhaitèrent furent rapatriées dans leurs foyers. Bien évidemment Dominique et ses enfants avaient fait le voyage retour de France et accueillirent, au petit matin, avec tous les autres civils les troupes victorieuses.

Lemeunier franchit avec émotion les portes de l'escadron. A l'intérieur, des hommes fraîchement incorporés les accueillirent, se chargèrent de récupérer l'armement et vidèrent les chars. Des bus civils allemands acheminèrent les appelés en gare de Forbach en France et chacun put rejoindre sa famille. Bien entendu Alain leur avait bien répété les mots du psy et les avaient mis en garde sur les

contres coups du combat. Mais ce fut Marquès qui conclut le message : « Celui qui revient les couilles pleines, je lui fous mon pied au cul ».

Alain et Thierry firent ensemble le trajet entre le régiment et leurs domiciles.

- Donne le bonjour à ton épouse.
- Je pense pas que j'aurais le temps de parler, ce sera le plumard tout de suite. Allez bonne bourre.
- Merci, mon frère d'être venu me chercher.
- T'en aurais fait autant.
- Oui mais moi, y aurait eu de la binouze dans mon char.

Arrivé devant chez lui, Dominique qui l'attendait derrière la fenêtre sortit en trombe

et courut se jeter dans ses bras. Le bien que cela fit à Alain fut indescriptible. Les enfants étaient eux sur le palier devant la porte de leur appartement. D'habitude si introverti, Nicolas se jeta à ses bras et pleura, Nathalie qui riait se mit également à pleurer.

- Ne pleurez pas, je suis là. Je vous avais promis que je reviendrais vivant et j'ai tenu promesse.

- Tu m'as apporté un cadeau ? demanda Nathalie qui avait séché ses larmes et reprit ses habitudes de petite fille.

- Tient, c'est une poupée russe que je t'ai ramené. Tu vois quand tu l'ouvres, il y en a une autre, puis une autre, puis une autre.

- Et comment elle s'appelle ?

- Matriochka.

- Machaka ?

- Appelle là Mati.
- Mati.

Et elle emporta sa poupée dans sa chambre.

- Papa, t'as fait la guerre ? demanda Nicolas.
- Nicolas, tu te souviens de ce que nous ont dit les messieurs, il ne faut pas poser ce genre de questions à papa.
- C'est quoi cette histoire ?
- On a été reçu par des psychologues qui nous ont expliqué comment ça se passait quand des soldats revenaient de la guerre. Ils nous ont fait promettre de ne pas poser de questions et nous ont dit que tu nous expliquerais ce que tu voudras, quand tu te sentiras prêt. Prends ton temps, je ne suis pas pressé d'entendre parler de guerre.

- Mais des copains m'ont dit qu'ils ont entendu dire que t'étais un héros.
- Je ne suis que ton papa et c'est tout ce qui compte pour moi.
- Tu m'avais promis de ne pas prendre de risque, lui dit Dominique.
- Parole tenue. Mais ça fait plaisir de voir que rien n'a changé et que le téléphone arabe fonctionne toujours autant dans la cité cadre.
- Allez, t'as faim ? tu veux prendre une douche ? tu veux te changer ?
- Pas de questions qu'ils ont dit, répondit Alain en rigolant et en étreignant encore une fois son épouse.
- Je t'ai fait des lasagnes.
- Cool.

Ils mangèrent, prirent la douche ensemble après avoir couché les enfants et

firent l'amour tendrement. Pendant la nuit Alain eu un sommeil agité et pleura longuement en se blottissant contre son épouse. Au même moment Marquès et Poudret pleuraient dans les bras de leur épouse, Belicourt pleurait seul étreignant la photo de sa copine Paloise.

Au matin Alain prit son petit déjeuner silencieusement. Dominique respecta son mutisme ce qui pour une italienne était un vrai miracle. Le week-end débuta tranquillement. Dominique n'avait pas prévu d'aller faire des courses à Forbach, les psychologues lui ayant expliqué qu'il faudrait qu'il reprenne pied lentement dans la société. Ils allèrent néanmoins acheter quelques bricoles aux économats. Dans le magasin, Dominique sentit que quelque chose avait changé. Dans

cette population d'épouses de militaires ou les conjointes ont tendance à croire qu'elles portent le même galon que leur mari, aujourd'hui aucune femme d'officiers, ni même cette mégère de femme du major, ne la regarda de haut. Au contraire, elle sentit comme de la gratitude envers son mari et elle-même. On vint spontanément vers elle pour lui dire bonjour et caresser la petite Nathalie. Elle n'en dit rien à Alain. S'il ne voulait rien dire, ...

A midi, ils regardaient les actualités à la télé quand le présentateur parla du conflit qui venait de s'achever. Le président de la république François Mitterrand voulait mettre à l'honneur certains militaires et notamment un sous-officier, chef de char à qui l'on devait en partie l'issue favorable. Et la photo d'Alain

apparut sur l'écran. Les enfants éclatèrent de rire et Dominique regarda son époux avec stupeur.

- Tu veux pas m'expliquer ?

- Allons au salon.

Les russes devaient s'emparer de la France en moins d'une semaine. Les américains et les allemands avaient fait ce qu'il fallait pour retarder leur avance et éliminer la moitié de leur armée. Nous étions au contact quand un tir d'artillerie tua la moitié de l'escadron et de mes hommes également. – il s'arrêta, réprimant une larme, Dominique ne disait rien. – Nous avons contre attaqué et arrêté définitivement leur avance. Dans un cas pareil, la tactique russe est d'utiliser la bombe atomique.

- La bombe atomique ? comme à Hiroshima ?

- Oui, comme à Hiroshima. Donc les russes on fait venir des bombes, huit comme celle d'Hiroshima, pour nous les lancer dessus. S'ils avaient réussi leur coup, des centaines de milliers de militaires et on ne sait combien de civils seraient morts. Poudret, Marquès, Belicourt et moi, nous avons détruit les bombes et ainsi sauvé la vie de tous ces hommes. En plus, il paraît que grâce à nous, Gorbatchev a fui et que c'est pour ça que la guerre est finie.

- Je comprends mieux maintenant les regards aux économats. Les autres épouses le savaient, elles.

- Qu'est-ce que tu voulais que je te dise, que je suis un héros, que j'ai gagné la guerre ? les vrai héros sont ceux qui sont morts.

- Mais pourquoi c'est toi qui a fait ça ? Pourquoi pas quelqu'un d'autre ?
- Parce que c'est moi qui ai eu l'idée de comment détruire les bombes. Je pouvais pas laisser un autre risquer sa vie pour mes idées. J'avais déjà perdu huit hommes qui étaient sous ma responsabilité, tu comprends ?
- Tu as tué beaucoup de russes ?
- Ce que j'ai fait a sauvé beaucoup de vies, même russes. Mais le fils de Gorbatchev est mort durant l'attaque. Encore une vie dont je porterais le souvenir à vie.
- Et c'est quoi cette histoire de Mitterrand ?
- On va me remettre la légion d'honneur à Paris. Il faudra que tu t'achètes une robe.
- Ça va pas non ?
- Tu vas faire crever de jalousie toutes les femmes d'officiers.

- Je t'aime tu sais ?
- Je t'aime aussi.
- Tu vas monter en grade ?
- Non.
- Alors à quoi ça sert ?

A Paris, la cour d'honneur des invalides était pleine de monde. Lemeunier fit connaissance avec les familles de ses hommes, les vivants et les morts. Ces dernières n'exprimèrent aucune animosité envers lui. Au contraire ils lui dirent combien leurs enfants aimaient leur chef de peloton et avaient été prêts à le suivre jusqu'à la mort.

Alain reçu la légion d'honneur, Belicourt, Marquès et Poudret la médaille militaire et les soldats la croix de guerre nouvellement créée pour ce conflit. Les autres

médailles seraient remises au régiment. Les défunts furent également décorés de la légion d'honneur à titre posthume et Lemeunier porta en personne le coussin avec la médaille aux parents. Une fondation avait été créée, payée par la Russie pour permettre aux frères et sœurs des défunts de faire leurs études.

Durant la réception qui suivit, Dominique n'avait d'yeux que pour son époux qui lui admirait la magnifique robe qu'elle avait choisie pour l'occasion.

- Tu devrais t'habiller comme ça plus souvent.
- J'ai pas l'habitude.
- Ce soir je te l'arrache avec les dents.
- T'es fou au prix ou je l'ai payé.
- Alors avec la langue.

Et c'est ce qu'il fit.

De retour à Saint Wendel, le régiment perçut des AMX30 B2 tout neufs à la place des vieux AMX30 B. Dotés d'un télémètre laser et d'une conduite automatique de tir, la tourelle avait également une caméra thermique, la meilleure au monde, faisant de ce char un instrument moderne et donnait à l'armée de terre française des qualités accrues pour défendre son pays. De plus, le châssis avait un moteur plus puissant, 720 chevaux au lieu de 680, mais surtout une boîte automatique améliorant considérablement la mobilité et ainsi la protection de l'engin et de son équipage.

- Pour moi ça change rien déclara Marquès, si un ennemi se pointe, B ou B2, je lui fous un pélot dans le cul.

- La stratégie selon Marquès ; répondit Lemeunier.

Ils firent une immense cérémonie pour accueillir les chars et le colonel en profita pour décorer à nouveau ceux qui avaient participé à la guerre contre ce que l'on peut appeler aujourd'hui, l'ex union soviétique. Lemeunier passa en dernier et on lui remit, la croix de guerre, la croix de la valeur militaire et fait unique pour quelqu'un déjà décoré de la légion d'honneur, la médaille militaire. Normalement cela ne se faisait pas, mais l'épouse d'Alain parlât à Madame Mitterrand le jour de la cérémonie aux invalides et lui confia que son mari rêvait d'avoir la « jaune » comme on l'appelait chez les anciens et que bien qu'il fut honoré d'avoir la « rouge », cela foutait en l'air son rêve. Madame Mitterrand

en toucha un mot à son mari qui envoya immédiatement un message à la grande chancellerie. On trouva un précédent, le premier ministre Anglais Churchill avait été décoré de la jaune après la rouge. Ce cas fit office de jurisprudence et le président ordonna de décorer Lemeunier de la médaille militaire. Il ne sut jamais qu'il devait cet honneur à son épouse, et digne conjointe d'un ancien de la DGSE elle ne délivra jamais le secret.

Alain qui n'était pas au courant pleura quand on lui remit la médaille. Mais ce qui finit de l'achever c'est quand le capitaine Magne l'invita à retirer le voile qui cachait le nom de baptême d'un char, officiellement pris au hasard et qu'il découvrit : ORDENER.

Dole de Bretagne, dans la banlieue de Rennes. Une église en granit rouge s'élevait au centre du village. Devant, une marée de voitures étaient stationnées dont une avec un plaque d'immatriculation bleue, caractéristique des Français membres des Forces Françaises en Allemagne. La mariée s'approcha de l'autel au bras de son père. Fervent croyant comme le sont les bretons, Vincent n'avait pas vu sa fiancée jusqu'à ce moment-là. Il faillit défaillir en la découvrant si belle dans sa robe blanche toute en dentelle, cousue et brodée à la main par les bigoudènes du village. Lui avait choisi de se marier en tenue de sortie militaire. Rendu à la vie civile depuis peu, il dut demander l'autorisation aux autorités de Rennes pour cela, mais à la seule évocation de Saint Wendel, le général commandant la place lui accorda cet honneur. Quand Alain

reçu le faire part de mariage, il téléphona à Vincent pour savoir si cela lui ferait plaisir qu'il vienne en tenue. Vincent lui répondit immédiatement qu'il serait ravi. Alain et Dominique avaient donc pris place dans les premiers rangs car il avait une promesse à tenir.

Le mariage fut très émouvant, Christine son épouse qui avait cru perdre son promis à la guerre ne put empêcher l'émotion la submerger quand vint l'échange des vœux. Au moment où la mariée alla vers l'autel de la vierge Marie pour offrir son bouquet, les premières mesures de l'Avé Maria de Gounod s'élevèrent à l'orgue et Alain l'interpréta.